LA REVUE DE PARIS

SEPTEMBRE

ANDRÉ SIEGFRIED ..... L'Anticolonialisme des États-Unis

PAUL GÉRALDY ..... Les deux Guitry

JEAN ROSTAND ..... Les Mutations dirigées

JACQUES CHASTENET .. Les Leçons d'une Guerre

MAURICE LEVAILLANT .. Benjamin Constant et Mme Récamier

BENJAMIN CONSTANT .. Les Mémoires de Juliette

NOËL DEVAULX ..... Euphémisme

S. ANDRÉ-MAUROIS ..... Les Malheurs de Julie (I)

R.M. ALBÉRÈS ..... Paysages d'Argentine

PÄR LAGERKVIST ..... La Sibylle (fin)

JACQUES ROBICHON .... Bibliothèque noire

JEAN FRAPPIER ..... E.R. Curtius et l'Europe

PIERRE AUDIAT ..... Amours, Couleur du Temps

Le Mois à Paris par THIERRY MAULNIER, GEORGES PILLEMENT, PIERRE DE BOISDEFFRE, BÉATRICE BECK, MARCEL THIÉBAUT, MARCEL GABILLY

LA LIVRAISON : 200 FRS

1957 - 64e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRE SIEGFRIED	L'Anticolonialisme des États-Unis	3
PAUL GERALDY	Les deux Guitry	17
JEAN ROSTAND	Les Mutations dirigées	26
JACQUES CHASTENET	Les Leçons d'une Guerre	33
MAURICE LEVAILLANT	Benjamin Constant et Mme Récamier	41
BENJAMIN CONSTANT	Les Mémoires de Juliette	46
NOEL DEVAULX	Euphémisme	63
SIMONE ANDRE-MAUROIS	Les Malheurs de Julie (I)	73
R.-M. ALBERES	Paysages d'Argentine	91
PAR LAGERKVIST	La Sibylle (fin)	113
JACQUES ROBICHON	Bibliothèque noire	139
JEAN FRAPPIER	E.-R. Curtius et l'Europe	148
PIERRE AUDIAT	Amours, Couleurs du Temps	153
Le Mois à Paris		164

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

CIVILISATION ET CIVILISATIONS
par **Pierre GAXOTTE**
de l'Académie française

UNE PASSION
par **Claude AVELINE**

UN ENTRETIEN AVEC BERGSON
par **Léon PIERRE-QUINT**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	Fr.	2.000	
— : Six mois (6 numéros)		1.000	
Étranger : Un an (12 numéros). ..	Fr.	2.400	
— : Six mois (6 numéros).		1.200	

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A.	$	7,35
Canada	$ canadiens	7,70
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12.237 à Genève.	Fr.S.	30,75
Par chèque bancaire.	Fr.S.	31,50
Espagne	Pesetas	337
Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509.64 à Bruxelles.	Fr.B.	345
Par chèque bancaire.	Fr.B.	357
Italie..	Lires	4.590
Angleterre	£	2/11
Égypte	Piastres	305
Hollande..	Florins	27,3
Portugal	Escudos	208

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 25 fr. et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 fr. - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
***LA REVUE DE PARIS* n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.**

C Revue de Paris 1957.

CRÉDIT LYONNAIS

FONDÉ EN 1863

1.500 AGENCES

LYON PARIS

en France, en Afrique du Nord, dans l'Union Française et à l'étranger

—

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

COFFRES-FORTS EN LOCATION

CHÈQUES DE VOYAGE

SUPER

303

à plume-bille d'iridium

4 FOIS PLUS D'ENCRE

VOYAGEZ A PRIX RÉDUITS SUR LA S.N.C.F.

avec

UN BILLET DE FAMILLE	75 % de réduction à partir de la 3e personne. Parcours minimum : 300 km retour compris. VALIDITÉ : 40 JOURS.
UN BILLET DE CONGÉ ANNUEL	30 % de réduction une fois par an. Parcours minimum : 200 km retour compris. VALIDITÉ : 3 MOIS.
UN BILLET TOURISTIQUE aller-retour ou circulaire	20 % de réduction pour 1.500 km aller et retour. 30 % de réduction pour 2.000 km aller et retour. VALIDITÉ : 2 MOIS. Coupon aller non valable la veille et l'avant-veille du dimanche des Rameaux ; la veille et l'avant-veille du dimanche de Pâques ; du 25 juillet au 15 août.
UN BILLET COMBINÉ FER-AUTOCAR	Nombreux circuits au départ de Paris, Jeumont, Feignies, Lille, Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe — chemin de fer et autocar. VALIDITÉ : 2 MOIS. Arrêts possibles sur le parcours fer ; *Un exemple :* Paris-Évian en chemin de fer ; Évian-Nice en autocar ; Nice-Paris en chemin de fer.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

BANQUE DE FRANCE

Le Compte Rendu des opérations de la Banque de France pour l'année 1956 vient d'être présenté à M. le Président de la République.

Après avoir passé en revue l'évolution économique et financière de la France, il expose, comme de coutume, les opérations de la Banque elle-même traduites dans les variations des différents postes de son bilan.

L'évolution amorcée l'année précédente s'est progressivement accentuée en 1956. Si l'activité économique a continué de marquer d'importants progrès, les déséquilibres précédemment apparus se sont, en contrepartie, dangereusement aggravés, notamment dans le domaine des finances publiques et dans celui des échanges et des paiements extérieurs. Il en est résulté une pression plus forte des tendances inflationnistes et une rapide diminution des réserves de change.

En conclusion, le Compte Rendu insiste sur l'urgente nécessité d'appliquer un programme énergique de redressement.

L'ANTICOLONIALISME AMÉRICAIN

par André Siegfried

L'anticolonialisme n'est pas chez les Américains une attitude de circonstance, c'est un aspect traditionnel et même fondamental de leur comportement. Il faut en chercher la source, non seulement dans la géographie, mais encore et surtout peut-être dans les conditions qui ont déterminé la naissance d'une nation américaine. Il s'agit donc d'une position en quelque sorte congénitale, contre laquelle l'argumentation la plus plausible ne peut pas grand-chose.

L'Américain, dans ses réactions psychologiques, est d'abord continental. Il l'est politiquement, les États-Unis s'étant constitués par sécession d'avec l'Angleterre, par opposition du nouveau monde contre l'ancien ; il l'est de même économiquement, dans la conscience que ses ressources naturelles, son massif marché intérieur le rendent indépendant à l'égard du dehors ; il l'est enfin dans sa culture, qui chaque jour davantage se libère de l'Europe. Son idéologie en revanche est de nature universelle. Son moralisme protestant le veut ainsi ; c'est sous l'angle moral qu'il juge toutes choses, et notamment la conduite d'autrui : absoudre ou condamner au nom de la justice est pour lui un plaisir dont il ne se lasse pas, car même en politique il estime qu'il y a ceux qui font le bien et ceux qui font le mal. Cette conception s'appuie du reste sur son attachement sincère à quelques grands principes de droit issus du XVIIIe siècle : la démocratie, la libre détermination : il y ajoute l'immoralité des conquêtes... quand elles se font par

mer : l'Algérie est une conquête, le Texas n'en est pas une. Pendant plusieurs générations après l'indépendance, l'intervention américaine dans les affaires internationales est restée simplement idéologique, mais à partir de la première, et surtout de la seconde guerre mondiale, les responsabilités des États-Unis étant devenues universelles, le peuple le plus continental du monde a été conduit à s'occuper de toutes les affaires de la planète. En vertu d'une confusion propre à l'esprit anglo-saxon la politique et la morale se trouvaient ainsi confondues.

Il faut bien se rendre compte que, contrairement à ce qu'une vue superficielle laisserait croire, cette opinion publique américaine est spontanée, désintéressée, irresponsable dans la mission moralisante qu'elle se donne, et finalement passionnelle. Son influence n'en est pas moins décisive, car elle exerce sur les élus une pression constante, irrésistible dans un régime démocratique où l'électeur a le dernier mot. Si le gouvernement se soustrait parfois à ses indications, éventuellement comminatoires, ce ne peut être qu'hypocritement. Les intérêts, qui sont cyniques aux États-Unis comme partout ailleurs, savent se faire soulever par ces marées, mais en général il n'y a pas collusion. Les affaires et l'opinion relèvent d'atmosphères différentes, et si en fin de compte la morale se trouve avoir servi l'expansion américaine, il ne semble pas que cette morale ait eu d'arrière-pensées. Au XIXe siècle, le missionnaire anglais enseignait aux natifs la honte d'être nus, puis le cotonnier de Manchester vendait à ceux-ci des chemises : le pasteur et l'industriel étaient-ils complices ? nullement, mais l'intérêt britannique n'en bénéficiait pas moins, à une profondeur où nos instruments de détection psychologique ne pénètrent qu'avec peine. C'est dans les mêmes conditions que le pétrole profite de l'anticolonialisme.

Telles sont les sources de l'anticolonialisme américain, mais il comporte un développement historique qui, par rapport au passé, en a fait naturellement évoluer le caractère. Il faut ainsi distinguer dans son évolution une phase initiale au XIXe siècle, puis l'entre-deux guerres, enfin l'après-guerre actuelle.

L'anticolonialisme avant 1914.

Jusqu'en 1914 la politique des États-Unis a reposé sur l'affirmation de quelques principes essentiels. Il fallait tout d'abord maintenir l'indépendance du pays à l'égard de l'ancienne métropole anglaise, au besoin contre elle : née d'une révolte, la communauté américaine conservait de son origine un souvenir passionnel, dont l'extrême susceptibilité était exaspérée par la présence de l'élément irlandais. Il fallait en outre, et ce n'était que le développement de la préoccupation précédente, préserver le continent américain de toute emprise coloniale nouvelle, point de vue continental cette fois plus que strictement national, dans la mesure où il opposait le nouveau monde à l'ancien. Tel était l'essentiel,

mais il y avait des affirmations qui, pour être secondaires, n'en étaient pas moins importantes : la liberté des communications océaniques, l'accès aux sources mondiales de matières premières, la non-discrimination douanière dans les échanges internationaux. Le souci dominant était que d'autres puissances n'établissent pas, dans des territoires encore libres, de situations privilégiées : c'était en somme un anticolonialisme préalable et négatif.

On voit ainsi à quoi les États-Unis tenaient, comme condition de leur existence et de leur développement, mais il y avait en revanche plusieurs choses, et de la plus grande portée, auxquelles ils ne tenaient pas. Mentionnons l'acquisition de territoires par la conquête : une fois leur territoire national constitué, après l'accès au Pacifique et la fixation des frontières avec le Mexique et le Canada, l'espace n'avait plus pour eux de valeur tant ils en disposaient avec surabondance. Il en était de même en ce qui concerne la politique coloniale à l'européenne. Le peuple américain est colonisateur, grand colonisateur, mais à l'intérieur de son domaine continental. L'idée d'établir des colonies au-delà des mers lui est étrangère. Ce n'est pas qu'il n'y ait pas eu, qu'il n'y ait pas aujourd'hui d'expansion coloniale américaine, mais c'est selon d'autres procédés que ceux de la tradition. Il y a donc opposition avec l'Europe. S'il y a en l'espèce une ressemblance c'est avec la Russie, colonisatrice et conquérante, mais dans le cadre de l'ancien continent comme les États-Unis dans le cadre continental américain.

Cette politique trouve son expression parfaite dans deux textes fondamentaux, dont l'immense autorité morale s'est perpétuée jusqu'à la première et même, dans une large mesure, jusqu'à la seconde guerre mondiale. Le premier est le message d'adieu de Washington à la fin de son second terme présidentiel en 1796. J'en extrais les lignes suivantes, qui sont décisives : « L'Europe possède un système d'intérêts, pour elle essentiel, mais qui ne nous concerne pas, ou du moins ne nous concerne que de très loin. Il s'ensuit des discussions, des querelles fréquentes, dont les causes nous sont totalement étrangères. Pourquoi compromettre notre paix et notre prospérité en nous laissant impliquer dans les intrigues du vieux continent, dans ses rivalités, ses ambitions, ses luttes d'intérêts, ses factions, ses caprices ? » Le second, en date du 2 décembre 1823, est le message fameux du président Monroë : « Les continents américains, par la position libre et indépendante qu'ils ont assumée et maintenue, ne doivent plus être considérés désormais comme un domaine susceptible de colonisation par une puissance européenne quelconque. Nous considérerons à l'avenir toute tentative de l'une de ces puissances d'étendre leur système à quelque portion que ce soit de cet hémisphère comme mettant en péril notre sécurité... Il nous serait impossible de considérer avec indifférence une intervention de cette nature. »

La signification de cette doctrine, la doctrine de Monroë, est claire :

« Je ne me mêle pas de vos affaires, ne vous mêlez pas des miennes ! Peu m'importe qui domine en Europe, mais qu'aucun État européen ne considère désormais le nouveau monde comme terre éventuelle de colonisation ! » La préoccupation anticoloniale est en l'espèce évidente : les États-Unis, ancienne colonie libérée, ne retomberont pas sous le joug qu'ils ont secoué, mais ils seront en outre contre toutes les métropoles, décidés à soutenir les revendications des colonisés. Il s'agit, de la part du peuple américain, d'une détermination non seulement instinctive mais consciente. La nature de cet anticolonialisme repose cependant sur un malentendu. Ces colonisés sont bien des colonisés qui se sont libérés d'une métropole tyrannique, mais ce sont, eux aussi, des colonisateurs ayant dominé ou détruit des races autochtones. C'est au colon français d'Afrique du Nord que doit se comparer le colon américain, l'Indien correspondant à l'Arabe, dans la mesure où celui-ci subsiste au lieu d'avoir été annihilé. Pour avoir le pendant de la crise algérienne, il faudrait que les Peaux-Rouges soient restés en nombre suffisant pour tenter de jeter à la mer les descendants des Yankees, ou que les noirs du Sud se livrent à une révolte de Spartacus. Et, pour avoir le pendant de la sécession américaine du XVIIIe siècle en Afrique du Nord, il faudrait que les colons algériens se séparent de la France, tout en conservant intégralement leur emprise sur le domaine colonisé par eux. Ce point de vue, qui est évident, semble totalement échapper à la compréhension des Américains. Je n'en ai jamais trouvé un seul pour l'admettre et ils ne le prennent même pas au sérieux. En ce qui les concerne, la possession d'état est sans remords.

Une nouvelle forme de colonialisme.

Pendant tout un siècle, les États-Unis n'avaient été qu'une puissance simplement américaine, mais avec la guerre d'Espagne en 1898 leur horizon devenait rapidement international, s'étendant non seulement aux deux Amériques mais au Pacifique et à l'Extrême-Orient. Il était naturel que des préoccupations coloniales s'insinuassent dans une politique qui jusqu'alors n'avait été que nationale ou du moins continentale.

McKinley, surtout Théodore Roosevelt doivent être considérés comme des impérialistes, l'un avec sa *manifest destiny*, l'autre avec son *big stick*, fort semblables dans leurs ambitions colonisatrices à un Rosebery ou à un Guillaume II. Le parti républicain, du moins dans son aile marchante, partage leur expansionnisme, les approuvant de prendre pied à Cuba, aux Philippines, dans plusieurs îles du Pacifique, mais l'opposition démocrate reste réticente à l'égard de cette orientation nouvelle, et d'une façon générale l'opinion, dans son ensemble, considère avec méfiance une politique susceptible de modifier la structure traditionnelle de la communauté américaine. En fait, les États-Unis ne restent pas à Cuba, ils ne resteront pas non plus finalement aux Phi-

lippines et à aucun moment ils ne songent à constituer hors de leur territoire des protectorats ou des colonies à la manière européenne, ce serait contraire à toute leur tradition, et leur vocabulaire même ne s'y prête pas.

A la vérité, on assiste à la naissance d'une autre forme de colonisation : constitution d'une *canal zone* à Panama, exploitations minières ou fruitières privilégiées pratiquement régaliennes... Mais ces prises de possession ne donnent lieu à aucune intervention coloniale formelle, le respect des souverainetés locales étant au contraire solennellement affiché. C'est en sous-main qu'on suscite, ce qui est aisé en Amérique latine, les coups d'état qui porteront au pouvoir des gouvernements acquis par avance aux concessions désirées. Ce faisant l'idéologie anticoloniale n'estime pas se contredire, même quand Théodore Roosevelt se laisse aller à dire *I took Panama :* pour lui, comme pour le président McKinley, et à vrai dire pour chaque citoyen des États-Unis, il s'agit d'une expansion privilégiée.

Tel était le régime qui s'était dessiné dès la fin du XIXe siècle, mais le XXe allait lui conférer un développement mondial. La participation des États-Unis à la grande guerre, leur part décisive dans la victoire entraînaient logiquement pour eux tout un ensemble de responsabilités nouvelles. Ils s'accoutumaient rapidement à intervenir partout, soit comme prêteurs d'argent, soit surtout comme arbitres, encore plus que comme alliés ou associés d'une politique occidentale. Le nouveau monde, avant-hier encore isolé, entrait dans le circuit, ce qui comportait un régime de solidarité et d'intervention incompatible avec l'orthodoxie ancienne de la doctrine de Monroë. Appelée à dire son mot, éventuellement décisif, dans la constitution d'un équilibre mondial nouveau, l'Amérique se voyait obligée de prendre position dans les problèmes concernant les empires coloniaux européens : c'était la liquidation des colonies allemandes.

Idéologie wilsonienne.

Jusqu'alors l'anticolonialisme américain ne s'était appliqué qu'à des colonies de peuplement blanches revendiquant leur indépendance ou leur autonomie à l'égard de leurs métropoles. Il s'agissait cette fois de colonies d'exploitation, dans lesquelles une élite occidentale prenait en mains la mise en valeur de territoires peuplés par des races de couleur, situation fort analogue à celle des États du Sud aux États-Unis. Les États-Unis se considéreraient-ils comme solidaires de ces colonisés exotiques, ou bien au contraire des colonisateurs de race blanche dont l'action était si comparable à celle que leurs pionniers avaient exercée dans la conquête de tout un continent ? Je ne crois pas qu'avant 1914 l'opinion américaine se fût préoccupée de ces questions, dont elle n'avait en effet pas à s'occuper. Je ne me rappelle pas en tout cas, avant la

première guerre mondiale, avoir jamais rencontré aux États-Unis condamnation de la colonisation européenne en Afrique, en Asie ou en Océanie (le continent américain était, on se le rappelle, chasse gardée). Que pareil anticolonialisme fût latent, la chose est certaine, mais il n'était pas mis en vedette comme il le fut dès que le gouvernement des États-Unis eut à prendre position dans l'organisation nouvelle du monde.

L'idéologie wilsonienne est nettement anticolonialiste, mais on ne peut méconnaître que les États-Unis fussent entrés dans la guerre pour défendre, contre l'Allemagne autoritaire, un système mondial libéral fondé sur l'hégémonie anglaise. De cette hégémonie l'Amérique bénéficiait, car elle lui valait la sécurité des routes maritimes et la protection de fait de ses intérêts économiques dans le monde. Elle ne pouvait donc ouvertement condamner la colonisation britannique ou européenne, mais, en raison de sa tradition de protestation anticoloniale, elle ne pouvait non plus approuver cette colonisation, ni surtout se prêter à son extension. Position contradictoire qui devait conduire à la solution hypocrite du mandat, ménagère du principe mais susceptible de concessions opportunistes. Les empires coloniaux européens continuaient, mais la bénédiction formelle des États-Unis ne leur était pas accordée.

C'est Wilson le doctrinaire, non un Wilson opportuniste malgré lui, qui représentait vraiment l'opinion de son peuple au lendemain de l'immense aventure où s'étaient engagés les États-Unis. Cette opinion, qui depuis lors n'a jamais varié que pour accentuer encore son intransigeance initiale, présentait dès le début tous les caractères que nous notions plus haut, spontanée, désintéressée, passionnelle, irresponsable.

S'agissant des empires coloniaux, il n'était pas question pour elle d'admettre que l'intérêt politique des puissances occidentales participant à la victoire nécessitât quelques concessions de fait. Elle s'orientait dans un tout autre sens, celui de l'apostolat anticolonial. De sa propre autorité l'Américain s'érigeait en arbitre, en juge entre les colonisés et les colonisateurs : écoutant les deux parties, c'est quasi instinctivement qu'il prenait le parti du réclamant, de l'*underdog*. Cela lui était d'autant plus facile que les protestataires contre les dominations coloniales prenaient vite l'habitude de s'adresser à ce tribunal officieux, devant lequel on faisait comparaître le coupable, invité à s'expliquer.

En tant qu'accusé, c'est une expérience qui cent fois a été la mienne pendant l'entre-deux-guerres, à l'heure des questions dans les conférences, aux sessions d'été des universités, dans les réunions d'étudiants. L'arbitre du nouveau monde éprouve une évidente satisfaction à se poser en redresseur de torts, il y met une sorte de coquetterie, se prévalant de sa propre sécession pour encourager celle des autres, comme s'il n'était pas lui-même, à l'égard des Indiens, un colonisateur. J'ai souvent cherché en lui un sentiment de solidarité avec l'Europe, au nom

d'une civilisation commune, et de même avec les représentants européens de la race blanche dans le monde au nom d'une commune origine ethnique, mais je ne l'ai jamais rencontré. Le gouvernement américain s'est reconnu solidaire en Europe des puissances libérales du vieux continent contre l'Allemagne. Il s'agissait d'une solidarité politique, en Europe. L'opinion américaine ne semble pas avoir jamais admis que pareille solidarité dût s'étendre à l'ensemble du monde, à la défense de l'œuvre occidentale au-delà des océans.

Roosevelt et le colonialisme.

Les raisons qui avaient déterminé l'entrée des États-Unis dans la première guerre mondiale sont les mêmes qui l'entraînaient dans la seconde. C'était à recommencer, contre Hitler cette fois, et, contre la menace totalitaire il fallait de nouveau rendre le monde *safe for democracy*. Franklin Roosevelt, comme Woodrow Wilson vingt-trois ans plus tôt, accourait à la défense d'une Angleterre garante de liberté. Et c'était encore une idéologie wilsonienne qu'à Terre-Neuve le président entreprenait d'imposer à un Churchill quelque peu réticent.

L'histoire se répétait donc, mais entre temps l'anticolonialisme américain s'était développé et c'est en présence d'un Roosevelt, autrement intransigeant à cet égard, que se trouvait ce premier ministre britannique qui entendait bien ne pas se faire le fossoyeur de l'Empire dont il avait reçu le dépôt. Les souvenirs du fils de Roosevelt, consignés dans un livre révélateur, *As he saw it*, sont significatifs à ce sujet :

Quel vieux tory ! Un authentique tory, et mieux encore de la vieille école, ce Churchill ! Parfait chef de guerre, mais lui, gouverner l'Angleterre après la guerre, ah ! non, jamais, ça ne marcherait pas... Churchill m'a dit qu'il n'était pas le premier ministre de Sa Majesté pour présider à la liquidation de l'Empire. Mais moi je crois parler en président des États-Unis quand je réponds que l'Amérique ne soutiendra pas l'Angleterre simplement pour lui permettre de continuer à tenir sous sa domination les peuples coloniaux. Et voici la conversation qui s'échange entre les deux hommes d'État, parlant anglais tous les deux, mais un anglais si profondément différent : *Voyez-vous, Winston, c'est là-dessus qu'il y aura désaccord entre nous. J'ai la ferme conviction que, si nous voulons arriver à une paix durable, celle-ci devra comporter le développement des pays retardés, et cela ne se fera pas avec des méthodes du* XVIII*e siècle. — Qui vous parle de méthodes du* XVIII*e siècle*, réplique Churchill. — *Quiconque*, précise son interlocuteur, *prend les richesses d'un pays sous la forme de ses produite bruts, extraits colonialement, sans rien lui donner en échange. Les méthodes du* XX*e siècle comportent l'industrialisation du pays colonisé, l'élévation de son niveau de vie, les progrès de l'hygiène, l'éducation du peuple... Non, je ne crois pas que nous puissions faire la guerre à l'esclavage fasciste et ne pas travailler*

en même temps à libérer partout les peuples d'une emprise coloniale réactionnaire.

Le président qui tenait ces propos, du reste si représentatifs de l'opinion américaine, n'avait qu'à peine voyagé hors des États-Unis ; il ne connaissait pas ces pays sous-développés, où il estimait que les puissances colonisatrices n'avaient rien fait pour l'hygiène, le niveau de vie, l'éducation. Il parlait de Churchill, de l'empire britannique, déjà devenu Commonwealth, comme il l'eût fait de Philippe II et de l'Espagne du XVIe siècle.

S'agissant de la France, alors hors de combat, son attitude était, si possible, plus sévère encore. Ne connaissant l'Afrique du Nord que par des visites-éclairs, il semblait tenir pour nulle et non avenue l'action d'un apostolat colonial s'étant exercé par le missionnaire, l'instituteur, le soldat, l'administrateur. Après son passage rapide à Casablanca et sa conversation restée fameuse avec le sultan, sa conclusion, en dépit des ménagements qu'elle comportait, équivalait à une condamnation de tout notre système : « En conscience, je ne crois pas que nous devions rendre ses colonies à la France après la libération. La France restaurée dans sa position de puissance mondiale (*world power*), oui. Recouvrant ses anciennes colonies, oui, mais à titre de mandat. »

Et il donnait ultérieurement ce commentaire, volontairement ignorant de tout ce que la France avait pu faire en Indochine : « Pourquoi est-ce que les Japonais ont si facilement conquis l'Indochine ? Parce que les natifs ont été tellement tenus sous le talon (*down trodden*), et cela de façon si flagrante, qu'ils se sont dit : tout plutôt que de continuer à vivre sous régime français. »

C'est dans le même esprit que le président faisait pression sur la reine Wilhelmine pour que la Hollande renonçât à l'Indonésie. Cette attitude visait toutes les puissances qui étaient arrivées dans leurs colonies par mer, mais il faut noter que la condamnation américaine épargnait la Russie, dont l'expansion en Asie s'était opérée continentalement. Pas un mot contre Staline, auprès de qui Roosevelt cherche à l'occasion un appui de contrepoids contre Churchill lui-même, notamment à Yalta : *Le premier ministre pense trop à l'après-guerre et aux positions qu'y tiendra l'Angleterre. Quant à moi, je ne vois aucune raison de risquer la vie de nos soldats pour défendre les intérêts britanniques, réels ou imaginaires, dans cette partie du monde. Notre grande tâche, c'est, aujourd'hui et demain, de rester intermédiaires entre les Russes et les Anglais.* Toujours cette attitude d'arbitre, qui plaît tellement aux Américains. Les États-Unis défendent les puissances européennes libérales contre l'Allemagne et s'associent à elles pour cela, mais il ne s'ensuit pas que l'appui américain doive s'étendre aux empires coloniaux. Telle est, pendant la guerre, la position prise par un président dont on peut sans hésitation dire qu'il parle bien au nom de son pays. Mais *quid* ensuite, quand ce président aura prématurément disparu ?

Communisme, ennemi n° 1.

L'Allemagne vaincue n'était plus pour les États-Unis un ennemi redoutable, ni même un ennemi. Dès la conférence de San Francisco, c'est-à-dire dès avril-mai 1945, il apparaissait que l'ennemi désormais ce n'était plus le fascisme mais le communisme, et non plus l'Allemagne mais la Russie. L'illusion rooseveltienne à l'égard de Staline s'était dégonflée avec une étonnante rapidité et peut-être le président lui-même, à la veille de sa mort, en avait-il déjà eu conscience. Les objectifs de la politique américaine s'en trouvaient modifiés. Il s'agissait maintenant de contester la domination mondiale visée par la Russie, et en même temps, ce qui était la même chose, de combattre au nom de la libre entreprise (*free enterprize*) une idéologie communiste non seulement erronée mais coupable, car l'Amérique selon son habitude mettait de la morale dans cette affaire.

Il y avait donc une rivalité de puissance qui était politique, et une campagne moralisante qui était passionnelle. Considéré sous cet angle, l'anticolonialisme américain, tout en conservant pleinement sa force de conviction, changeait quelque peu de caractère dans ses incidences. L'Europe en effet n'était plus le centre du problème, comme elle l'avait toujours été jusqu'alors. Les deux super-puissances désormais en cause n'étaient, ni l'une ni l'autre, européennes, leurs intérêts étant d'abord soit américains soit asiatiques et le théâtre de leur rencontre n'étant plus que partiellement, peut-être même pas principalement, européen.

De là, dans les préoccupations américaines, un décalage, auquel nous ne nous accoutumons qu'avec peine, en vertu duquel l'Europe n'apparaît plus que comme un aspect secondaire, en dépit d'affirmations officielles en sens contraire. Si l'Europe, dans ces conditions nouvelles, continue d'être pour les États-Unis un souci essentiel, c'est dans la volonté bien établie que la Russie n'en prenne pas possession, mais l'emprise communiste hors d'Europe n'apparaît pas moins dangereuse et il apparaît même que le centre de gravité de la lutte d'influences n'est plus comme antérieurement dans le vieux continent. C'est tout ce qui n'est pas communisé dans le monde qu'il s'agit de disputer à l'expansion soviétique.

C'est dans cet esprit que le point de vue américain se dissocie de plus en plus du point de vue européen. Pour nous par exemple la question du canal de Suez est d'intérêt primordial, mais aux yeux des Américains elle ne passe qu'après la question des puissances arabes, qui ne doivent à aucun prix tomber dans l'orbite communiste. L'Europe en l'espèce n'entre plus qu'à peine en ligne de compte : le duel passe par-dessus sa tête, se localisant dans un monde dont elle n'est plus le foyer.

La question coloniale s'insère dans cette trame. Il faut, à cette étape de l'expansion américaine dans le monde, l'envisager sous trois aspects, du point de vue de l'opinion, du gouvernement, des intérêts. Comme toujours dans la vie les positions prises s'imbriquent les unes dans les autres, mais elles sont néanmoins distinctes, éventuellement indépendantes, en dépit des collusions profondes auxquelles nous faisions tout à l'heure allusion.

Nous avons dit déjà que l'opinion américaine est anticolonialiste. Cet anticolonialisme n'est pas le fait d'une propagande quelconque, il jaillit spontanément du sol. Que les États-Unis s'installent partout à notre place quand sous leur pression nous avons été évincés, c'est un fait d'observation qui suscite chez les Européens quelque amertume, mais c'est sans arrière-pensée de se substituer à nous que le peuple des États-Unis préconise la liquidation des empires coloniaux. Son inspiration en l'espèce est idéologique, surtout morale : vous faites le mal, je vous rappelle à l'ordre ! Ce faisant, ces redresseurs de torts ne se soucient nullement des conséquences politiques, leur attitude est une attitude de principe, conformément à une tradition qui s'appliquait du reste à un cas différent, mais qu'ils n'ont pas songé à réviser.

La propagande européenne s'étonne qu'aucun argument n'ébranle ces positions, sans qu'elle réussisse même à y trouver la moindre fissure. Aucune bonne raison n'est admise par l'interlocuteur, qui n'admet même pas qu'on pose la question autrement que lui. La distinction de la colonie de peuplement et de la colonie d'exploitation, différentes de nature et comportant l'adoption de politiques différentes vis-à-vis des métropoles, n'arrive pas à retenir son attention. Qu'on lui fasse valoir qu'un colon du Texas et un colon de la Mitidja c'est la même chose, il vous rit au nez. Qu'on lui rappelle que ses ancêtres ont détruit les Indiens, relégués aujourd'hui dans les réserves quand ils subsistent, sa conscience ne lui reproche rien. Que le traitement des Noirs dans le Sud commande quelque modestie aux Américains dans leurs condamnations, c'est chose à quoi ils ne songent même pas : nos délégations à l'O.N.U. contiennent des hommes de couleur, éventuellement distingués, que les hôtels new-yorkais refusent d'accommoder, mais ces juges si sévères, qui au fond sont des racistes, ne semblent en éprouver aucune confusion.

Fait-on appel à l'intérêt commun de la race blanche, invoque-t-on une civilisation occidentale qui nous est commune et dont l'œuvre dans le monde mérite d'être défendue, l'argument tombe à plat. Je parle ici par expérience, ayant pratiqué ce genre de discussions depuis beaucoup plus d'un quart de siècle dans tous les milieux américains, qu'il s'agisse des universités, des conversations mondaines, des questions posées à l'issue des conférences. L'objection anticoloniale survient toujours, souvent agressive, et j'en retire l'impression que l'opinion, dans sa quasi-totalité, penche dans le sens de la condamnation. Quelques Français

m'ont prétendu avoir convaincu leurs auditoires. J'ai peine à les croire.

Le Gouvernement, responsable quant à lui des conséquences de ses actes, doit évidemment tenir compte d'arguments qui ne touchent pas l'opinion. L'ambassadeur, le ministre en mission à Washington, peuvent, dans la conversation, faire valoir de sérieuses raisons, de nature à déterminer une politique faite d'autre chose que de passion. Mais là encore notre argumentation semble tomber dans le vide. Quand nous reprochons à la politique américaine de saper hors d'Europe la position des puissances occidentales que les États-Unis soutiennent en Europe avec l'énergie que l'on sait, nous ne semblons pas être compris.

Si nous faisons valoir que la défense militaire de l'Europe est tournée dès l'instant que la France perd une Afrique du Nord où peut alors s'insinuer le communisme, nous n'avons pas le sentiment que l'argument ait été convaincant. Si enfin nous faisons appel à l'intérêt supérieur de la civilisation occidentale, commune supposons-nous au vieux et au nouveau monde, si nous invoquons une solidarité européenne-américaine, force nous est de constater que cette solidarité n'est pas reconnue comme ayant une portée générale. En Europe la puissance américaine soutient l'Angleterre, la France, les puissances qui résistent à la pression communiste, mais ailleurs le gouvernement américain joue son propre jeu, de façon indépendante, sans estimer avoir à se porter garant des positions coloniales européennes dans le monde. Bien au contraire, la politique américaine a pour effet, sinon pour intention, de nous en évincer, qu'il s'agisse des Hollandais en Indonésie, des Français en Indochine, des Anglais aux Indes ou en Égypte.

L'arrière-pensée politique vient ici à l'appui de l'idéologie. Le colonialisme, pense-t-on à Washington, est une conception périmée du XIXe siècle, que le XXe ne ratifie pas. Les États-Unis, qui n'ont dans cette entreprise d'autre responsabilité que d'en avoir bénéficié par la conquête de leur continent, n'ont aucune raison de se solidariser avec des systèmes condamnés. L'objectif qui s'impose, dans un monde d'après-guerre où ne s'opposent que deux super-puissances et deux idéologies, est de retenir du côté de la libre entreprise, c'est-à-dire des États-Unis, les colonies libérées ou les États exotiques menacés de l'emprise communiste.

Il faut donc soutenir contre la Russie les nationalismes locaux, les préférer éventuellement à une Europe qui sombre. Selon des méthodes nouvelles, qui ne sont pas formellement colonialistes, la puissance américaine y trouve quand même son compte, s'estimant assez forte, comme elle le fait depuis longtemps en Amérique centrale, pour tirer son épingle du jeu vis-à-vis d'États faibles, besogneux ou corrompus. Ni Panama, ni le Guatemala, ni l'Arabie séoudite ne sont des colonies, cependant l'influence américaine y est dominante.

On a ainsi vu les États-Unis pousser les Anglais hors de l'Isthme de Suez, puis, en dépit de protestations verbales, soutenir Nasser contre

la Compagnie universelle du canal. Pareille attitude répond indiscutablement aux pressions d'une opinion publique dont nous avons souligné l'anticolonialisme et qu'aucun gouvernement aux États-Unis ne saurait contredire. On imagine donc que la Maison Blanche ou le State Department soient bien embarrassés quand se présente un cas comme celui de l'Afrique du Nord. On préférerait évidemment ne pas mécontenter la France, mais on ne peut aller à l'encontre d'une opinion qui fait bon marché du sort de la population française d'Algérie. Le soutien donné, dans les discussions de l'O.N.U., ne dépasse guère le domaine de la procédure et ne saurait, nous le savons, se poursuivre indéfiniment.

Je crois bien qu'on nous aime aux États-Unis, et même sincèrement, mais nous n'avons pas l'impression d'être préférés. Le leader arabe, le protestataire africain ou asiatique, même s'il se pose ouvertement en ennemi à notre égard, est reçu avec faveur, présenté sur les estrades par les meilleures autorités, et on l'écoute plus que nos propres orateurs. Il est arrivé que Bourguiba fût reçu à la Maison Blanche quand notre ministre des Affaires étrangères n'y obtenait pas audience.

Les intérêts enfin ont leur mot à dire dans cette affaire, dès l'instant que l'Amérique, par ses capitaux, ses techniciens, ses offres de services ou ses prétentions économiques, est présente partout où des ressources naturelles sont à exploiter, des « services » à mettre sur pied dans des pays sous-développés, colonisés ou non. L'homme d'affaires américain est essentiellement pragmatique, intéressé comme tous les hommes d'affaires, mais se distinguant par les énormes moyens dont il dispose.

Ingénument âpre dans la concurrence, il ne s'embarrasse d'aucun sentiment, d'aucun esprit de solidarité ethnique ou culturelle, s'il s'agit de devancer un autre occidental ou de le remplacer. A la différence du Français ou de l'Anglais du XIXe siècle, il n'éprouve ni la tentation ni le besoin de coloniser les économies dans lesquelles il opère, d'appuyer son action sur l'autorité politique de résidents ou de proconsuls. Il se sent suffisamment pourvu de dollars et de puissance effective pour se passer de cette procédure, qu'il estime périmée.

Négociant d'égal à égal avec des États dont il ne conteste nullement la souveraineté, il sait, soit les associer par des participations généreusement dispensées, soit s'assurer la bienveillance de leurs gouvernements par l'emploi de ces « richesses iniques » dont parle déjà l'Évangile. L'ambassadeur ou le consul général américain sont là pour l'y aider. Jay Gould avouait, devant une commission d'enquête, au lendemain de la guerre de Sécession, qu'ayant besoin de je ne sais quel texte législatif pour l'établissement d'un chemin de fer dans l'un des États du Centre-Ouest, il avait jugé que le moyen le plus pratique, et finalement le moins coûteux, était d'y « faire » de toutes pièces électoralement une législature à sa dévotion.

La politique des États-Unis en Amérique latine se réfère à l'occasion à pareille tradition, qu'on peut reprendre en Afrique ou en Asie sans

faire officiellement de colonialisme. C'est ainsi que tels pays, récemment libérés de l'emprise coloniale européenne, sont susceptibles de retomber sous l'influence d'une sorte de néo-colonialisme américain, ce dont la susceptibilité de ces nouveaux venus de la souveraineté n'est pas sans s'inquiéter. La mise en valeur en bénéficie, les participations locales étant largement mesurées, avec une intelligente générosité dont les entreprises pétrolières anglaises, en Perse par exemple, n'avaient pas toujours su donner l'exemple. C'est sous cette forme, et non plus sous celle du protectorat ou de l'annexion coloniale, que l'expansion occidentale se poursuit dans les territoires que le communisme ne domine pas : la pointe d'avant-garde de cette expansion n'est pas uniquement, mais elle est principalement américaine.

Dans ce régime d'opinion qu'est la démocratie des États-Unis, les gouvernants ont constamment les yeux tournés vers l'opinion et ils savent qu'elle est foncièrement anticolonialiste. Ils subissent aussi, surtout en régime républicain, l'influence des grandes affaires, dont les intérêts, longtemps limités au nouveau monde, s'étendent maintenant à tous les continents, notamment à cette Asie occidentale et à cette immense Afrique recélant tant de richesses encore inexploitées. De la combinaison de ces deux tendances sort la politique américaine que nous connaissons.

Pas de surprise pour demain.

En conclusion, que peut-on attendre de l'opinion américaine à l'égard de notre politique coloniale ? Il est peu probable, il est même presque invraisemblable qu'elle puisse changer. Ce n'est pas qu'aux États-Unis on soit hostile à la France en tant que pays, au peuple français en tant que peuple, à la civilisation française en tant que civilisation. Nullement, mais il y a, en matière de colonialisme, le mot étant compris dans son sens péjoratif, une position de principe qui vient de loin et du plus profond de l'esprit national.

Du gouvernement, d'autre part, que pouvons-nous attendre ? Ses représentants sont capables de comprendre et même d'admettre les arguments des puissances coloniales européennes, présentés sous l'angle politique ; ils sont parfaitement à même de se rendre compte à quel point, nous qui sommes en Europe des alliés, nous nous formalisons de trouver toujours les États-Unis de l'autre côté de la barricade dès l'instant qu'on n'est plus en Europe. Mais il leur faut tenir compte de leur opinion publique, qui nous condamne et qu'ils ne peuvent ouvertement contredire. Ils ne peuvent non plus nous avouer tout net qu'ils nous considèrent comme hors de jeu et en somme moins intéressants à l'heure actuelle que tels de nos adversaires, arabes ou autres, dont ils entendent se servir comme de pions sur un échiquier extra-européen. Nous avons cru longtemps pouvoir faire appel à la conscience d'une

civilisation commune qu'il s'agit de défendre, à la solidarité de la race blanche, au devoir de maintenir dans le monde l'œuvre de l'Europe. Il faut constater, la crise de Suez vient de le montrer avec évidence, que pareil raisonnement ne touche pas sérieusement la sensibilité américaine.

Les intérêts enfin nous sont-ils hostiles ? Certainement non, dès l'instant qu'ils sont purement des intérêts et qu'avec les intérêts on peut toujours s'entendre. Nous les aurons avec nous s'ils sont avec nous dans des relations d'associés et il n'est pas prouvé qu'ils pensent consciemment à nous combattre ou à nous éliminer. Mais ils sont prêts, le cas échéant, et sans y mettre la moindre sentimentalité, à nous remplacer, à se substituer à nous dans les positions d'où ils auront contribué à nous évincer. Quand je dis nous, je pense également aux Anglais, aux Hollandais, aux Portugais ou aux Belges, car il n'y a en l'espèce aucune pointe particulièrement antifrançaise, comme nous aurions bien tort de le suspecter. L'Américain n'est pas haineux, il n'est pas malveillant, il n'est pas cynique, il serait plutôt ingénu dans la conviction qui est la sienne que ses intérêts concourent à ceux de l'humanité.

Ainsi, toutes les fois qu'une question coloniale nous concernant sera posée, le Gouvernement américain tentera de nous ménager dans la forme et dans la procédure sinon dans le fond, mais il ne le fera en quelque sorte qu'hypocritement, dans son impossibilité de contredire ouvertement une opinion qui nous condamne. De ce Gouvernement, de cette opinion, ce serait une illusion d'attendre autre chose.

ANDRÉ SIEGFRIED,
de l'Académie française.

PÈRE ET FILS

(LES GUITRY)

par PAUL GÉRALDY

Je ne crois pas que Lucien Guitry ait jamais vraiment souhaité devenir auteur dramatique. Il y pensa. Il avait si souvent refait les pièces qu'on lui apportait et se savait un goût si sûr ! Mais faire et refaire sont deux choses. Il fit deux pièces insignifiantes, n'insista pas. Ce n'était pas un tourmenté. Il jouissait pleinement du bonheur d'être acteur, d'être l'acteur incomparable qu'il était. « Acteur », exigeait-il qu'on dît, pas « comédien ». Acteur (d'*agir*) : celui qui *agit*, donc qui *est*. Le comédien n'est que celui qui feint d'être, qui fait semblant. Ce que Lucien Guitry feignait d'être, il l'était, il le devenait aussitôt dans son esprit et dans son corps, intégralement. Henry Bataille disait de lui qu'il était le premier Homme qui fût monté sur une scène. Il entendait par là que l'art, à la limite, non seulement rejoint la nature, mais la dépasse. Au théâtre adroit, mécanique, à fleur de peau, de son époque, Lucien Guitry prêta une grandeur, un style. Comme il allait jouer Pasteur : « Pasteur était étroit, petit, fis-je étonné, et vous êtes grand, large, important ! Comment ferez-vous ? — Je ne vais pas être Pasteur, fit-il, mais la statue de Pasteur. »

Cette grandeur gardait quelque chose d'ingénu, d'ouvert, de généreux, de frais, cette fraîcheur d'enfance prolongée dans l'âge mûr qu'on voit aux peintres quelquefois, comme une transparence du cœur, et sans laquelle il n'y a pas de vraie maîtrise. Les acteurs, dont la profession exige une grande dépense d'activité, de force et aussi de courage, ne disent jamais qu'ils travaillent. Ils disent qu'ils *jouent*. « Je joue ce soir ! » Ils sont heureux car ils adorent ce qu'ils font. Guitry était aussi heureux, aussi fier, aussi amusé au soir de sa vie qu'au matin. « Tous ces gens qui nous attendent ! » disait-il amoureusement, dans sa loge, en se maquillant, comme si ce vieil acteur illustre, chevronné, allait entrer en scène pour la première fois.

Il jouait chez lui, dans sa chambre, à se faire des têtes, à se transfigurer, pour rien, pour le plaisir. Sortant alors de son hôtel par le jar-

— Ci-dessus Sacha Guitry dirigeant en 1938 les prises de vues d'un de ses films (*Cliché Viollet*).

din, il tournait le coin de l'avenue et sonnait à sa propre porte. A son propre valet de chambre, il demandait : « Monsieur Guitry ? — M. Guitry ne reçoit pas sans rendez-vous, lui disait-on. Ecrivez ! On vous répondra. » Malgré sa stature peu commune, et quoique le jeu se répétât assez souvent, il n'était jamais reconnu. On lui fermait sa porte. Enivrante victoire !

Il détestait l'enflure, l'outrance, les effets. Il disait à ses partenaires : « Si vous vous servez de vos moyens, c'est que vous ne savez pas ce que vous voulez faire. Si vous le saviez, ça se ferait tout seul. » Tout se faisait tout seul pour lui. Sortant du Théâtre-Français, il avait dit cruellement, singeant les attitudes gonflées, le ton qui demeurait un peu conventionnel de tragédiens qui avaient pourtant fait leurs preuves : « Ces Messieurs et ces Dames de la Comédie-Française ont été tellement mauvais que j'ai souhaité qu'ils fussent meilleurs. » Mots et boutades que les acteurs qui l'ont connu, dont il était idolâtré, ne se lassent pas, encore aujourd'hui, de citer.

Nous nous étions connus le soir de ma première générale. Tout semblait aller bien pour moi quand, au milieu du deuxième acte, les choses soudain se gâtèrent. Le vertueux public du Théâtre-Français s'étonnait qu'un fils et une fille se montrassent trop peu déférents, trop peu soumis devant leurs excellents parents.

Ma salle protestait, de moins en moins timide. Mes interprètes, surpris, commençaient à flotter, quand on vit se dresser au milieu de l'orchestre le grand corps de Lucien Guitry qui, désignant le coin de la salle d'où les protestations s'élevaient les plus vives, laissa tomber, olympien : « Laissez-les donc ! Vous voyez bien que ce sont les amis de l'auteur ! » On l'applaudit. Le vent tourna. J'étais sauvé... Tel il était.

C'était lui qui, lucide, avisé précurseur, m'avait le premier révélé cet étonnant morceau de côte qui va du port de Sainte-Maxime à l'embouchure de la Giscle, où les Maures sauvages laissent tremper des pans de forêt primitive, et qui n'était alors connu que de Signac et de chasseurs de sangliers. Il y campait pendant les vacances des théâtres, solitaire comme un berger, dans une maisonnette paysanne dont l'isolement, l'inconfort, la naïve rusticité le ravissaient. Il venait y secouer la poussière des coulisses, s'y laver de l'air vicié, des relents rancis de Paris, y toucher la terre, comme Antée. Il me disait : « J'ai des vignes. Je fais mon vin. Je fais... attendez !... quatre mille ?... quatre cents ?... non, quatre barriques ! » On le voyait à Saint-Tropez, achetant leur pêche aux pêcheurs, tous ses amis — ceux qui sont encore là ne l'ont pas oublié — autour de la statue de bailly de Suffren dont il semblait être le double : un important Suffren, un imposant Guitry.

Lorsque nous nous rencontrions, sa gentillesse : « Pourquoi ne venez-vous plus déjeuner avec moi ? Vous n'avez donc pas faim ? » Ces étince-

lants déjeuners dans la petite salle à manger de son hôtel, avenue Elisée-Reclus, avec Capus, avec Hébrard, avec Tristan !

Sacha, son fils, était un vigoureux garçon, débordant de santé, de vie, tumultueux, frondeur, extravagant, gâté, chassé de toutes les écoles, grandi sur des genoux d'actrices, impatient de se montrer, d'être, et qui déplaçait beaucoup d'air. Il avait des besoins d'argent impératifs. La vie des pères est une histoire financière. « M. Sacha, disait à Guitry son caissier, est encore venu me demander de l'argent. Faut-il marcher ? — Marchez, disait Guitry, mais sur la pointe des pieds. »

Auprès de ce père éclatant, acclamé, maître de la vie, Sacha se sentait mal à l'aise. Il craignait de n'être qu'un fils. Il se sentait exceptionnel, lui aussi, et se voulait une place importante au soleil. Il redoutait l'ombre portée de ce père excessif, ruait dans les brancards, haussait le ton, caracolait, essayait de forcer l'attention par ses tours, par ses saillies, par ses extravagances publiques... Ils se brouillèrent. Les brouilles sont des histoires d'amour. « Je n'ai jamais rêvé, disait Sacha plus tard, que d'épater l'adorable auteur de mes jours. » Il fallait d'abord l'humilier, le confondre, le mettre au pas. Lui aussi il avait de l'esprit, autant d'esprit, peut-être même davantage, et son esprit était plus fusant, plus jailli, plus primesautier, plus désinvolte, plus ardent, plus jeune surtout ! Il n'y avait qu'à l'exploiter. Il écrivit une comédie à la gloire de la jeunesse... Étonné de sa facilité, il en écrivit une seconde, puis une troisième... Elles étonnèrent ses amis. « Continue ! Continue ! » lui criait Edmond Sée.

Il lui arrivait cette chance, la plus extraordinaire des chances, d'avoir un ton original, des idées, le sens du théâtre, le don, si rare, de l'ordonnance, de la composition d'une pièce, la faculté de couler ses inventions dans des architectures vivantes, la chance enfin d'être un auteur de comédies, un constructeur de comédies, le plus français, le plus brillant, le plus clair des genres littéraires... Fils d'acteur, nourri de théâtre, il en savait assez sur le métier d'acteur pour monter lui-même ses pièces, les jouer lui-même, ce qu'il se dépêcha de faire. Elles ne ressemblaient à aucune. Elles amusèrent, furent applaudies. Il pouvait donc gagner la partie, la gagnait ! Son père n'avait qu'à bien se tenir. On allait voir ! Entendant un jour prononcer le nom de Guitry près de lui : « Quel Guitry ? demanda Sacha. — Lucien Guitry, l'acteur, lui fut-il répondu. — Ah ! fit-il, Sacha Guitry père ! » C'est quelquefois méchant, l'amour.

On les réconcilia. Puissance du succès ! Attendri et flatté, Lucien Guitry ouvrit ses bras. Sacha y tomba, mais mollement, et ne fit pas paraître une joie débordante. Sa victoire restait précaire et il tenait à conserver ses avantages. Je me rappelle les avoir vus à cette époque passer rue Royale dans un fiacre, — Sacha et sa femme enfoncés, confortablement renversés au creux du large siège arrière de la voiture, et le

grave, imposant Lucien en équilibre, devant eux, comme un petit garçon, sur l'étroit strapontin.

L'entente, pourtant, était parfaite. Le père et le fils ne se quittaient plus, jouaient à qui des deux aurait le plus d'esprit et mettrait l'autre knock-out. Je me souviens d'un déjeuner avec eux et Yvonne Printemps. Étourdie par ces feux roulants, comme nous nous levions de table et comme je lui offrais mon bras, ainsi que l'on faisait alors, Yvonne me jeta un regard de détresse : « Ce qu'ils peuvent être fatigants tous les deux avec leur théâtre ! » Elle n'en pouvait plus. Deux Guitry, c'était trop.

⁂

Ravis l'un de l'autre à présent, pour se rapprocher davantage ils pensèrent à collaborer, ce qui est la plus franche façon de s'embrasser. Lucien voulut jouer une pièce de Sacha, qui n'avait jamais osé en espérer tant. Mais pour se mettre au diapason d'un interprète de ce poids, il fallait à Sacha hausser son ton, un peu léger. Question de sujet. En quatre jours, il fit *Pasteur*. Ce n'est certes pas là la meilleure de ses pièces. Entre Sacha, ce fantaisiste, et Pasteur, cette vérité, il y a peu d'affinités. La pièce triompha pourtant. En pouvait-il être autrement ?

J'assistais à la générale. Le rideau retombé sur la fin de la pièce, après de chaleureux rappels, se releva. Lucien Guitry réapparut seul sur la scène pour la déclaration d'usage, « Mesdames, Messieurs, commença-t-il, la pièce que nous venons d'avoir l'honneur de répéter généralement devant vous est de... » Il s'arrêta. L'émotion le suffoquait. « Excusez-moi, mais il me serait impossible de faire précéder ce nom du mot : monsieur. » Il se tourna vers la coulisse dont jaillit aussitôt un impétueux Sacha dont le col de chemise ouvert, à la Danton, exaltait encore la jeunesse. Nous vîmes l'auteur de *Pasteur* embrasser frénétiquement Pasteur, en écraser sous ses baisers tumultueux le gras maquillage, la fausse barbe. C'était insolite, éprouvant. Je me rappelle avoir baissé les yeux, gêné. La pièce avait paru simple, vivante, vraie. Cette petite scène improvisée, née devant nous spontanément du débordements de deux cœurs, faisait fabriqué, sonnait faux. Ce soir-là, les Guitry furent un instant mauvais. Lucien Guitry — ce fut sans doute l'unique fois de sa carrière — mauvais, le pouvez-vous croire ? Est-ce dire que le père et le fils n'étaient sincères ni l'un ni l'autre ? Que non pas ! Mais la vérité au théâtre et la sincérité sont produits d'alambic. On les veut pures. Un rien de spécieux dans le jeu des acteurs, de trop ou pas assez appuyé, d'incertain, de pas parfaitement au point en affecte la transparence, en trouble l'eau. Ce père et ce fils de théâtre ne pouvaient être naturels en face de nous, nous émouvoir en tant que père, en tant que fils, que révisés, que transposés pour les prestiges de leur art.

Les vrais Guitry, on les connut dans *Deburau* et dans *Mon père avait*

raison, deux des meilleures pièces de Sacha. Jamais les deux hommes ne s'aimèrent, ne s'accordèrent, ne se comprirent avec plus d'évidence que dans ces comédies où ils parurent côte à côte, le père en père, le fils en fils.

Sacha reprit plus tard *Mon père avait raison*. Il y jouait alors le père. Le temps avait passé. Lucien n'était plus là. J'y retrouvai Sacha charmant de désinvolte autorité, sensible, drôle, intelligent. Moi si exigeant au théâtre (« Vous en demandez trop au théâtre, me dit-on. Vous l'aimez trop ») je n'avais plus de sens critique. J'étais attendri, amusé, enfin arraché à moi-même. Le rideau retombé, j'allai trouver Sacha dans sa loge, lui dis mon plaisir. « Ce qu'il y a de ravissant et de surprenant dans vos pièces, c'est leur absence de prétention. Vous n'êtes pas modeste, Dieu sait ! Pourquoi le seriez-vous ?... Vos comédies le sont. On n'y sent nullement le désir d'étonner, mais seulement celui de plaire et de distraire. Vous êtes toujours un peu inhumain dans la vie, solennel, important, gourmé, en défense contre on ne sait quoi. Vos comédies vous humanisent, vous rapprochent grandement de nous. Sans doute aimez-vous beaucoup moins les individus que les foules ? J'étais de votre foule, ce soir. Vous m'avez enchanté, ce soir. »

Il avait l'air content de mon contentement. Mais vers trois heures du matin, mon téléphone me réveilla. C'était Sacha : « Pourquoi m'avez-vous dit que je n'étais pas modeste ? » A la réflexion, le mot l'avait choqué. Il protestait avec vigueur : « Épateur, je veux bien. Mais immodeste, non ! »

***

Plus tard, j'eus à subir un second démenti. « Vous êtes un homme heureux. Vous sauvez le bonheur », lui avais-je dit. Cette fois encore, il protesta, de quelle émouvante façon ! « Vous m'avez dit un jour que je n'étais pas modeste. Vous vous êtes trompé deux fois. Je suis modeste et je ne suis pas un homme heureux. J'aime qu'on le croie, qu'on le dise. Je me donne beaucoup de mal pour paraître enchanté de moi et de ma vie. Je mens. Ma morgue, mon ostentation, mon apparente suffisance, sont des masques que je me mets. Au personnage que je joue, je fais concourir mes succès, l'autorité qu'ils me confèrent aux yeux des autres, l'argent que j'ai gagné, mon faste, mon maintien. Je feins d'être content de moi pour que le monde en soit content. Je n'en suis pas content... Pourquoi ? Parce que, quand je suis en scène, quel que soit le succès de la pièce que je joue, je sens des fauteuils réticents, des zones froides dans ma salle. Il y a des gens qui ne m'aiment pas, qui n'aiment pas mon physique, qui n'aiment pas mes mains, tenez ! » Il me montrait ses mains... Je voulus protester. Il me ferma la bouche. « Ils ont raison. Vous savez bien que le public, au théâtre, a toujours raison ! » Mais il

se dérobait déjà, se reprenait. Sans doute regrettait-il déjà sa confidence. Il avait parlé pour lui-même et l'amitié me commandait de ne l'avoir pas entendu. Ces aveux, cependant, il les a publiés, ce qui n'était pas sans courage ! « Quand je me suis vu à l'écran, j'ai tout de suite compris pourquoi des gens me trouvent antipathique. J'ai je ne sais quoi de péremptoire, je dirai même d'infaillible, propre à me rendre odieux. » Comme tous les acteurs, il se connaissait bien. « Je n'aime pas qu'on me regarde, alors que j'ai passé ma vie à me montrer. J'ai toujours évité de me regarder dans les glaces, sauf pour me maquiller, tenter de me corriger. »

⁂

Il se corrigeait dans ses pièces, s'y ménageait du moins des rôles avantageux. Il fut moins un auteur qui se jouait soi-même qu'un comédien qui se faisait, sur mesure, des rôles à sa taille, comme s'en faisait écrire son père par les auteurs. C'était à des succès de présence qu'il aspirait. Il se serait voulu Christian de Neuvillette, pas Cyrano. « Les auteurs sont toujours jaloux de leurs interprètes, disait-il. Moi le premier. Qu'est-ce que Cyrano ? Un auteur dramatique. Un acteur est aimé dans son corps, dans sa chair, dans ses yeux, dans ses mains, dans le son de sa voix, comme dans l'amour tout court, le seul qui paie en monnaie sûre...

Edmond Rostand m'a raconté que quand Loti venait le voir il demandait, avant de passer au salon, de s'arrêter quelques instants dans un cabinet de toilette. Il en ressortait arrangé, les joues rosies, les yeux avivés au crayon. Edmond Rostand le lui reprochait, affectueusement : « Vous ne trompez personne, disait-il, et vous vous desservez, Loti ! » Mais Loti : « Je le sais. Mais c'est moi que je cherche à tromper... Rostand, je ne peux pas supporter mon visage ! »

Les succès littéraires sont des succès de mots, des valeurs de remplacement. Les triomphes de Lucien Guitry étaient des triomphes physiques. Il y entrait, bien entendu, autre chose que le physique, mais tout en lui se rassemblait, se concrétisait, s'affirmait, se sublimait dans sa personne, et c'était sa personne que le public aimait. Sacha lui ressemblait sans doute, mais comme les fils ressemblent aux pères, c'est-à-dire qu'il avait quelque chose de ses traits et quelque chose de son air, mais démenti par un autre air, mis en question par d'autres traits, venus d'ailleurs, on ne sait d'où. Personne ne ressemble à personne. Il n'avait pas la naturelle autorité de Lucien — la sienne était artificielle —, ses traits sculpturaux, expressifs — il disait des siens qu'ils étaient mous, empâtés —, son masque d'empereur romain, sa sûreté de capitaine d'aventures, son élégance et son aisance de grand mâle. Il ne pouvait être l'acteur qu'était son père, et c'était sur ce plan qu'il avait voulu le battre. C'était s'être donné à jouer une difficile partie... Il fut seul à pen-

ser qu'il ne la gagnait pas. Il continuait à préférer son père à soi. Qu'importaient alors ses succès ? La réussite n'est pas le bonheur. Le bonheur est un état de grâce physique auquel contribuent, quelquefois, des satisfactions morales.

***

Avouerai-je que ce qui moi-même me gênait pour aimer vraiment, accepter complètement Sacha, c'était le souvenir de son père. C'est injuste, je le sais bien. Sacha était plus étendu et plus divers. Mais, plus circonscrit, plus réduit, Lucien était aussi plus pur. Il était heureux, généreux. Il n'avait pas de zones froides dans ses salles. Sûr de lui, il pouvait amollir ses défenses — il était puissamment armé — et laisser passer l'amitié. Les défenses de Sacha demeuraient agressives ; sommation faite aux parlementaires indiscrets d'avoir à se tenir à distance. Malgré ce qu'il m'avait, un jour d'égarement, découvert, qui eût dû me rendre indulgent, je m'arrangeais mal, à la ville, de cette enflure et boursouflure de parade, de cet apprêt, de cette voix d'appariteur, de ce qu'il y avait toujours, dans son être, de costumé.

Un soir de ces dernières années — déjà la maladie l'avait minci, creusé —, nous nous rencontrâmes dans le Train Bleu. Il gagnait son Cap-d'Ail et moi mon Beauvallon. Il avait mis, pour voyager, un costume de voyageur. Il portait des Knickerbockers de tweed gris clair, une cape du même tweed, une casquette du même tweed et, pour faire Train Bleu, je pense, des souliers de crocodile mordorés. Il avait l'air de Perrichon, faisait penser à ces Anglais de convention des opérettes d'autrefois ou de spectacles du Châtelet, en costume à carreaux et casque colonial à moustiquaire de tulle vert. Jamais je n'ai vu « voyageur » si insolite. Il m'attira aimablement dans son single, y fit apporter du champagne, et commença à égrener ce chapelet d'histoires, de bons-mots, d'anecdotes à travers quoi il se fuyait, dont je connaissais la plupart. Lana Marconi était là. Ni elle, ni moi, ne pûmes, de toute la soirée, placer un mot. Si j'essayais, Sacha prenait un air traqué, désemparé, qui me renfonçait aussitôt mon inconvenance dans la gorge. Il a écrit : « Bavard impénitent, j'ai le vertige dès que je prends la parole. Je ne la rendrais pas pour un boulet de canon. Si je rencontre un adversaire assez rusé pour s'en saisir, je tombe dans un état voisin de la torpeur. » Il avait fait de moi, dans ce train, son public. Et le public n'a pas à prendre la parole.

Chez lui, il m'attendait sur ce palier d'étage qui, faisant balcon sur le hall, lui permettait de voir monter son visiteur. Je l'y ai toujours vu vêtu d'une robe de chambre écarlate, lamée, dorée, qu'il semblait qu'eût inventée Bakst pour quelque prince de ballet russe. Il en avait une vingtaine, a-t-on rapporté... Du salon sobre et de haut style de son

père, il avait fait une galerie d'exposition, une salle-de-séjour-musée, qui gardait quelque chose d'une loge d'acteur — mais de quel somptueux, invraisemblable acteur ! — piquée d'images dédicacées de vedettes de la vie, du théâtre ou de l'écran — Alphonse XIII, Sarah, Chaliapine, le maréchal Joffre, Charlot... — tapissée de toiles de maîtres et flanquées de vitrines bourrées de saintes reliques : encrier de Musset, houppelande de Balzac, parapluie de Victor Hugo, gants de la Duse..., que sais-je ! Il me fallait, une fois de plus, en entendre le commentaire. Comment faire pour m'y dérober ? « Sacha ! Sacha ! C'est vous que je suis venu voir ! »

Ces manigances cachaient un fond d'ingénuité. Sa passion pour le théâtre — bien qu'il y témoignât d'une maîtrise peu commune non seulement dans l'exercice de ses dons, mais dans leur administration, — gardait quelque chose de cet air, ivre, émerveillé, qu'on voit aux débutants. Le théâtre, c'est la féerie. Tout ce qui touchait au théâtre avait pour lui goût de féerie. Comme son père, il aimait les poudres, les crayons, les perruques qui transfigurent... A Arletty qui, aux jours sombres, se plaignait devant lui de ses difficultés : « Tu te plains, fit-il, quand ton nom est affiché sur tous les murs ! » Une de ses dernières comédies s'appelle *Tu m'as sauvé la vie*. Comme on venait de l'opérer, son premier mot, en s'éveillant, fut de réclamer cette affiche, qu'il fit étaler sur son lit. Il la montra au chirurgien : « En m'excusant, docteur, fit-il, d'avoir osé vous tutoyer. »

Comme j'avais couru, ce jour-là, aux nouvelles, je trouvai une foule à sa porte. Ses amis ? Non, ses fournisseurs, ses créanciers. Sacha ne payait pas ses dettes ! Avarice ? Non. Coquetterie. Des factures ? L'aimait-on si peu ? On mesure l'affection des gens aux sacrifices qu'ils font pour vous. Les idoles, on dépose des offrandes à leurs pieds. Don Juan botte Sganarelle qui lui réclame ses gages...

Il s'est éteint dans ce charmant petit hôtel qu'avait construit, et lui avait légué son père et dans cette même chambre où Lucien, colosse terrassé brutalement par une crise d'angine de poitrine, avait, stupéfait, indigné, levé vers Dieu un poing de colère : « Me faire ça, à moi ! »

L'agonie de Sacha fut lente, longue, affreuse. Contre l'inéluctable, imminent dénouement, il combattit comme un taureau banderillé, travailla jusqu'au dernier jour de tout ce qu'il avait de forces. Quand ses jambes eurent refusé de le porter, qu'il ne put plus paraître en scène, il écrivit, tourna des films. A défaut de mourir en jouant, comme Molière, mourir au studio, en costume, tête faite, dans un beau décor ! A Versailles ? Et pourquoi pas ? Si ç'avait pu être à Versailles ! « Décor de Mansard » est-il dit dans le générique de *Si Versailles m'était conté*... Il y parut en Louis XIV, à qui, sous la perruque, il ressemblait un peu.

Un jour qu'on le poussait, dans un fauteuil roulant, sous les pla-

fonds royaux de la Galerie des Glaces, un de ses ingénieurs du son voulut lui présenter sa fille. « Ah ! Ah ! Vous voulez lui montrer ce vieux saltimbanque ! » fit-il. Ainsi : « Du temps que j'étais roi... » disait Louis XIV vieilli. Sacha n'avait pas sa perruque. Il la réclama, s'en coiffa. « Ne jamais se montrer sans perruque aux enfants ! » expliqua-t-il. Satisfait du geste et du mot, il les intégra dans son film. « Ne jamais se montrer sans perruque aux enfants ! » répéta docilement le Grand Roi par sa bouche.

PAUL GÉRALDY

CHRONIQUE DES LIVRES

JOURNAL D'UN TEMOIN DE LA TROISIEME

par Jacques BARDOUX *(Fayard)*

A QUATRE-VINGT-TROIS ans, M. Jacques Bardoux, membre de l'Institut, publie son vingt-cinquième ouvrage et l'intitule simplement : *Journal d'un Témoin de la Troisième,* en précisant que ce journal couvre la période — dramatique — qui s'étend du 1er septembre 1939 au 15 juillet 1940.

Le témoignage de M. Jacques Bardoux a du poids : dans ces pages il n'a pas consigné, au jour le jour, ses pensées, ses sentiments, ses émotions; il a assemblé ces documents, enregistré des conversations, recueilli des confidences, qui non seulement montrent l'évolution des esprits au cours de la deuxième guerre mondiale, mais sont aussi des repères destinés à éclairer, pour l'histoire, les causes réelles de notre défaite.

Elu sénateur du Puy-de-Dôme en octobre 1938, M. Jacques Bardoux n'entrait pas au Parlement sans bagage. Chef de cabinet du maréchal Foch de 1918 à 1919, admirablement informé, par profession et par goût, des questions de politique étrangère et d'économie mondiale, ayant particulièrement étudié les rapports des puissances européennes entre elles depuis la guerre de 1870, il était désigné pour faire partie de la Commission des Affaires étrangères du Sénat : un poste d'où l'on voit beaucoup de choses qu'un rideau masque au commun des mortels, et même aux élus ordinaires de la nation.

Cependant M. Jacques Bardoux, qui a connaissance de toutes les dépêches censurées, qui assiste à toutes les séances secrètes, ne se contente point d'un rôle passif; son activité est incessante : il prend contact avec les ambassadeurs, interroge les chefs de notre état-major, enquête auprès des combattants et des non-combattants, dénonce aux responsables les erreurs et les fautes, suggère aux gouvernants les mesures qui lui semblent propres à corriger ou à redresser la situation. Jamais, même quand « tout semble perdu », il ne renonce à sa mission de conseiller, car il sait que le pire peut être évité si l'on ne s'abandonne pas au désespoir. C'est ainsi que, le 5 juillet 1940, il adresse au maréchal Pétain un plan, détaillé et judicieux, de ce que devrait être, constitutionnellement et institutionnellement, la reconstruction française.

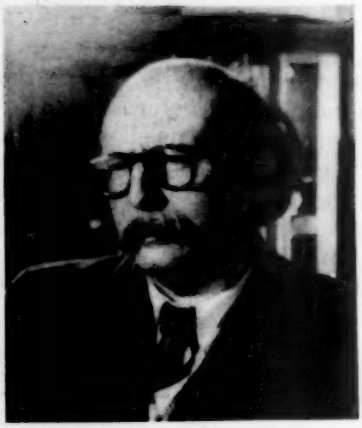
Qu'on ne croie pas toutefois à une publication d'archives personnelles. Ni l'émotion, ni l'indignation, ni l'ironie ne sont absentes d'un ouvrage où l'auteur a saisi, sur le vif, et avec leur accent propre, les protagonistes d'une immense tragédie. Il y a des notations, qui, dans leur évidente authenticité, sont accablantes.

PIERRE AUDIAT

(Suite de la chronique des livres page 72.)

CONNAISSONS-NOUS LA BASE CHIMIQUE DE L'HÉRÉDITÉ?

par JEAN ROSTAND



La chimie tend à occuper, dans l'étude des phénomènes de vie, une place de plus en plus large, et il n'est pas aujourd'hui de grand problème biologique qui, après s'être posé en termes de cellule, n'en vienne à se poser, tôt ou tard, en termes de molécule.

Ainsi en va-t-il pour l'immense problème de l'hérédité. A partir du moment où nous avons compris que tout être vivant tirait son origine d'une cellule, l'œuf, en qui devait nécessairement tenir tout le patrimoine vital légué par les parents, il devenait tout naturel qu'on songeât à localiser en certaines régions de cet œuf le support matériel des propriétés héréditaires.

Ce furent, en premier lieu, des théoriciens, comme Nägeli, Weismann, qui, par la seule voie de la spéculation et du raisonnement, se voyaient amenés à donner au noyau cellulaire, et même aux chromosomes de ce noyau, le rôle prééminent dans la transmission des caractères organiques. Leurs hypothèses ne devaient pas tarder à trouver de puissantes confirmations dans l'œuvre des généticiens, qui, vers 1910, allaient fonder, sur l'analyse approfondie des croisements de races et aussi sur l'observation directe de la cellule, une « théorie chromosomique de l'hérédité » (Morgan) qui est encore aujourd'hui souveraine.

Mais quelle est la composition chimique du chromosome, ou plutôt des « gènes » qui le constituent et dont chacun joue un rôle particulier dans la transmission du patrimoine ? Pouvons-nous, dès maintenant, attendre des chimistes qu'ils collaborent fructueusement avec les généticiens, pour identifier de façon précise les substances responsables de cette transmission, et nous faire enfin connaître ce qu'on pourrait appeler la « base chimique de l'hérédité » ?

Dès le début du siècle, le grand biologiste Jacques Loeb — à qui l'on doit la découverte de la parthénogenèse artificielle — écrivait ces lignes

prophétiques : « Nous ne savons pas jusqu'à présent quelles sont, dans les cellules sexuelles, les conditions qui déterminent l'hérédité. Il est permis de penser qu'elles sont de nature chimique. La partie du spermatozoïde qui est la plus importante par la masse, la tête, se compose d'un sel dont l'acide est l'acide nucléique, tandis que l'élément basique est représenté, chez certains poissons et chez l'étoile de mer, par la protamine, chez d'autres formes par des histones. D'après ce que nous savons jusqu'ici, il ne semble pas qu'il y ait de protamine dans le noyau de l'ovule. D'autre part, il semble qu'il y ait bien plus de variétés isomères d'acide nucléique que de protamine ou d'histones. Si bien que l'acide nucléique a peut-être pour l'hérédité plus d'importance que la protamine ou les histones [1]. »

Or, nous savons maintenant, en effet, que l'acide nucléique joue un rôle privilégié dans les phénomènes de l'hérédité.

Cet acide fut découvert en 1869 par un jeune biochimiste allemand Friedrich Miescher, qui le mit d'abord en évidence dans les cellules du pus, leucocytes altérés. Plus tard, Kossel distingua deux types d'acide nucléique, différant par la sorte de sucre qui entre dans leur molécule, l'un de ces acides contenant du ribose (acide ribonucléique ou R.N.A.), l'autre contenant du désoxyribose (acide désoxyribonucléique, ou D.N.A.).

D'autres chercheurs, grâce à l'emploi d'ingénieuses méthodes de coloration cellulaire, firent voir que la distribution de ces acides n'est rien moins qu'homogène dans la cellule : tout le D.N.A. se trouve localisé, exclusivement, dans le noyau, alors que le cytoplasme ne contient que l'autre acide nucléique, le R.N.A.

Qui plus est, on peut déceler directement le D.N.A. dans les chromosomes, et notamment dans les chromosomes géants de la Drosophile, où sa présence caractérise les bandes sombres qui correspondent aux gènes de cet insecte.

Enfin, le D.N.A. apparaît comme un constituant fondamental de toute cellule vivante ; on le découvre chez les microbes, aussi bien que chez les plantes et les animaux.

« Si l'adage des anciens auteurs fondateurs de la théorie cellulaire était : *Il n'est pas de cellule sans noyau*, on peut substituer à cette notion de morphologiste la notion biochimique suivante : *Il n'est pas de cellule sans D.N.A.* » (Roger et Colette Vendrely).

Ce D.N.A., qu'on se mettra à doser scrupuleusement dans les tissus, n'est point affecté par les fluctuations d'activité cellulaire, par l'état du métabolisme organique. Et une telle stabilité, une telle permanence, l'oppose nettement à son cousin chimique, le R.N.A., qui, lui, se montre, tout au contraire, fort sensible aux modifications apportées par le jeûne, la suralimentation, la maladie, etc.

Des techniques de dosage plus fines ayant été instituées, l'école de

1. *La Dynamique des phénomènes de la vie*, p. 324. Alcan, 1908.

Boivin (Roger et Colette Vendrely) établira non seulement que la quantité de D.N.A. contenue dans un tissu est toujours proportionnelle au nombre des cellules, c'est-à-dire des noyaux présents dans ce tissu, mais encore que cette quantité est proportionnelle au nombre des stocks chromosomiques présents dans les noyaux. Dans les cellules sexuelles mûres (spermatozoïdes), qui renferment *deux fois* moins de chromosomes que les cellules du corps, il y a *deux fois* moins de D.N.A. (3,2 milliardième de milligramme au lieu de 6,4). Dans les noyaux des glandes salivaires de la Drosophile, où chaque *chromosome géant* correspond à plusieurs centaines de chromosomes simples, il y a près de mille fois plus de D.N.A. que dans un noyau ordinaire.

Si bien que les Vendrely seront fondés à conclure : « La teneur par noyau en D.N.A. est aussi invariable que la formule chromosomique de ces noyaux [1]. »

Du seul fait de son ubiquité, de sa permanence, de sa constance pondérale, le D.N.A. apparaissait comme la « substance noble » de la cellule, et douée de toutes les propriétés théoriquement requises pour en faire la base chimique de l'hérédité, — l'*hérédine* si l'on ose ainsi parler.

Ajoutons que le D.N.A. — comme l'avait bien vu Loeb — peut présenter, dans la structure de sa molécule, une variété de permutations largement suffisante pour rendre compte à la fois de l'extrême diversité des gènes à l'intérieur d'une même espèce et de l'extrême diversité des espèces : « Les travaux de Chargaff, ceux de Crick et Watson sont venus confirmer la thèse d'une complexité de structure de la molécule de D.N.A. et de l'existence d'une infinité de types différents de D.N.A. possibles » (R. et C. Vendrely).

Les mutations dirigées.

De surcroît, à partir de 1928, une autre voie s'était ouverte aux chercheurs, et où ils avaient rencontré des faits non moins significatifs quant à la valeur génétique du D.N.A.

A Griffith revient le mérite des premières révélations. Ayant injecté à une souris, par voie sous-cutanée, une culture de pneumocoques bien vivants mais de race *non virulente*, et en même temps des pneumocoques de race *virulente* mais tués par la chaleur, il a la surprise de voir bientôt périr l'animal, dans le sang duquel il trouvera des pneumocoques vivants de race *virulente*.

Ces pneumocoques, étant cultivés, conservaient indéfiniment leur virulence ; ils avaient donc changé de type racial, et emprunté leur caractère nouveau à leurs congénères morts. On se trouvait là en présence d'un fait, tout à fait inattendu, d'*hybridation par le cadavre*, comme dira Mirsky.

1. *L'acide désoxyribonucléique* (*D.N.A.*), *substance fondamentale de la cellule vivante*. Amédée Legrand, 1957.

Plus tard, on établira que le « phénomène de Griffith », qui allait prendre le nom de « mutation dirigée », se pouvait produire *in vitro*, par simple mélange de microbes morts et de microbes vivants ; puis, on obtiendra le phénomène en remplaçant les microbes morts par des extraits de microbes, débarrassés de tous corps microbiens ; enfin — et ce sera l'apport considérable d'Avery et de ses collaborateurs (1944) —, on l'obtiendra en substituant aux extraits de microbes une substance chimique tirée de ceux-ci, réalisant ainsi l'*hybridation chimique*.

Quelle était la substance capable d'induire de pareilles transformations chez les microbes, la substance responsable de ces « mutations dirigées » ?

C'était précisément le D.N.A.

Ainsi, le D.N.A. tiré d'une certaine race de microbes a le pouvoir de communiquer les caractères de cette race à des microbes vivants d'une autre race.

Les résultats obtenus sur le pneumocoque furent étendus à d'autres bactéries (travaux de Boivin sur le colibacille, de Manniger et Nogradi sur le bacille du charbon et le bacille mésentérique, de Weil et Binder sur le bacille de Flexner, d'Alexander et Leidy sur le méningocoque).

D'autre part, une étude soigneuse de l'effet inducteur permettait de lever tous les doutes quant à la responsabilité mutagène du D.N.A.

Bien loin de réduire son pouvoir, toutes les opérations de purification ne faisaient, au contraire, que l'exalter. En revanche, on abolissait en lui toute activité en le soumettant au ferment spécial (*désoxyribonucléase*) qui a la propriété de le détruire par digestion.

On ne sait au juste comment le D.N.A. exerce son effet mutagène : est-ce qu'il pénètre dans le microbe, pour s'incorporer à l'un des gènes de celui-ci ? ou use-t-il de moyens plus subtils et plus indirects ?

Toujours il y a que, même à très faibles doses, il peut provoquer la mutation dirigée. Celle-ci ne se produit pas dans toute la population microbienne qu'on soumet à son action, mais dans 5 p. mille environ des microbes, certaines conditions accessoires intervenant pour favoriser le phénomène.

L'expérience des Canards.

La mutation dirigée peut-elle être obtenue chez les êtres supérieurs ?

C'est à cette question qu'ont tenté de répondre le professeur Jacques Benoit et ses collaborateurs (Pierre Leroy, Roger et Colette Vendrely).

Pour matériel d'expérience, ils ont choisi deux races de canard, race Pékin et race Khaki, provenant toutes deux « d'élevages offrant toute garantie de sélection ».

Neuf canes et trois canards de race Pékin reçurent, à partir de l'âge de huit jours, des injections intrapéritonéales de D.N.A. extrait des noyaux cellulaires de race Khaki. Dix-neuf injections furent ainsi faites pendant dix-neuf semaines, réparties en six mois, aux jeunes femelles,

tandis que les trois mâles recevaient seulement, pendant un mois, cinq injections similaires [1].

A la suite de ce traitement, on constata que huit femelles sur neuf, et un mâle sur trois, présentaient des modifications caractéristiques, portant sur la pigmentation du bec, la forme de la tête, la qualité du plumage, la taille, le maintien, etc.

Le D.N.A. avait donc, semble-t-il, provoqué des changements *somatiques* importants ; les canards de type Pékin n'avaient pas pris le type Khaki, ni le type de l'hybride Pékin-Khaki (Rouen), mais ils avaient apparemment subi une sorte de « somation dirigée » en rapport avec les injections de D.N.A. étranger.

Notons tout de suite que ce phénomène de somation dirigée n'était en rien prévisible à partir de ce que nous avaient enseigné les bactéries : théoriquement, les canards traités par le D.N.A. n'eussent pas dû être *eux-mêmes* modifiés, mais simplement l'on pouvait espérer de voir apparaître, *dans leur descendance*, quelques sujets modifiés par action directe du D.N.A. sur leurs cellules sexuelles.

Or, une seconde note de Benoit et de ses collaborateurs (août 1957) nous apprend qu'une bonne partie de la descendance a été modifiée. Les petits canetons sont encore trop jeunes pour qu'on puisse comparer leurs modifications à celles des parents, mais leur aspect laisse, dès maintenant, supposer (avec toutes les réserves nécessaires et que ne manquent point de faire les expérimentateurs eux-mêmes) qu'une mutation dirigée a été réellement produite par le D.N.A.

Avant de pouvoir affirmer l'existence de cette mutation, il faudra évidemment s'assurer que le changement est bien définitif, et qu'il n'est pas dû à l'un de ces « effets maternels » dont nous connaissons des exemples chez les insectes (notamment chez la teigne des farines). Le D.N.A. aurait pu s'accumuler dans le vitellus des œufs, et provoquer chez les jeunes une nouvelle *somation* dirigée, plus ou moins semblable à celle des parents, et capable de mimer une mutation.

Si nous admettons l'hypothèse — fort vraisemblable — de la mutation dirigée, une remarque s'impose. Non seulement la mutation dirigée se révèlerait possible chez le canard, mais elle apparaîtrait même comme plus facile à provoquer dans ses cellules sexuelles que dans les microbes, si l'on compare la proportion des canetons modifiés avec celle des microbes modifiés dans les expériences classiques. Nous n'insisterons pas ici sur les conséquences éventuelles de ces recherches, qui, si elles se vérifient et se généralisent, ouvriraient des champs tout neufs à la biologie, voire à la médecine, puisque le D.N.A. pourrait théoriquement fournir le moyen de remédier, dans l'espèce humaine, aux tares et déficiences héréditaires. Il pourrait devenir non seulement un médicament de l'individu (par l'effet de la somation dirigée), mais un *médicament de l'espèce* (par l'effet de la mutation dirigée).

1. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 20 avril 1957.

Nous voudrions simplement rectifier un sérieux malentendu qui s'est créé dès la publication des résultats de Benoit, et qui, me semble-t-il, ne cesse de s'accentuer dans la grande presse.

Il s'agit de la fameuse question de la *transmission de l'acquis...*

On a dit, on a répété à l'envi que l'expérience sur les canards apportait enfin la démonstration de ce phénomène, jusqu'ici contesté par la génétique mendélo-morganienne. Or, rien n'est plus faux qu'une telle affirmation. Cette erreur était celle-là même qu'il ne fallait pas commettre : et, naturellement, tout le monde, ou à peu près, l'a commise.

Il n'y a, en effet, *aucun rapport* entre une mutation dirigée — c'est-à-dire entre un changement de gène directement provoqué par le D.N.A. — et la transmission d'un caractère acquis.

Qui peut croire que les canetons issus de parents traités au D.N.A. ont été modifiés parce que *le corps* de ces parents fut modifié par le D.N.A. ? S'ils furent modifiés, c'est évidemment parce que *les cellules sexuelles* de leurs parents furent modifiées par ce même D.N.A. Et s'ils ressemblent à leurs parents, c'est simplement parce qu'il y a similitude entre la « somation dirigée » qui s'est produite chez les parents et la « mutation dirigée » qui s'est manifestée chez les enfants. Le phénomène rentre exactement dans le cadre de ce que Weismann appelait « induction parallèle », autrement dit action d'un même agent sur le corps et les cellules sexuelles tout ensemble.

Pas question, dans tout cela, d'un caractère acquis, dès lors qu'un caractère acquis — combien de fois faudra-t-il le redire ? — est un caractère qui a été *d'abord* acquis par le corps (ou soma) d'un individu, pour ne s'inscrire *qu'ensuite* dans les cellules sexuelles de cet individu.

Imaginons un homme qui, de par son métier (forgeron, coureur cycliste, pianiste), exerce les muscles de ses bras, de ses jambes ou de ses doigts. Par suite de l'effort maintes fois répété, ces muscles prennent un certain développement qu'ils n'eussent pas pris si les circonstances de la vie eussent été différentes. Cette hypertrophie musculaire, voilà un caractère acquis ; et le problème sera de savoir s'il peut ou non — totalement ou partiellement — passer à la descendance.

Croire à la transmission de l'acquis, c'est croire que des caractères de cet ordre peuvent devenir héréditaires, en vertu d'une connexion entre chaque partie du corps et le patrimoine héréditaire représenté dans les cellules sexuelles. C'est croire qu'une « somation » peut non seulement provoquer une mutation, mais encore la mutation même qui se manifesterait, à la génération suivante, par une modification somatique toute semblable.

N'y pas croire, c'est douter *a priori* — et tant que des faits décisifs ne sont pas venus témoigner en sa faveur — de la réalité de cette mystérieuse correspondance entre le soma et les cellules sexuelles. Ce n'est nullement (comme on le reproche si souvent aux négateurs de la transmission de l'acquis) prétendre que les cellules sexuelles sont « iso-

lées », « indépendantes du soma », « enfermées dans leur tour d'ivoire » ; c'est simplement se souvenir que les cellules sexuelles sont des cellules, de simples cellules, et se refuser à admettre, jusqu'à preuve du contraire, qu'une modification du corps puisse s'inscrire — se photographier, comme disait Weismann — *dans une cellule.*

Pour en revenir au D.N.A., s'il est vraiment, comme nous avons de bonnes raisons de le présumer, la base chimique de l'hérédité, allons-nous sérieusement penser qu'une modification somatique va déterminer, dans telle molécule de D.N.A., juste la permutation d'atomes qui, à la génération suivante, se traduirait par la même modification somatique ? Allons-nous sérieusement penser — pour prendre un exemple cher aux partisans de la transmission — que, parce qu'un chameau s'est souvent agenouillé, il en résultera, dans ses humeurs, une modification telle qu'une certaine molécule de D.N.A., dans ses cellules sexuelles, s'en trouverait changée, et de la façon même qui entraînerait la formation d'une callosité au genou de ses enfants ?

A proportion que nos idées se précisent quant à la constitution du patrimoine héréditaire, nous devons souscrire plus entièrement à l'opinion de Weismann, — de ce Weismann si injustement décrié.

« Bien qu'on ne puisse pas invoquer de « preuve » rigoureuse, on peut toujours montrer que l'appareil qui suppose une transmission de ce genre devrait être d'une complexité si infinie, si inconcevable presque, que nous sommes bien autorisés à douter de la possibilité de son existence tant que nous n'avons pas devant nous des faits démontrant que cet appareil doit cependant exister. »

Et encore : « S'il pouvait y avoir, entre les parties du corps et les cellules germinales une sorte de mécanisme de sympathie secrète en vertu duquel chaque modification des premières se photographierait dans les secondes..., ce mécanisme merveilleux se laisserait certainement surprendre dans ses effets, il serait accessible à l'expérimentation. »

Sans doute, on va nous dire que nous restreignons indûment l'emploi du mot « acquis » en le limitant aux caractères acquis d'abord par le soma. Mais cette limitation est indispensable, puisque tout le débat sur l'hérédité de l'acquis porte précisément sur la possibilité ou l'impossibilité d'un tel passage du soma au germe.

Comme dit Weismann : « Si l'on veut qualifier d'acquise chaque qualité nouvelle, le mot perd simplement sa valeur scientifique, qui réside précisément dans la limitation de son usage, et il ne signifie rien de plus que le mot « nouveau ». La science s'est toujours attribué le droit d'emprunter au trésor de la langue des expressions individuelles, pour les employer dans un sens tout-à-fait spécifique, et je ne vois pas pourquoi elle devrait renoncer à ce droit pour l'expression « acquis » [1]. »

JEAN ROSTAND

1. *Essais sur l'Hérédité,* Schleicher.

UNE TERRIBLE LEÇON :

LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

par JACQUES CHASTENET

ALORS que l'Europe restée libre se voit de plus en plus menacée par le mouvement tournant que poursuit patiemment autour d'elle la Russie soviétique, s'il est une leçon qui mérite d'être méditée, c'est celle que nous propose la première guerre mondiale.

Du point de vue français, il faut, pour bien comprendre cette leçon, considérer deux périodes.

Pendant la première, qui s'étend du début de 1906 au mois d'août 1914, la France apparaît à la fois heureuse et inquiète.

En dépit de trop évidentes misères, elle est en gros heureuse parce qu'elle baigne encore dans une civilisation — la civilisation européenne du XIXe siècle — à laquelle elle est exactement adaptée. Civilisation que le développement du machinisme n'empêche pas de rester en grande partie agraire et artisanale. Civilisation qui, tout en étant positiviste et quelque peu mercantile, demeure de qualité plus que de quantité. Civilisation libérale où les individualités peuvent s'épanouir sans grande contrainte. Civilisation tolérante qui, parce que sûre d'elle-même, ne s'effarouche d'aucune hardiesse. Civilisation enfin où l'argent tient certes une grande place et où la concurrence économique est âpre mais où la pensée, qu'elle soit créatrice ou critique, conserve des droits éminents.

Riche d'argent — sa faculté d'épargne est proverbiale — la France est en même temps riche d'intelligence et d'esprit inventif. Second banquier de l'univers, elle en est le plus ardent foyer intellectuel et artistique. Non seulement ses philosophes, ses écrivains, ses artistes jouissent d'une renommée incomparable, mais aucune réputation étrangère n'acquiert classe internationale tant qu'elle ne s'est pas fait sanctionner chez nous.

C'est en France que les frères américains Wright créent véritablement l'aviation. Les ballets russes n'acquièrent leur éclat qu'à compter de leur arrivée en France. Les plus originaux des peintres nés hors des frontières françaises se font gloire d'appartenir à l'École de Paris.

Quel que soit leur conservatisme foncier, les Français de la période sont d'ailleurs loin de tourner tous le dos au progrès technique. Sans

doute la majorité des paysans est-elle encore routinière, sans doute les ouvriers ne s'adaptent-ils pas sans heurts aux nécessités de la concentration industrielle, sans doute les bourgeois se déprennent-ils malaisément des façons de penser et de vivre qui étaient celles de leurs pères. Il n'en existe pas moins une élite d'ingénieurs, d'entrepreneurs, d'animateurs qui pressentent très clairement les prodigieuses possibilités dont sont grosses les inventions nouvelles. Si la relative médiocrité des ressources charbonnières entraîne quelque retard dans le développement des vieilles industries lourdes, en revanche les jeunes industries légères — hydro-électricité, automobile, aviation, cinéma — sont, à leur origine, principalement françaises.

Un freinage résulte toutefois du peu de goût qu'a pour le risque l'épargne nationale. Conseillée par des banques peut-être mal inspirées (et d'ailleurs elles-mêmes conseillées par les pouvoirs publics), cette épargne préfère aux investissements industriels les placements à revenus fixes, surtout quand il s'agit de fonds publics étrangers. Prudence qui finira par coûter cher et qui, en attendant, fait que le pays compte moins, pour équilibrer sa balance des comptes, sur des exportations massives que sur les coupons encaissés à l'étranger. Comment concevoir des craintes alors que la monnaie paraît immuable et que le respect des contrats constitue une loi à laquelle on n'imagine point qu'un État civilisé puisse se soustraire ?

C'est du même esprit de prudence que procède la lenteur avec laquelle la France entre dans la voie des réformes sociales. C'est à lui surtout qu'incombe la responsabilité de la stagnation démographique. Jaloux de son bien, profondément imbu du sens de la continuité familiale, désireux de faciliter à ses enfants leur ascension sur l'échelle sociale, ne soupçonnant pas la possibilité des allocations familiales, le Français limite volontairement sa progéniture pour lui assurer une aisance au moins relative.

En bref, la France apparaît comme une nation prospère, brillante, dont le bel équilibre est plus statique que dynamique, qui excelle dans le « cousu main », où les manifestations révolutionnaires témoignent surtout d'un romantisme attardé et qui, en dépit d'une agitation superficielle, est au fond satisfaite de son sort.

***

C'est cela, mais ce n'est pas cela seulement. La France heureuse des années 1906-1914 est en même temps inquiète.

Dans le domaine de la pensée, peut-être trouverait-on à l'origine de cette inquiétude les coups portés au rationalisme optimiste, fondement philosophique de l'époque précédente. Remise en question des certitudes scientifiques les mieux assurées, irruption de l'inconscient, réveil de l'esprit religieux, apparition d'une conception nouvelle de l'art, trans-

formation de l'industrie, problèmes sociaux inédits, pression exercée par des idées et des méthodes venues de l'étranger : autant d'éléments perturbateurs de l'ancien confort intellectuel.

Cette perturbation se manifeste curieusement dans le domaine politique. Avec l'effondrement des partis dits « réactionnaires » (*L'Action française*, influente auprès d'une certaine élite, n'a guère d'audience dans les masses), avec aussi la séparation des Églises et de l'État, se sont trouvés brisés les maîtres ressorts des luttes poursuivies sur le forum depuis l'avènement de la Troisième République. Les luttes nouvelles, menées autour des questions sociales, ne les ont qu'imparfaitement remplacées et le monde politique, privé de ses mystiques familières, tournoie un peu dans le vide. Aux batailles d'idées tendent à se substituer, au nom du réalisme et de l'apaisement, des combinaisons de camarades. Briand est l'homme de cette politique de souplesse à laquelle la démocratie française est mal préparée. Les élections de mai 1914 témoignent de la mauvaise humeur des militants.

La grande inquiétude toutefois, celle qui rend la France de 1906-1914 si différente, malgré les apparences, de la France 1900, a sa source dans la menace allemande.

Les Français ne s'étaient jamais vraiment résignés à leur défaite de 1870 et à la perte de l'Alsace-Lorraine. Mais l'espoir d'une revanche resta longtemps diffus et la nostalgie de gloire se satisfit de conquêtes coloniales. Vint là-dessus l'affaire Dreyfus et la vague d'antimilitarisme qui en fut la séquelle. En 1900, non seulement on songeait peu à la guerre, mais on avait presque cessé de la croire possible.

Un homme cependant était d'avis différent : le ministre des Affaires étrangères Delcassé. Partant de l'alliance russe, à l'origine simple garantie de sécurité, il noua avec l'Angleterre puis, à un moindre degré, avec l'Italie, des liens qui finirent par réveiller chez les Allemands un « complexe d'encerclement » latent depuis les traités de Westphalie.

Gonflée par sa prospérité matérielle, l'Allemagne était devenue apoplectique et elle applaudit quand, en 1905, son empereur frappa le « coup de Tanger » destiné à faire impression sur la France et à rompre la coalition naissante. La France trembla un moment et sacrifia Delcassé ; mais elle se reprit vite, restant seulement ulcérée. En même temps, la Conférence d'Algésiras manifesta aux Allemands l'ampleur des suspicions suscitées par leur diplomatie.

A partir de ce moment, l'atmosphère politique de l'Europe est empoisonnée et le traditionnel « concert européen » virtuellement brisé.

Si quelques pangermanistes bruyants désirent vraiment en découdre, le gouvernement de Berlin ne le souhaite pas, mais son dépit l'amène à faire à la France, à propos du Maroc, une guerre de coups d'épingles qui n'a pour résultat que de réveiller et d'exaspérer la fierté française.

Ce renouveau de fierté s'appuie sur les records sportifs battus par nos compatriotes, sur les prouesses de nos aviateurs, sur un sentiment de

force physique retrouvée. Il s'appuie aussi sur les sympathies internationales que l'arrogance allemande vaut à notre pays. A partir du « coup d'Agadir », de 1911, réplique en plus brutal du « coup de Tanger », inquiétude et fierté se conjuguent chez beaucoup de Français en un sentiment qui se pourrait traduire ainsi :

— « En voilà assez. Nous ne souhaitons certes pas la guerre. Mais mieux vaudrait encore la guerre que la continuation de cette tension. »

La querelle franco-allemande n'est d'ailleurs pas seule au centre du problème de la paix ou de la guerre. Des rivalités aussi dangereuses sont nées : rivalité germano-britannique sur les mers et sur les marchés extérieurs, rivalité austro-russe dans les Balkans. Leur combinaison rendue explosive par le jeu des alliances va finir par faire sauter l'Europe.

En dépit de tout, il serait possible de maintenir la paix si les diplomaties avaient gardé leur autonomie de naguère. Mais dans un monde qui se démocratise, elles sont de plus en plus soumises à la pression des opinions publiques, des journaux, des nationalismes irresponsables, des intérêts économiques aussi. En 1912 et 1913 on voit encore ces diplomates remplir efficacement, à l'occasion des deux guerres balkaniques, leur rôle de pompiers. En 1914 elles perdent pied et c'est la catastrophe.

De cette catastrophe la France n'est à aucun degré coupable. Dans quelle proportion la responsabilité en est-elle répartie entre l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne et la Russie, on en discutera indéfiniment. Deux faits sont pourtant certains : c'est l'Autriche-Hongrie qui a engagé les hostilités en bombardant Belgrade, c'est l'Allemagne qui les a étendues à l'Europe en déclarant la guerre à la France et en violant la neutralité belge.

***

Août 1914 : début de la seconde période de l'époque, début aussi de la fin d'un monde. Immédiatement apparaît la fragilité de cette République européenne qui, divisée à l'intérieur mais à peu près unie à l'extérieur, était parvenue à force d'esprit inventif, d'excellente technique et d'énergie méthodique, à établir presque partout dans l'ancien monde sa suprématie soit politique, soit économique.

Sous la pression des passions déchaînées, les vernis craquent, laissant voir le tuf : l'Allemand sent bouillonner en lui les ferments sauvages nés à l'ombre de la forêt ancestrale et commet des atrocités ; l'Anglais oublie son flegme, son pacifisme et se retrouve le John Bull sanguin, serrant les poings et résolu à boxer jusqu'à ce que soit abattu l'adversaire qui a osé se dresser contre lui ; le Russe perd sa croûte d'Occidental et redevient le demi-Asiatique confusément mystique, sensible aux mirages, tantôt résigné, tantôt furieux, capable aussi bien d'abnégation que de férocité ; l'Austro-Hongrois manifeste qu'il n'est qu'un composé d'éléments hétérogènes prêts à se dissocier sous tout choc un peu rude.

Quant au Français, c'est le terrien, le paysan, le Jacques Bonhomme farouchement attaché au sol natal qui surgit en lui. L'enthousiasme unanime avec lequel la nation a pris les armes s'explique par l'instinct du propriétaire qui défend, la fourche au poing, son bien menacé. A l'appel de Wilson, à côté de cet instinct, s'en réveille un autre, vieux en France comme la Révolution de 1789, voire comme les Croisades : l'instinct de propagande. Ces deux instincts s'incarneront dans la personne de Clemenceau. Le second toutefois n'aura jamais la force du premier et, même quand le « poilu » pensera que « le triomphe des démocraties pacifiques » sortira de ses souffrances, il continuera à se battre surtout pour libérer le terroir français ou, plus concrètement, pour empêcher l'ennemi de pénétrer dans ce boyau, pour le chasser de cet abri qui ont été creusés dans le terroir français.

Le « provincialisme » à propos duquel l'étranger nous raillait parfois est devenu générateur d'héroïsme.

Malheureusement, générateur aussi d'une certaine myopie. Pendant la lutte, bien rares sont ceux qui se sont demandé quelle serait, à son issue, la situation de l'Europe, celle du monde et quelle place y tiendrait la France. « Je fais la guerre », répétait Clemenceau, et toute autre préoccupation paraissait quasi sacrilège. Au lendemain de l'armistice, parce que l'ennemi a été bouté hors du territoire, parce que l'Alsace-Lorraine a été récupérée, presque tous les Français sont convaincus que leur patrie va prendre la tête d'un ordre européen qui ne différera fondamentalement de l'ancien que par l'élimination de l'Allemagne.

Comment en effet, à vue superficielle, ne pas croire au durable établissement d'une prépotence française ? Foch, qui a conduit les troupes alliées à la victoire, en reste le commandant en chef. Franchet d'Espèrey parle en maître sur les bords du Danube. On annonce que la Conférence de la Paix se tiendra à Paris. Les regards de l'univers sont tournés vers notre capitale et la plupart des chefs d'État alliés y annoncent leur prochaine venue. Si jamais des « lendemains qui chantent » ont pu sembler s'ouvrir à la France, c'est bien dans ce glorieux mi-novembre 1918.

Hélas ! on oublie l'effroyable hémorragie qui a vidé le pays de son sang le plus pur (près de un million quatre cent mille tués et de quatre millions de blessés), les immenses destructions matérielles, l'écrasant endettement, la perte des richesses naguère possédées à l'étranger, le franc privé de sa base. Ou si l'on s'en souvient, ce n'est que pour dire : « On ne peut faire que l'Allemagne ressuscite les morts, mais quant au reste, elle le paiera. » On ne se demande point comment ce paiement pourra être réalisé.

On oublie aussi que les alliances, dont il n'a pas toujours été aisé d'assurer la cohésion pendant la guerre, risquent fort de se rompre à la paix. Plusieurs signes ne montrent-ils pas déjà les égoïsmes nationaux prêts à se réveiller, les méfiances prêtes à s'exaspérer ?

On oublie enfin que, si la France a fourni le plus dur effort, ce n'en

est pas moins à des concours extérieurs qu'elle a dû sa victoire. L'aide des États-Unis en particulier — aide en hommes, aide en matériel, aide en argent, aide morale — a été décisive et, dès avant l'armistice, le président Wilson a pu se poser en chef de la coalition. Il va dominer la Conférence de la Paix et un de ses premiers gestes sera pour exiger que le Français perde son privilège de seule langue diplomatique. Exigence symbolique qu'en 1871 les Allemands vainqueurs ne s'étaient pas permis de manifester.

Maurice Barrès, et avec lui beaucoup de patriotes, espèrent que la tension héroïque du temps de guerre ne se relâchera pas pendant la paix et que la nation française régénérée va proposer au monde un exemple de grandeur morale, d'énergie disciplinée.

Belle illusion s'ajoutant à d'autres. La saignée a été trop forte pour ne pas entraîner une dépression, les souffrances trop grandes pour ne pas provoquer un besoin de jouissances compensatoires. Assurément l'époque qui s'ouvre en France ne sera point stérile : ni les talents n'y manqueront, ni les bonnes volontés. Elle verra d'admirables progrès de la technique industrielle ; elle verra Louis de Broglie révéler au monde savant la mécanique ondulatoire ; elle verra aussi une magnifique efflorescence littéraire : elle n'en sera pas moins marquée par des stigmates de fatigue et de déséquilibre nerveux.

Ce fléchissement sera particulièrement sensible dans le domaine politique. Née au lendemain de la défaite de Sedan, la Troisième République avait été soutenue, plus ou moins consciemment, par une pensée secrète : en appeler de l'humiliation subie en 1870-1871. Tout va se passer comme si, la grande espérance remplie et l'Alsace-Lorraine, recouvrée, le régime avait égaré sa boussole.

***

Ne chargeons pas les Français : le drame qu'ils ont vécu explique leurs défaillances. Aussi bien leur cas ne constitue-t-il qu'un des aspects d'un phénomène plus ample : le déclin européen.

L'Europe d'avant 1914, d'avant 1905 surtout, était une réussite merveilleuse. C'était vraiment par une sorte de miracle renouvelé du miracle grec que ce « petit cap au bout du continent asiatique » était parvenu à proposer son exemple et à imposer sa loi à la plus grande partie du reste du monde.

Miracle dû à une supériorité technique et à un ascendant moral.

La supériorité technique va pour une bonne part disparaître : à la faveur de la guerre, les pays extra-européens se sont de mieux en mieux équipés et ont appris à se passer des fabrications européennes. En même temps les vastes espaces et les abondantes ressources en matières premières dont beaucoup de ces pays disposent leur confèrent, dans un temps où la production de masse se substitue de plus en plus à la production de qualité, un avantage manifeste. L'Europe ne pourrait lutter victo-

rieusement qu'en constituant elle-même une large et homogène unité économique. Elle va faire exactement le contraire : couvertes de ruines, affolées par l'effondrement de leur monnaie, les puissances européennes se cloisonneront toujours davantage, s'entoureront de barrières économiques toujours plus hautes et, aux entraves apportées à la libre circulation des marchandises, elles ajouteront des entraves à la liberté de circulation des personnes. Murailles, réglementations, suspicions mettront les Européens en médiocre condition pour prendre la tête de la grande révolution technique qui tendra à remplacer l'homme, pour les travaux les plus fastidieux, par des esclaves mécaniques.

Quant à l'ascendant moral de l'Europe, il ne pouvait survivre à la « guerre civile » — l'expression est de Lyautey — qui a jeté ses peuples les uns contre les autres. Pour les besoins de leur cause, ces peuples ont fait appel, matériel ou moral, aux nations exotiques. Des propagandes haineuses se sont déchaînées, de réciproques injures ont été diffusées jusqu'aux extrémités de la terre. Bien que cette bataille verbale ait tourné à l'avantage de l'Entente, elle n'a pas laissé de susciter chez ses témoins une méfiance générale à l'égard de tous les combattants.

Ajoutons qu'au plus fort de la mêlée, un grand pan de l'édifice européen s'est effondré : la Russie a brutalement secoué les bases sur lesquelles reposait cet édifice et la voici maintenant qui s'apprête, parmi les massacres, à construire un édifice de style entièrement nouveau et destiné, dans la pensée de ses architectes, à finir par abriter le monde entier.

De conséquence moins incalculable, mais pourtant d'une poignante gravité, a été la dislocation de l'Autriche-Hongrie. La Monarchie dualiste présentait certes quelque chose d'artificiel et, sans être oppressive, elle était tracassière. Elle n'en constituait pas moins une Société des Nations au petit pied qui avait cet immense avantage de grouper pacifiquement, au point le plus sensible de l'Europe, des races portées à se détester mutuellement et d'ailleurs inextricablement enchevêtrées. Sa disparition, outre qu'elle anéantira une très importante unité économique, donnera libre cours aux revendications les plus contradictoires formulées par des nationalismes agressifs. Elle suscitera aussi chez les Allemands une tentation infiniment dangereuse. Avant 1914 on parlait volontiers des Balkans comme d'une « poudrière » et, effectivement, c'est à propos des Balkans qu'a éclaté la première conflagration mondiale. La « balkanisation » de l'Autriche-Hongrie va susciter une nouvelle poudrière plus explosive encore : on le verra en 1938 et 1939. Ajoutons que la rupture de l'Empire ottoman et le réveil concomitant du nationalisme arabe créeront une troisième poudrière dont les dangers se manifesteront après la seconde guerre mondiale.

— « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles », écrira bientôt Paul Valéry. La guerre de 1914-1918, si elle n'a pas tout a fait tué la civilisation européenne, lui a du moins

porté un coup dont, quarante ans plus tard, elle sera encore bien loin de s'être relevée.

Certes, sous l'action conjuguée des découvertes scientifiques, du développement du machinisme et de la diffusion de l'instruction, sous la pression aussi d'une classe ouvrière de plus en plus nombreuse et de mieux en mieux organisée, cette civilisation eût en tous cas subi des transformations profondes : elle serait devenue plus mécanique, plus « planifiée », moins individualiste et plus sociale. Mais ces transformations seraient sans doute intervenues progressivement, sans désordres graves et elles se fussent accompagnées d'une amélioration constante des niveaux de vie. La guerre, par les ruines qu'elle a accumulées et plus encore par les haines qu'elle a déchaînées, a brutalement fait s'évanouir ces raisonnables espérances.

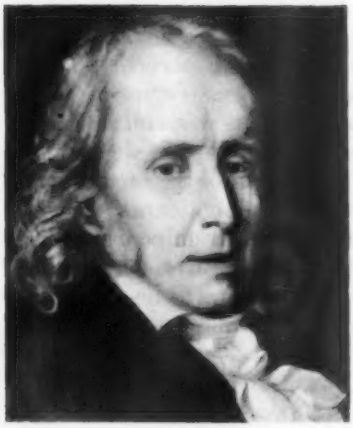
Jusqu'à ce qu'éclate la seconde guerre mondiale, conséquence de la première, la France va, sous un régime politique inchangé dans la forme, désorienté dans le fond, mener une existence fiévreuse. Bien qu'agrandie des chères provinces d'Alsace et de Lorraine, bien qu'ayant joint le Cameroun, le Togo et la Syrie à son empire d'outre-mer, elle ne parviendra pas à réparer complètement les pertes de substance éprouvées pendant les quatre années sanglantes. Déçue par ses anciens alliés, effrayée du relèvement de son ancienne ennemie, elle se verra ballottée entre des nostalgies stériles et des aspirations contradictoires. Comme un fiévreux sur sa couche, elle tournera et se retournera sans parvenir à la quiétude.

En politique extérieure, ce malaise se traduira par des prises de position hésitantes et contradictoires.

Pendant des années, notre diplomatie manifestera à l'égard de la République allemande une attitude à la fois hargneuse et dépourvue de véritable énergie. Le seul coup de force qu'elle osera — l'occupation du bassin de la Ruhr en 1923 — elle n'en exploitera pas le succès et elle ne saura en faire le point de départ d'un règlement définitif des litiges franco-allemands. Le résultat sera la montée de l'hitlérisme, mouvement que — l'Angleterre freinant — nous n'oserons pas briser dans l'œuf et contre lequel nous ne nous dresserons véritablement que lorsque les forces germaniques l'emporteront sur les nôtres. La deuxième guerre mondiale éclatera alors qui complétera l'œuvre néfaste de la première et dont les Soviets seront les seuls réels vainqueurs.

Il est, hélas ! impossible de revenir sur le passé. Au moins doit-on profiter de ses enseignements. S'il en est un qui soit d'une clarté aveuglante, c'est celui qui nous montre que la civilisation européenne ne saurait indéfiniment survivre aux luttes quasi fratricides des nations qui en sont les porte-flambeaux... La ratification des traités instituant deux communautés « fonctionnelles » européennes permet de penser que cette vérité commence à être comprise.

JACQUES CHASTENET,
de l'Académie Française.



BENJAMIN CONSTANT ET MADAME RÉCAMIER

par Maurice Levaillant

On sait comment, au début de la Restauration, un coup de passion, véritable coup de tonnerre intérieur, dévasta l'âme et la vie de Benjamin Constant. Une femme lui apparut soudain comme nécessaire à son bonheur. Et laquelle? O paradoxe! la seule sans doute à laquelle il semblait bien imprévu qu'il dût jamais penser : Mme Récamier, l'intime amie de Mme de Staël, qu'il connaissait depuis treize ans chez laquelle, sous le Consulat et jusqu'en 1805, il avait fréquenté, admirant en elle la « coquette-type » sans ressentir le moindre émoi, et qui, plus d'une fois dans la suite, avait joué le rôle délicat d'intermédiaire entre les deux orageux amants. En avait-elle profité, au nom de ses missions mêmes, pour exercer le prestige presque spontané de sa coquetterie? A travers deux textes, au moins, on pourrait l'entrevoir.

*
* *

Le 15 juillet 1806, tous deux, Benjamin et Juliette, se rendent dans la même voiture de Paris à Vincelles, dans l'Yonne, où Corinne se morfond dans un exil bercé de vagues espoirs. Tous deux qui, à Paris, s'emploient pour la proscrite, viennent — ensemble! — la réconforter et la consoler. Ils roulent l'un près de l'autre, seize heures durant — toute une soirée, toute une nuit — dans la même voiture. Seuls? non, car Mme Récamier a emmené son austère caméristе. Le lendemain, Benjamin traçait cette simple ligne dans ses *Journaux :* « Couru la poste toute la nuit. Nuit bizarre. »

Que voulait-il insinuer? Faudrait-il dater de cette « bizarre » nuit le vague commencement d'un délire vite refoulé?

Deux ans plus tard, une nuance de tendresse colorait une lettre peu connue qu'il adressait à Juliette, de Coppet, le 20 juillet 1808 :

« Vous avez écrit, Madame, une lettre tellement aimable à Mme de

A côté du titre, portrait de Benjamin Constant (cliché Bulloz).

Staël que, sans doute, elle se sera empressée de vous répondre... Je vous écris donc uniquement pour le plaisir de vous écrire et de me rappeler à vous, parce que je ne veux pas, si vous m'oubliez, qu'il y ait de ma faute ; ce sera assez du chagrin sans le remords... Je voudrais vous questionner sur ce que vous faites, sur l'emploi des heures mystérieuses. Mais comment exiger de si lointaines confidences? Elles se composent de nuances si fines jusqu'à présent qu'on ne peut guère les écrire : elles sont impalpables comme les nuages auxquels elles ressemblent encore par leur rapide mobilité. Je me résigne donc à ne reprendre mon rôle de confident qu'à mon retour à Paris. Ce rôle-là, du moins, j'espère que vous ne le donnerez pas à un autre, c'est bien assez de m'y avoir réduit... »

Honnête, mais insinuant badinage de coquetterie ; quelle plus opportune préface aux *Mémoires* jusqu'ici mal appréciés, que l'on va lire, — et que Benjamin, dans l'hiver de 1814-1815, enregistra d'après les confidences de Juliette, parfois même sous sa dictée?

*
* *

Ils s'étaient retrouvés à Paris après une séparation de plus de quatre années, après un double exil, venant, elle de Rome, et lui de Goettingue, où il avait laissé sa femme.

Ils s'étaient retrouvés, dans le plein épanouissement, elle de sa beauté, lui de son esprit et de son ambition, en ces deux premiers mois de la Restauration où une sorte de griserie régnait sur Paris, tandis que s'y rassemblaient les ministres, les rois, les princes qui allaient bientôt, au Congrès de Vienne, décider de l'Europe et de son nouveau destin. Admiré pour son pamphlet contre l'*Esprit de Conquête*, que certains ne craignaient pas de préférer à la brochure de Chateaubriand, *De Bonaparte et des Bourbons*, Benjamin cherchait avidement sa voie. Lorsque, soudain, sur sa tête, dans son cœur, la foudre éclata...

A dix ou douze ans de distance, il a jeté sur un carnet cette note que Sainte-Beuve a publiée :

« Mme Récamier se mit en tête de me rendre amoureux d'elle. J'avais quarante-sept ans. Rendez-vous qu'elle me donne sous prétexte d'une affaire relative à Murat, 31 août. Sa manière d'être dans cette soirée : *Osez* ! me dit-elle. Je sors de chez elle amoureux fou. Vie toute bouleversée. Coquetterie et dureté de Mme Récamier. Je suis le plus malheureux des hommes... »

Le 31 août— ou le 30, ou bien le 27, car Benjamin a indiqué ces trois dates — que s'était-il passé? Simplement, Mme Récamier, sur la prière de son amie, la reine de Naples, Caroline Murat, qui, l'hiver précédent, l'avait accueillie avec tant de confiance et de charme, avait demandé au polémiste de rédiger un mémoire pour défendre le trône vacillant de son mari auprès du Congrès. Le mot « Osez ! » était celui

dont Juliette usait dans ses habituels exercices de coquetterie avec ses soupirants ordinaires. C'était moins un encouragement qu'une ironie. Elle l'avait employé avec le grave Schlegel : « — Osez ! — J'ose... ensuite ! — Je vous dirai alors que je ne veux pas me compromettre... » Pur badinage ; et Benjamin devait le savoir.

On lit, dans ses *Journaux intimes*, sous la date du 31 août : « Mme Récamier ; ah çà ! deviens-je fou ? »

Il le devenait, en effet. Accès subit car, le 21, il avait, sans commentaire, enregistré qu'il dînait chez elle. Mais l'accès allait se prolonger jusqu'à la fin d'octobre 1815. Lucide observateur de lui-même, Benjamin analyse, au cours de ces quatorze mois, toutes les phases de ce duel entre une coquetterie défensive souvent apitoyée et le plus orgueilleux, le plus irritant désir.

*
* *

Ces orages, cependant, comportaient des accalmies. Certains soirs, alors, Benjamin recevait les confidences sentimentales de celle qui, naguère, amie de Mme de Staël, avait déjà reçu les siennes. Aidée par les questions perspicaces de cet inquisiteur des âmes, elle s'appliquait à l'analyse de ses sentiments. « Il faudrait écrire cela », conseilla-t-il sans doute. Et, sans doute aussi, insinua-t-elle qu'il pourrait, mieux qu'elle, donner une forme agréable et pertinente à ce qu'elle confessait sans apprêt. Il ne se récusa point. Si bien qu'un jour de décembre, au cours d'une lettre, elle lui rappela ce beau projet. La réponse déborde d'une lyrique ferveur :

« ... Vous avez daigné me commander quelque chose !... Je vais écrire ce que vous avez la bonté de désirer... A ce soir avec mon passeport, c'est-à-dire mes notes... Il y a un tel bonheur à faire quelque chose pour vous ! A ce soir ! »

Ce soir-là, il lut à Juliette les premières ébauches des futurs *Mémoires*, ils convinrent, sans doute, du ton qu'il leur donnerait. On peut conjecturer que c'était le 22 ou le 23 décembre car, à la date du 24, le *Journal* porte : « Travaillé pour Juliette. » Il faut attendre jusqu'au 27 janvier pour retrouver une mention semblable : la brochure politique sur *La Responsabilité des Ministres* a occupé le polémiste tout le mois ; il y met le point final le 26. Le lendemain, il note : « Travaillé uniquement aux *Mémoires* de Juliette. » L'idole paraît plus froide dans les jours qui suivent ; il faut vite la réchauffer. Aussi lui jette-t-il à la fin d'une lettre : « A ce soir, je vais écrire *nos Mémoires*... » Et, dans le *Journal*, on lit le 5 février : « Rendez-vous avec Juliette ce soir ; morceau écrit pour l'émouvoir... Il l'a émue ; elle l'a été plus qu'elle ne l'avait été encore ; je n'en ai pas profité ; ai-je eu tort ? » Le 18 — lendemain d'une journée « exécrable » — il reprend la rédaction qu'il mène sans désemparer jusqu'au 20 ; il s'y complaît avec une petite vanité d'au-

teur, avec l'espoir aussi qu'on lui paiera son dévouement : « Travaillé à ses *Mémoires*... Je perds tout mon temps pour elle. Je lui ai lu ce matin ce que j'avais fait, elle en a été charmée ; il y avait, en effet, bien de l'esprit... » Cet effort lui vaut « une soirée douce ». Le 20 février : « Travaillé aux *Mémoires*. Fait un morceau charmant... » Ce morceau charmant était peut-être aussi, un morceau cruel : la page impitoyable, que l'on va lire, sur l'égoïsme pour ainsi dire mystique, sur les sincérités successives et contradictoires de Mme de Staël.

L'ardeur, cependant, se relâche. Dès le 25 : « Je n'ai rien fait aux *Mémoires* de Juliette, quoiqu'elle l'eût ordonné... » Comme excuse à sa négligence, il ajoute : « Je ne sais si je m'abuse, mais je crois que je m'en détache : Dieu le veuille ! » C'est de Juliette surtout qu'il l'entendait. Ce détachement, au reste, cet éloignement où il croyait incliner, illusion une fois de plus, inspirée par le dépit : « Cette maudite femme est imprenable », grommelait-il le lendemain. L'ouvrage, continué pendant les premiers jours de mars, fut suspendu un peu avant le 20, par le retour de Napoléon ; repris encore pour quelques pages à l'automne, il demeura inachevé. Les fragments essentiels qui en subsistent sont souvent exquis ; on va les lire réunis ici pour la première fois, tels que Benjamin en donna lecture à leur inspiratrice, certains soirs de février 1815, rue Basse-du-Rempart, dans la pénombre périlleuse du salon, aux heures ferventes du « tête-à-tête », où Juliette s'alanguissait jusqu'à le récompenser de quelques « paroles douces » et d'un sourire.

*
* *

La manuscrit que l'émotion faisait alors trembler entre les doigts de l'amoureux lecteur, qu'est-il, depuis lors, devenu ? A la fin d'octobre 1815, lorsqu'il quitta Paris pour Londres, Benjamin le laissa aux mains de son inspiratrice. Mme Récamier ne s'en défit jamais. Peu après la mort de l'auteur, à la prière de Chateaubriand, elle en communiqua plusieurs pages au libraire Ladvocat qui les imprima pendant l'été de 1832, dans son *Livre des Cent et Un* sous le titre : *Portraits et Souvenirs contemporains ; Mme Récamier, La Harpe* ; *Mme de Staël, M. Necker*. Pendant les années suivantes, Chateaubriand disposa du manuscrit pour rédiger le livre de ses propres *Mémoires* consacré à Mme Récamier et il en inséra cinq fragments dans son texte. En 1841, Mme Récamier consentit la même communication à Louise Colet, qui s'en appropria plusieurs pages ; elle commençait à les imprimer dans un feuilleton de *La Presse* (3-5 juillet 1849) peu de semaines après la mort de Mme Récamier, lorsque Mme Lenormant, nièce et héritière de Juliette, arrêta cette publication par une citation judiciaire. Mme Lenormant elle-même, en 1882, dans un *Appendice* aux *Lettres de Benjamin Constant à Mme Récamier*, Edouard Herriot en 1904, dans son ouvrage sur *Mme Récamier et ses Amis*, ont révélé des chapitres

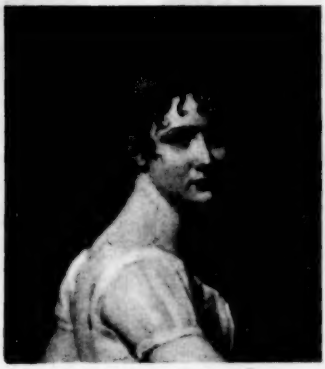
nouveaux. Mais, de 1832 à 1903, nul n'a discerné le lien des fragments ainsi dispersés ; ce lien nous est apparu aisément lorsque l'amitié du regretté professeur Charles Lenormant nous a permis d'étudier les archives de sa grand'mère ; nous l'avons mis en lumière en 1936 dans notre ouvrage sur *Chateaubriand, Madame Récamier et les Mémoires d'Outre-Tombe*, où nous avons, en outre, publié le fragment le plus long et le plus pathétique qui eût servi vraisemblablement de conclusion.

*
* *

Il restait à passer le fil entre tous ces fragments dont un seul — celui qui traite du voyage de Mme Récamier en Angleterre — demeurait encore inconnu. On s'est contenté, d'après les indications mêmes du manuscrit, de présenter tous ces textes épars dans leur ordre chronologique ; à l'exemple de Mme Lenormant, on a donné des titres aux chapitres. On a conservé à l'ensemble le titre général par lequel, à plusieurs reprises, Benjamin l'a désigné dans son *Journal* et dans ses *Lettres* ; titres que, plus tard, il aurait peut-être modifié. Au reste, dans quelles conditions, s'il avait achevé son ouvrage, en aurait-il assuré la publication, d'accord avec Mme Récamier ? et qu'eût attendu celle-ci de cette divulgation ?

On se permet de penser qu'enfin relevé et restitué aujourd'hui — non point, hélas ! dans sa totalité — le temple charmant dédié à l'impitoyable Juliette par le plus malheureux de ses adorateurs — temple au seuil duquel il a dressé sa propre et dolente statue — pourra plaire aux regards autant qu'il eût fait dans sa nouveauté première. Est-il téméraire de penser que cet opuscule reconstitué aura, pour les « amateurs d'âmes », tout l'attrait d'un inédit ; et qu'il prendra place désormais dans les « Œuvres complètes » de Benjamin Constant ?

MAURICE LEVAILLANT



LES MÉMOIRES DE JULIETTE

par BENJAMIN CONSTANT

PARMI les femmes de notre époque que les avantages de la figure, de l'esprit ou du caractère ont rendues célèbres, il en est une que je veux peindre. Sa beauté l'a d'abord fait admirer, son âme s'est ensuite fait connaître, et son âme a encore paru supérieure à sa beauté. L'habitude de la société a fourni à son esprit le moyen de se déployer, et son esprit n'est pas resté au-dessous de sa beauté, ni de son âme.

I

ENFANCE ET JEUNESSE.

A peine âgée de treize ans, mariée à un homme qui, occupé d'affaires immenses, ne pouvait guider son extrême jeunesse, Madame Récamier se trouva presque entièrement livrée à elle-même dans un pays qui était encore un chaos.

Plusieurs femmes de la même époque ont rempli l'Europe de leur célébrité. La plupart ont payé le tribut à leur siècle, les unes par des amours sans délicatesse, les autres par de coupables condescendances envers les tyrannies successives.

Celle que je peins sortit brillante et pure de cette atmosphère qui flétrissait ce qu'elle ne corrompait pas. L'enfance fut d'abord pour elle une sauvegarde, tant l'auteur de ce bel ouvrage faisait tourner tout à son profit. Éloignée du monde, dans une solitude embellie par les arts, elle se faisait une douce occupation de toutes ces études charmantes et poétiques qui restent le charme d'un autre âge.

Souvent aussi, entourée de jeunes compagnes de son âge, elle se livrait avec elles à des jeux bruyants. Svelte et légère, elle les devançait à la course ; elle couvrait d'un bandeau ses yeux qui devaient un jour pénétrer toutes les âmes. Son regard, aujourd'hui si expressif et si profond, et qui semble nous révéler des mystères qu'elle-même ne connaît pas, n'étincelait alors que d'une gaieté vive et folâtre ; ses

beaux cheveux, qui ne peuvent se détacher sans nous remplir de trouble, tombaient alors sans danger pour personne sur ses blanches épaules. Un rire éclatant et prolongé interrompait souvent ses conversations enfantines ; mais, déjà, l'on eût pu remarquer en elle cette observation fine et rapide qui saisit le ridicule, cette malignité douce qui s'en amuse sans jamais blesser, et surtout ce sentiment exquis d'élégance, de pureté, de bon goût, véritable noblesse native dont les titres sont empreints sur les êtres privilégiés.

Le grand monde d'alors était trop contraire à sa nature pour qu'elle ne préférât pas la retraite. On ne la vit jamais dans les maisons ouvertes à tout venant ; seules réunions possibles (quand toute société fermée eût été suspecte) et où toutes les classes se précipitaient, parce qu'on pouvait y parler sans rien dire, s'y rencontrer sans se compromettre ; où le mauvais ton tenait lieu d'esprit et le désordre de gaieté. On ne la vit jamais à cette cour du Directoire, où le pouvoir était tout à la fois terrible et familier, inspirait la crainte sans échapper au mépris.

Cependant Madame Récamier sortait quelquefois de sa retraite pour aller au spectacle ou dans les promenades publiques et, dans ces lieux fréquentés par tous, ses rares apparitions étaient de véritables événements. Tout autre but de ces réunions immenses était oublié, et chacun s'élançait sur son passage. L'homme assez heureux pour la conduire avait à surmonter l'admiration comme un obstacle. Ses pas étaient à chaque instant ralentis par les spectateurs pressés autour d'elle ; elle jouissait de ce succès avec la gaieté d'un enfant et la timidité d'une jeune fille ; mais la dignité gracieuse qui, dans sa retraite, la distinguait de ses jeunes amies, contenait au dehors la foule effervescente. On eût dit qu'elle régnait également par sa seule présence sur ses compagnes et le public. Ainsi se passèrent les premières années de mariage de Madame Récamier, entre des occupations poétiques, des jeux enfantins dans la retraite, et de courtes et brillantes apparitions dans le monde.

II

Monsieur de La Harpe.

L'esprit de Madame Récamier avait besoin d'aliment. L'instinct du beau lui faisait aimer d'avance, sans les connaître, les hommes distingués par une réputation de talent et de génie.

M. de La Harpe, l'un des premiers, sut apprécier cette femme qui devait un jour grouper autour d'elle toutes les célébrités de son siècle. Il l'avait rencontrée dans son enfance, il la revit mariée, et la conversation de cette jeune personne de quinze ans eut mille attraits pour un homme que son excessif amour-propre et l'habitude des entretiens les plus spirituels de France rendaient fort exigeant et fort difficile.

M. de La Harpe se dégageait auprès de Madame Récamier de la plupart des défauts qui rendaient son commerce épineux et presque insupportable. Il se plaisait à être son guide ; il admirait avec quelle rapidité son esprit suppléait à l'expérience et comprenait tout ce qu'il lui révélait sur le monde et sur les hommes. C'était au moment de cette conversion fameuse que tant de gens ont qualifiée d'hypocrisie. J'ai toujours regardé cette conversion comme sincère.

Le sentiment religieux est une faculté inhérente à l'homme ; il est absurde de prétendre que la fraude et le mensonge aient créé cette faculté. On ne met rien dans l'âme humaine que ce que la nature y a mis.

Les persécutions, les abus d'autorité en faveur de certains dogmes peuvent nous faire illusion à nous-mêmes et nous révolter contre ce que nous éprouverions si on ne nous l'imposait pas ; mais dès que les causes extérieures ont cessé, nous revenons à notre tendance primitive. Quand il n'y a plus de courage à résister, nous ne nous applaudissons plus de notre résistance. Or, la Révolution ayant ôté ce mérite à l'incrédulité, les hommes que la vanité seule avait rendus incrédules purent devenir religieux de bonne foi.

M. de La Harpe était de ce nombre ; mais il garda son caractère intolérant et cette disposition amère qui lui faisaient concevoir de nouvelles haines, sans abjurer les anciennes. Toutes ces épines de sa dévotion disparaissaient cependant auprès de Madame Récamier.

III

Madame de Stael.

Madame Récamier contracta avec une personne bien autrement illustre que M. de La Harpe n'était célèbre, une amitié qui devint chaque jour plus intime et qui dure encore.

M. Necker ayant été rayé de la liste des émigrés, chargea Madame de Staël, sa fille, de vendre une maison qu'il avait à Paris. M. Récamier l'acheta, et ce fut une occasion naturelle pour Madame Récamier de voir Madame de Staël.

La vue de cette femme célèbre la remplit d'abord d'une excessive timidité. La figure de Madame de Staël a été fort discutée. Mais un superbe regard, un sourire doux, une expression habituelle de bienveillance, l'absence de toute affectation minutieuse et de toute réserve gênante, des mots flatteurs, des louanges un peu directes, mais qui semblent échapper à l'enthousiasme, une variété inépuisable de conversation, étonnent, attirent, et lui concilient presque tous ceux qui l'approchent. Je ne connais aucune femme, et même aucun homme, qui

soit plus convaincu de son immense supériorité sur tout le monde et qui fasse moins peser cette conviction sur les autres.

Madame de Staël réunit deux choses qui en font la femme la plus étonnante qui existe peut-être au monde, et dont la réunion fait illusion aux autres et à elle-même. Son imagination, pleine d'éloquence et de poésie, donne à toutes ses paroles une noblesse, une élévation, une empreinte de générosité et de dévouement qui charment et qui captivent ; mais elle a un tel sentiment de sa supériorité et de l'immense distance qui la sépare du reste des hommes que c'est en sa faveur surtout que cette noblesse, cette élévation, cette générosité s'exercent. Ce n'est pas de l'égoïsme, c'est du culte. L'égoïsme a quelque chose de honteux et d'embarrassé qui le décèle et qui encourage les autres à le condamner. Le culte de Madame de Staël pour elle-même intéresse au contraire les spectateurs et leur communique un certain respect religieux. Il est accompagné d'une bonne foi parfaite et il fournit une démonstration précieuse de la puissance de la bonne foi. Madame de Staël est de bonne foi successivement dans mille sens contraires, mais comme dans chacun des moments où elle parle elle est réellement de bonne foi, on est subjugué par l'accent de vérité qui retentit dans ses paroles. La raison que l'on croyait avoir disparaît, et l'on se tâte pour savoir si l'on est bien le même être, si l'on a bien la même intelligence qu'une heure avant, quand on ne l'entendait pas. Est-elle amie, et le premier objet de son amitié a-t-il une volonté opposée à elle, allègue-t-il des devoirs de famille, des affaires, des motifs d'indépendance complète ou partielle, durable ou passagère ? Rien de plus beau que d'entendre Madame de Staël parler, avec toute l'énergie de la *Nouvelle Héloïse*, du lien des âmes, du dévouement, devoir sacré de toute nature supérieure, du bonheur et de la sainteté de deux existences, indissolublement unies l'une à l'autre. Est-elle mère, et quelqu'un de ses enfants préfère-t-il à l'obéissance qu'elle réclame une passion qui l'entraîne ; rien de plus sublime que le tableau qu'elle fait des devoirs de la piété filiale, des obligations de famille, des droits d'une mère, de la nécessité pour un jeune homme d'honorer sa vie en se dégageant d'affections frivoles et en entrant dans une noble carrière ; car tout homme doit comptes à la Providence des facultés qu'elle lui a données, et malheur à celui qui croit qu'on peut vivre pour l'amour ! Dans tout cela, Madame de Staël n'est point égoïste, car elle ne croit pas l'être, et la moralité est dans la conscience. Il faut ajouter qu'elle fait entrer dans son culte d'elle-même tout ce qui tient à elle, tant que le lien subsiste, à la condition expresse d'une entière et absolue soumission, ce qui donne à son caractère quelque chose de plus large et de plus élevé qu'à l'égoïsme proprement dit. Son éloquence produit sur elle le même effet que sur les auditeurs. En se préférant aux autres, elle ne pense être que juste, et elle s'estime de sa justice. Par là même, ceux qui l'entendent reçoivent sa conviction et sont dans l'impossi-

bilité de lutter contre elle. Il faudrait pour qu'on pût lui résister qu'elle se chargeât elle-même de la contre-partie de ce qu'elle dit. On sent qu'elle seule pourrait se répondre et, quand on l'a pour adversaire, on voudrait l'invoquer pour défenseur.

Rien n'était plus attachant que les entretiens de Madame de Staël et de Madame Récamier. La rapidité de l'une à exprimer mille pensées neuves, la rapidité de la seconde à les saisir et à les juger ; cet esprit mâle et fort qui dévoilait tout, et cet esprit délicat et fin qui comprenait tout ; ces révélations d'un génie exercé, communiquées à une jeune intelligence digne de les recevoir, tout cela formait une réunion qu'il est impossible de peindre sans avoir eu le bonheur d'en être témoin soi-même.

L'amitié de Madame Récamier pour Madame de Staël se fortifia d'un sentiment qu'elles éprouvaient toutes deux, l'amour filial. Madame Récamier était tendrement attachée à sa mère, femme d'un rare mérite, dont la santé donnait déjà des craintes, et que sa fille ne cesse de regretter depuis qu'elle l'a perdue. Madame de Staël avait voué à son père un culte que la mort n'a fait que rendre plus exalté. Toujours entraînante dans sa manière de s'exprimer, elle le devient surtout encore plus quand elle parle de lui. Sa voix émue, ses yeux prêts à se mouiller de larmes, la sincérité de son enthousiasme toucheraient l'âme de ceux même qui ne partageraient pas son opinion sur cet homme célèbre. L'on a fréquemment jeté du ridicule sur les éloges qu'elle lui a donnés dans ses écrits ; mais quand on l'a entendue sur ce sujet, il est impossible d'en faire un objet de moquerie, parce que rien de ce qui est vrai n'est ridicule.

M. Necker, d'ailleurs, trop faible pour les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé placé, méritait néanmoins, à beaucoup d'égards, les louanges de sa fille. Peu d'hommes ont eu des intentions aussi pures. Son orgueil même le préservait de toute personnalité étroite ou avide. Les hommages qu'il se rendait l'engageaient à en rester digne à ses propres yeux ; il se considérait, lui, sa femme et sa fille, comme d'une espèce privilégiée, et presque au-dessus de l'humanité. Mais il en résultait qu'il aimait à remplir quelques-unes des fonctions de la Providence, et qu'avec des formes un peu superbes, il faisait beaucoup de bien. Ses relations avec Madame de Staël se ressentaient de l'immense distance qu'il mettait entre tout ce qui était émané de lui et le reste du monde.

Il jouissait de son esprit, de sa grâce, de sa vivacité et même de sa véhémence, comme de qualités surnaturelles. Il avait avec elle la protection d'un père et l'adoration d'un amant. L'amour-propre de Madame de Staël, souvent satisfait, mais quelquefois froissé dans la société, parce que la société est sévère pour ce qui se met trop en avant, n'était jamais en souffrance avec M. Necker, dont l'affection exclusive approuvait tout. Quand Madame de Staël parlait de son père à Juliette,

celle-ci admirait en elle la force et la profondeur du sentiment le plus respectable. Il y a dans l'admiration quelque chose de noble qui attache presque autant celui qui sait l'éprouver que celui qui en est l'objet. A celle de Madame de Staël pour son père se mêlait encore un respect qui la rendait plus touchante.

IV

Lucien Buonaparte.

Nous arrivons à l'époque où Juliette se vit pour la première fois l'objet d'une passion forte et suivie. Jusqu'alors elle avait reçu des hommages unanimes de la part de tous ceux qui la rencontraient, mais son genre de vie ne présentait nulle part des centres de réunion où l'on fût sûr de la retrouver. Elle recevait rarement chez elle et ne s'était point formé de société où l'on pût pénétrer pour la voir tous les jours et essayer de lui plaire.

Dans l'été de 1799, elle prit une campagne à Clichy, près de Paris, d'où son mari, qui y était retenu par ses affaires, ne lui faisait que des visites assez courtes. Il en résulta que ceux qui étaient liés avec lui plutôt qu'avec elle furent moins assidus dans un cercle où il n'était pas. La place appartint plus exclusivement aux amis particuliers de Juliette, et tous ceux que son charme attirait purent se mettre au nombre de ses amis.

Un homme, célèbre depuis, par divers genres de tentatives et de prétentions, et plus célèbre encore par les avantages qu'il a refusés que par les succès qu'il a obtenus, Lucien Buonaparte se fit présenter à elle. Élevé dans les orages de la Révolution, Lucien Buonaparte avait fourni une carrière à la fois subalterne et orageuse. Son éducation s'en ressentait. Il tenait de son pays quelque chose de sauvage.

Volage adorateur de mille objets divers [1],

il n'avait aspiré jusqu'alors qu'à des conquêtes faciles, et n'avait étudié pour les obtenir que les moyens de roman que son peu de connaissance du monde lui représentait comme infaillibles. Il est possible que l'idée de captiver la plus belle femme de son temps l'ait séduit d'abord. Les circonstances politiques dans lesquelles il se trouvait exaltaient son imagination. Jeune, chef d'un parti dans le Conseil des Cinq-Cents, frère du premier général du siècle, il fut flatté de réunir dans sa personne les triomphes d'un homme d'État et les succès d'un amant. Il s'offrit donc à Juliette avec une fatuité mêlée d'assurance et de gaucherie, dont sa correspondance porte l'empreinte, et qui se développa dans sa conduite d'une manière très remarquable.

1. Racine, *Phèdre*, acte II, scène 5.

Il imagina de recourir à une fiction pour déclarer son amour. Il supposa des lettres de Roméo à Juliette, et les envoya comme un ouvrage de lui à celle qui portait le même nom. Le style de ces lettres, ou plutôt de cette lettre (car il abjura dès la seconde le déguisement qu'il avait emprunté) est visiblement imité de tous les romans qui ont peint les passions, depuis *Werther* jusqu'à l'*Héloïse*. Il y a des répétitions, du mauvais goût, de l'emphase et des digressions qui annoncent l'auteur bien plus que l'homme amoureux. Juliette reconnut facilement à plusieurs circonstances de détail qu'elle était l'objet de la déclaration qu'on lui présentait comme une simple lecture. Elle n'était pas assez accoutumée au langage direct de l'amour pour être avertie par l'expérience que tout dans cette déclaration n'était peut-être pas sincère. Mais un instinct juste et sûr l'avertissait. Elle répondit avec simplicité, avec gaieté même, et montra bien plus d'indifférence que d'inquiétude et de crainte. Il n'en fallait pas davantage pour que Lucien éprouvât réellement la passion qu'il avait d'abord un peu exagérée ; et Juliette se trouva dans la situation où elle s'est trouvée depuis, presque sans interruption, entourée d'adorateurs, émue de la peine qu'elle faisait, fâchée de son émotion, ranimant l'espoir sans le savoir par sa seule pitié et le détruisant par son insouciance, dès qu'elle avait apaisé la douleur qui avait fait naître cette pitié passagère.

Les caractères des deux personnages sont également intéressants à observer.

Les lettres de Lucien deviennent plus intéressantes et plus éloquentes à mesure qu'il devient plus passionné. On y voit bien toujours la vanité, la recherche, l'ambition des ornements, le besoin de se mettre en attitude, l'emploi d'expressions qui sont triviales à force d'être usées. Il ne peut s'endormir sans se jeter dans les bras du sommeil. Parle-t-il d'une fête? La folie y ajoute ses grelots. Au milieu de son désespoir, il se décrit livré aux grandes occupations qui l'entourent. Il s'étonne de ce qu'un homme comme lui verse des larmes. Il demande à Juliette de ne pas ravir un grand citoyen à la patrie. Enfin dans une lettre pleine de désespoir, où il veut se tuer, où il veut rompre, il dit tout à coup en réflexion générale : « J'oublie que l'amour ne s'arrache pas, il s'obtient. » Puis il ajoute : « Après la réception de votre billet, j'en ai reçu plusieurs diplomatiques. Les félicitations m'entourent, m'étourdissent. » Puis encore une exclamation : « Que la nature est faible comparée à l'amour ! »

Cette nouvelle, qui trouvait Lucien insensible, était pourtant une nouvelle immense : le débarquement de Buonaparte à son retour d'Égypte !

Un destin nouveau venait de débarquer avec ses promesses et ses menaces ; le 18 Brumaire ne devait pas se faire attendre. Lucien contribua puissamment au succès de cette journée, qui tiendra toujours

une si grande place dans l'histoire. Président du Conseil des Cinq-Cents à Saint-Cloud, il résiste aux forcenés qui lui demandent la mise hors la loi de son frère ; il lutte au milieu d'un tumulte épouvantable. Il doit la vie aux grenadiers de Buonaparte, qui l'enlèvent de la tribune ! Tout plein encore du danger qu'il vient de courir, il en fait le récit à Madame Récamier. Mêlant toujours le roman à l'histoire, il se représente menacé par les assassins qui lui demandent la mort de son frère : « Dans ce moment suprême, s'écrie-t-il, votre image m'est apparue !... vous auriez eu ma dernière pensée ! »

Mais dans tout cet alliage de déclamations et de phrases, il y a pourtant l'éloquence de la sensibilité et de la douleur. Pour s'expliquer ce mélange qui paraît d'abord peu probable, c'est surtout le caractère de Juliette qu'il faut bien connaître car, comme elle était sur la défensive, son caractère décidait des développements et des formes que celui de Lucien prenait.

Elle n'avait aucun goût pour lui, mais elle en avait, comme toute âme neuve et jeune, pour le langage de l'amour. On disait de Lucien beaucoup de mal autour d'elle, et ce mal lui inspirait de la défiance et de la crainte. Mais la douleur qu'il lui montrait la remplissait aussi de pitié. Elle ne s'accoutumait point à lui, mais elle s'accoutumait à ses paroles, à cette musique de passion qui ébranlait doucement son cœur. Elle n'aimait pas sa figure, ses manières quelquefois vulgaires, d'autres fois bizarres. Son costume même, qu'il avait la prétention de ne pas soigner, parce qu'il craignait de ne pas réussir dans la prétention contraire, lui paraissait souvent ridicule. Mais ses larmes la touchaient. Elle n'aimait pas l'homme amoureux qui pleurait, mais elle aimait l'amour qui faisait pleurer. Ainsi, souvent émue, elle redevenait sans cesse indifférente, et se travaillait même en absence pour le redevenir. On lui rapportait les propos du public et, toute craintive, elle voulait briser pour mettre un terme à ces propos. Lucien versait des torrents de larmes et, timide devant le désespoir comme elle l'avait été devant l'ombre de la calomnie, elle avait l'air de renouer pour calmer ce désespoir. Ainsi Lucien, malgré sa fatuité apprise, ses observations sur des femmes bien différentes, et son érudition de roman, était dérouté sans cesse, se trouvait en revoyant Juliette bien loin du poste qu'il croyait avoir pris en se séparant d'elle et recom(mençait)...

. . . . . .

Dans une page perdue, un bref développement amenait sans doute ces citations empruntées aux lettres de Lucien Buonaparte :

« Tantôt on la voit assise au bord de l'eau ; une tristesse vague répand dans ses yeux une douceur charmante. Des soupirs soulèvent son sein immobile ; elle effeuille une rose sans s'apercevoir de ce qu'elle fait ; elle écoute, elle soupire de nouveau. Tout en elle annonce l'émotion. On croit avoir pénétré jusqu'à son cœur. Elle vous quitte ;

vous respirez avec moins de peine. Vous vous retracez chaque circonstance. Vous vous promettez de redoubler de soin, de soumission... »

. . . . . .

« Je sollicite une réponse. Vous vous contentez de prononcer devant mon courrier le nom de midi. Ce nom est un ordre. J'arrive à midi. Vous étiez levée depuis huit heures. Je crois passer la journée avec vous. Vous m'annoncez qu'à deux heures vous partez pour Paris, et depuis trois jours vous saviez que le 6 je devais être chez vous. Tant de contretemps que vous pouviez éloigner m'affligent. Mais au moins j'espère passer avec vous ces deux heures trop courtes. Nous sommes trois. Un instant, je suis seul avec vous. Je parle sentiment, vous me répondez indifférence. Je crois rêver : votre gaieté me prouve que je veille. Vous partez le plus tôt possible, et je vous quitte ; en vous quittant, je me dis : pour me recevoir ainsi, pourquoi me rappeler ? pourquoi se plaît-elle à renouer une chaîne dont elle éloigne les fleurs ? est-elle inconséquente ou coquette, ou cherche-t-elle à se distraire d'un sentiment qu'elle redoute ? »

Il serait inutile d'entrer dans plus de détails sur cet amour qui se composa d'agitations toujours pareilles de la part de l'un, d'inégalités toujours semblables de la part de l'autre. Après douze mois de ces orages, Lucien prit enfin le parti de rompre. Comment put-il le prendre ? Je ne l'ai jamais conçu. Peut-être la carrière de son frère qui ouvrait devant lui un avenir immense lui présenta des distractions suffisantes pour un homme plus ambitieux que sensible. Certes, alors, il ne devait pas aspirer à Juliette. Quand les trônes du monde ne disparaissent pas devant son image, on ne l'a jamais complètement aimée.

Enfin il eut la force de briser le lien qu'il n'avait pu resserrer. Heureux si, comme il le devait, il eût conservé pour Juliette le culte de respect qui doit toujours remplacer l'amour, quand l'objet qu'on aime en est resté digne ! Il voulut, dit-on, nuire à cet ange qu'il n'avait pu attendrir. Si l'accusation est vraie, c'est un plus grand tort que tous ceux que ses ennemis lui ont reprochés. C'est un crime que ne saurait expier ce qu'il peut y avoir eu de noble dans sa dernière conduite politique et religieuse. Celui qui écrit ces lignes aime Juliette plus que Lucien ne l'aima jamais, plus qu'aucun homme n'a jamais aimé. Il ne sait pas quel sort l'attend. Il sait seulement qu'il n'a point d'espérance. Il a été souvent rejeté par elle, sans le mériter, de la douceur de l'amitié dans les abîmes de la douleur. Il n'est pas sûr de ne pas mourir par elle. Mais il jure qu'à sa dernière heure, le dernier mouvement de son bras serait pour la défendre, et sa dernière parole une prière pour elle, et si on l'accusait, une justification et un hommage.

L'amour de Lucien pour Juliette, bien qu'il n'ait eu aucune influence visible sur sa destinée, a pourtant agi peut-être plus qu'elle ne le

pense, sur sa disposition intérieure et par là sur sa vie. Sortant à peine de l'enfance, elle a vu l'amour dans tous ses orages, avec tous ses moyens naturels et factices, doux et violents, habiles et maladroits dans un homme qu'elle n'aimait pas. Elle a appris à la fois à connaître le charme et à lui résister. L'amitié qu'elle a inspirée lui a paru froide, et l'amour lui a semblé toujours exagéré parce qu'elle en avait (vu) les démonstrations les plus exaltées dans une passion dont elle soupçonnait la sincérité. Elle n'a plus ajouté foi à la simplicité ; elle s'est défiée de la douleur sans pouvoir cesser de la plaindre. Elle a analysé l'émotion sans durée, et acquis la triste science de se déjouer elle-même pendant ou après ces émotions. Aujourd'hui encore, quand le dévouement se présente à elle, sous toutes les formes qu'elle prescrit, elle le redoute et le tourmente sans le vouloir. Elle pourrait faire de l'amour le ciel sur la terre : elle s'y refuse. Elle pourrait faire de l'amitié un dédommagement de l'amour, et donner du calme sans affaiblir le sentiment qu'elle inspire. Mais elle porte dans l'amitié les inégalités de l'amour. Elle ne jouit ainsi ni ne fait jouir personne complètement de l'un ni de l'autre, et bonne, sensible, adorable, elle n'est pas heureuse et elle ne donne pas de bonheur.

V

Adrien de Montmorency.

A peine Juliette était-elle sortie de ces orages qui sans agiter son cœur avaient troublé sa vie, qu'une relation d'un tout autre genre, avec un homme très différent, lui fit connaître des émotions plus douces et des peines en quelque sorte d'une nature plus élégante. Comme l'un des caractères de son esprit est de s'observer avec une admirable finesse et de décrire avec une grâce qu'aucun auteur ne peut égaler, au lieu de me borner à des faits qui ne seraient rien sans les détails et sans les nuances, je la laisserai parler elle-même, et je rapporterai son propre récit, de ce qui se passa bien plus encore dans son cœur qu'au dehors.

Récit de Juliette.

« Lucien Buonaparte avait renoncé à me voir. Il m'avait renvoyé mes lettres. Il ne m'écrivait plus. Le spectacle de son agitation, de ses désespoirs et de ses larmes ne frappant plus ma vue, avait cessé d'ébranler mon imagination et d'exciter ma pitié. Les faits qui parvenaient jusqu'à moi et qui me le montraient se consolant tantôt par des plaisirs vulgaires, tantôt par des jouissances d'ambition, achevèrent d'effacer son image même de ma mémoire. D'autres faits qui me prouvèrent dans lui une vengeance peu noble, et dans le public de la malveillance et des erreurs passagères, mais injustes, me donnèrent

un redoublement de timidité et d'aversion pour tout ce qui pouvait occuper le monde de moi. Mais en même temps ce langage passionné que j'avais entendu si longtemps, cette idée d'un homme uniquement occupé de ma pensée, ces souvenirs d'amour, qui, sans jamais se porter sur la personne, se portaient sur le sentiment, et sur un idéal qui aurait pu en être l'objet avaient jeté dans mon âme un certain besoin d'émotion, qui, ne trouvant pas à se satisfaire, produisait souvent de la rêverie et de la tristesse. Je lisais du Rousseau, et je trouvais dans ces romans les conversations de Lucien plus pures et plus nobles, dégagées de ces formes triviales qui les déparaient, de ces expressions recherchées qui faisaient soupçonner la fausseté, et de cette violence qui était pour moi un objet de terreur plus que d'intérêt. Je choisissais de préférence les romans où le sentiment se montre combattu et dompté par le devoir. Il ne faut pas croire que ces romans soient les moins dangereux. Ils accoutument l'âme à se complaire dans les combats qu'elle voit ainsi l'amour et la vertu se livrer. La douleur lui paraît non seulement un gage de l'innocence, mais un titre à l'estime ; et ce que le cœur peut gagner en délicatesse, l'imagination l'acquiert aussi en exaltation. On peut affirmer que sous ce rapport, la *Princesse de Clèves* est plus dangereuse mille fois que la *Nouvelle Héloïse.*

» L'été touchait à son terme. Je retournai à Paris. Les affaires de M. R(écamier) s'étant toujours plus étendues, sa maison devint l'une des plus brillantes de la capitale. Ses relations et les miennes se multiplièrent. L'éclat, l'opulence, les fêtes m'entouraient presque sans interruption. Il en résulta une grande frivolité dans ma vie et une mélancolie non moins grande dans toutes mes pensées. Je ne regrettais pas les plaisirs de l'amour, je regrettais les peines. Mon cœur me paraissait fait pour tout aimer et pour souffrir, et n'aimant rien et ne souffrant que d'indifférence, je trouvais presque que je manquais ma destination.

» Je rencontrai un jour chez Mme de S(taël) un homme du plus beau nom de France, d'une figure élégante, d'une conversation agréable et légère, soigné dans sa parure, noble dans ses manières, fier de son sang, avec cette affabilité douce qui fait reconnaître les prétentions qu'elle indique sans les imposer, d'un esprit assez cultivé pour les entretiens du monde, s'intéressant à tout avec cette politesse qui annonce que c'est par complaisance, et avec cette mesure qui empêche l'intérêt de devenir fatigant. Adrien de Montmorency, c'était son nom, fut assis à table à côté de moi. Ma figure parut le frapper. Il me demanda à venir me voir. Il vint le lendemain. Chacun de ses mots, de ses regards et de ses mouvements, et jusqu'à sa manière de parler indiquait un léger trouble et le sentiment confus d'une préférence qui venait de naître. Rien de romanesque, rien de passionné ne s'y mêlait. Le ton de la société de France est l'opposé de celui du roman, et la passion a quelque chose de violent et pour ainsi dire d'inculte qui paraît un

manque de goût à ceux qui ont concentré toute leur existence dans les convenances reçues. Ce qui me restait du souvenir de Lucien tournait à l'avantage de M. de M(ontmorency). L'origine révolutionnaire de l'un contrastait avec l'illustration antique de l'autre. L'agitation désordonnée du premier rendait la réserve animée du second plus séduisante. L'amour ou du moins l'attrait réciproque s'offrait sans être accompagné de rien d'effrayant, et comme un nuage transparent qu'on ne pouvait craindre, parce qu'il semblait prêt à se dissiper.

» Mes entrevues avec M. de M(ontmorency) devinrent assez fréquentes, mais elles avaient lieu presque toujours dans le monde. Une sorte de confiance et d'habitude s'établit entre lui et moi. Elle ne portait sur rien d'intime, mais elle supposait l'intimité qui n'existait pas, et avait du charme par le vague et l'incertitude même de cette supposition. Le hasard avait-il amené une fois une rencontre dans un lieu particulier ? Nous nous rencontrions ensuite dans ce même endroit sans nous l'être dit. Nous nous savions gré, à la fois de notre silence et de notre intelligence. Le mystère, que dans les relations ordinaires on met entre soi et les autres, s'était placé entre nous deux et répandait sur nos relations qui n'étaient ni exprimées ni connues, un demi-jour doux et agréable.

» Tout en jouissant de l'espèce de calme qui caractérisait nos rapports, j'aurais voulu plus de passion. Il me semblait que ni lui ni moi nous n'étions assez malheureux. Délicat et distingué comme le duc de Nemours, il était beaucoup moins triste. Scrupuleuse et réservée comme la princesse de Clèves, je ne souffrais ni ne luttais comme elle. J'admirais un ciel si serein, mais quelques petits orages auraient eu leur prix.

» Comme nous nous voyions beaucoup plus dans le monde que seuls, notre sentiment embellissait la foule, plus qu'il ne nous faisait désirer des tête-à-tête. Cependant au milieu de ces foules, M. de M(ontmorency) me prouvait sans cesse qu'il n'était occupé que de moi seule. Quand je dansais, il était toujours au premier rang des spectateurs, ou s'il n'avait pu conquérir une place, sa taille élancée laissait apercevoir ses cheveux blonds au-delà du premier rang que franchissaient alors mes regards. Dans les intervalles des danses, nous nous retrouvions dans quelques chambres voisines que traversaient les désœuvrés. Nous causions un instant, et les interruptions ajoutaient au plaisir de ces entretiens qui n'étaient jamais préparés.

» On croit la solitude favorable au sentiment, le monde ne l'est pas moins. Cette multitude indifférente, sur laquelle le cœur ne peut jamais s'arrêter, et qui semble se dérober à nous, quand nous voulons y chercher de la sympathie ou de l'appui, ces fêtes où les pompes de la vie nous ramènent à la conscience du vide et à la pensée du néant, ce bruit qui, lorsqu'il ne nous distrait pas, ajoute à l'émotion qui nous occupe, cette vue de l'objet préféré qui devient d'autant plus une

partie de nous-même que personne ne devine cette affinité mystérieuse, l'intelligence qui s'établit ainsi, sans avoir été prévue ou demandée, les regards qui disent d'autant plus de choses qu'ils n'ont qu'un moment pour les exprimer, la contrainte elle-même qui ajoute à l'intensité de ce qu'on éprouve et de ce qu'on cache, en le resserrant dans un espace plus circonscrit et dans un temps plus fugitif, toutes ces choses ont plus de séduction que la liberté de la campagne et l'épanchement de la solitude. Il est rare que dans de longs entretiens quelques points ne se sentent par lesquels les cœurs ne se touchent pas. Le monde est un obstacle à cette découverte. On croit se suffire, parce qu'on ne peut se donner que peu de chose, mais l'insuffisance vient de l'extérieur et non de soi, et tout paraît renfermé dans ce qu'il faut laisser deviner. C'est comme la musique comparée à la parole. La musique dit tout par un son, et son effet est plus grand parce qu'il est plus vague. La parole manque cet effet, parce qu'elle a trop de développements à son service.

» M. de M(ontmorency) éprouvait cette impression plus encore que moi. Il aimait à m'accompagner au théâtre, à se montrer en public auprès de moi. L'empressement que j'excitais, l'approbation qu'obtenait ma figure, le murmure d'éloges qui circulait dans la foule, l'attention qu'on donnait à l'heureux compagnon d'une personne aussi remarquée flattait son amour-propre. Son attachement ne l'avait point rendu indifférent aux amusements et aux plaisirs dont il avait dès sa jeunesse contracté l'habitude. Ma présence leur donnait plus de charme. Mais il les préférait à la solitude. La même chose me serait probablement arrivée s'il eût eu le mouvement contraire. Ni lui ni moi n'étions assez passionnés pour avoir besoin de tête-à-tête, et s'il m'en eût demandé, j'aurais peut-être trouvé ce désir gênant et cette exigence incommode. Mais je trouvais bizarre qu'il les désirât si peu, qu'il ne profitât pas de ceux que le hasard nous offrait, qu'il me proposât de les interrompre, pour aller jouir ensemble d'un bal ou d'un concert.

» J'étais fâchée que nous eussions tellement peu de secrets à nous dire que nous pussions nous les dire partout, et mon imagination s'impatientait de ce que notre goût réciproque restait si fort au-dessous de la profondeur, de la dignité d'une passion.

» Je m'en dédommageais en m'exagérant, quand j'étais seule, le penchant que je ressentais. J'attendais M. de M(ontmorency) chez moi quand je savais qu'il me désirait ailleurs. Je lui reprochais intérieurement de ne pas venir, ensuite je me reprochais de l'attendre. Je me figurais des dangers pour avoir des terreurs. Je me créais des torts pour avoir des scrupules. Je supposais des luttes, afin d'éprouver des agitations, et je parvins de la sorte à m'inspirer quelque chose qui ressemblait un peu au remords. J'en profitai bien vite pour introduire dans nos relations ces difficultés et ces douleurs qui devaient pourtant,

tôt ou tard, en faire partie. Je fermai subitement ma porte à M. de M(ontmorency) et j'eus la satisfaction de souffrir beaucoup, plus même que je n'aurais osé m'en flatter. Je m'applaudis d'autant plus de cette résolution héroïque. Enfin je ressemblais à la Princesse de Clèves. J'avais combattu, j'avais vaincu, j'avais immolé le penchant au devoir. J'étais triste, abattue, mélancolique. Et M. de M(ontmorency) en absence n'était plus aussi différent du duc de Nemours.

» Cette rupture inattendue le surprit et l'affligea. Elle dérangeait ses habitudes, elle blessait son affection qui sans être violente était pourtant sincère. Elle le privait d'une société douce et de l'espèce de succès dont la préférence qu'il avait eu l'air d'obtenir le décorait aux yeux du monde. Il me regrettait pour lui, pour moi et pour le public.

» Après avoir essayé vainement de franchir la barrière que j'avais mise entre nous, il s'adressa à Mme de S(taël) qui, toujours favorable à la passion, quand elle n'en est pas jalouse, le prit sous son égide, et l'amena chez moi sans m'en prévenir.

» C'était un événement que cet ordre éludé, cette consigne jouée, cet objet d'une inclination que j'avais eu soin d'exalter dans la solitude, pénétrant jusqu'à moi malgré mes efforts. Je fus très troublée : et l'attention que je donnais à mon trouble, la comparaison de mes sensations avec celles que la situation devait faire naître, augmentait ce trouble du sentiment que j'en devais éprouver beaucoup. M. de M(ontmorency) le remarqua et l'interpréta plus en sa faveur que la réalité bien examinée ne l'aurait permis. Il parla avec grâce, se plaignit avec émotion, avec mesure, avec délicatesse ; je jouissais de cet épisode que j'avais amené sans me l'avouer et qui donnait enfin à mes rapports avec M. de M(ontmorency) l'intérêt de la difficulté, de l'affliction et de l'enthousiasme.

» Nous continuâmes à nous voir, mais nous reprîmes bientôt nos anciennes manières. Nous descendîmes de la hauteur où mes rigueurs nous avaient placés, et où notre sentiment ne pouvait nous maintenir, et nous rentrâmes dans la route unie, agréable, mais un peu monotone que j'avais voulu quitter un instant.

» Mes scrupules revinrent. Je croyais m'accuser d'aimer trop, et je m'accusais au fond de ne pas aimer assez. Je chicanais mon cœur sur son entraînement, tandis que ce qui me pesait c'était son indifférence. Une rupture n'avait pas réussi. J'essayai d'un voyage. La santé de ma mère avait engagé ses médecins à lui conseiller des eaux. Je lui proposai d'essayer celles de Bristol en Angleterre. Elle y consentit. J'annonçai mon projet. J'eus le plaisir d'entendre M. de M(ontmorency) s'en plaindre. J'eus celui d'éprouver assez de peine en écoutant ses reproches et en résistant à ses prières. Je le vis même s'emporter. Ce fut un beau moment : et quand il me dit qu'il faisait des vœux contre moi, qu'il me désirait quelque malheur, qu'il invoquait une

tempête contre le vaisseau qui me porterait, j'étais émue, j'étais désolée et, par conséquent, j'étais ravie. »

Ici finit le récit de Juliette et nous allons reprendre le nôtre.

Elle partit pour l'Angleterre dans l'été de 1803.

VI

Voyage en Angleterre.

Le voyage de Madame Récamier en Angleterre a été tellement décrit et célébré dans les journaux que je n'en parlerai que très brièvement. Ce voyage fut une suite d'hommages rendus à sa beauté d'abord, à sa grâce, ensuite à son esprit, à ses talents. Recherchée dans les cercles les plus brillants, objet de la curiosité publique et des empressements particuliers, elle se dérobait aux démonstrations de l'effet qu'elle produisait, sans néanmoins y être insensible. C'est une chose piquante dans sa destinée, que ce plaisir d'être admirée dont elle ne pouvait se défendre et (que) la timidité qui accompagnait ce plaisir. La duchesse de Devonshire, si longtemps célèbre par sa figure et par son activité politique, s'empara d'elle comme une conquête, et se fit un triomphe de la montrer dans les promenades publiques et dans les spectacles à la foule enchantée ; Madame Récamier n'avait pas besoin d'être à la mode, mais la mode contribuait peut-être à l'empressement universel. Aucun peuple n'est plus soumis à cet empire que les Anglais ; ils semblent vouloir se dédommager de la sagesse qu'ils déploient dans ce qui est sérieux par le sérieux qu'ils mettent dans ce qui est frivole. A Londres ainsi qu'à Paris, on l'environnait aussitôt qu'on l'apercevait dans un lieu public ; à Londres ainsi qu'à Paris, elle avait toujours envie de prendre la fuite dès que les regards étaient fixés sur elle.

VII

Bernadotte et Moreau.

Depuis longtemps, Buonaparte qui s'était emparé du gouvernement marchait ouvertement à la tyrannie. Les partis les plus opposés s'aigrissaient contre lui et tandis que la masse des citoyens se laissait énerver encore par le repos qu'on lui promettait, les Républicains et les Royalistes désiraient un renversement. M. de Montmorency appartenait à ces derniers par sa naissance, ses rapports et ses opinions. Madame Récamier ne tenait à la politique que par son intérêt généreux pour les vaincus de tous les partis. L'indépendance de son caractère l'éloignait de la cour de Napoléon dont elle avait refusé de faire partie. M. de Montmorency imagina de lui confier ses espérances, lui peignit le rétablissement des Bourbons sous des couleurs propices à exciter son enthousiasme et la chargea de rapprocher deux hommes importants alors en France, Bernadotte et Moreau, pour voir s'ils pouvaient

se réunir contre Buonaparte. Elle connaissait beaucoup Bernadotte qui, depuis, est devenu prince royal de Suède. Quelque chose de chevaleresque dans la figure, de noble dans les manières, de très fin dans l'esprit, de déclamatoire dans la conversation, en font un homme remarquable. Courageux dans les combats, hardi dans le propos mais timide dans les actions qui ne sont pas militaires, irrésolu dans tous ses projets : une chose qui le rend très séduisant à la première vue, mais qui en même temps met un obstacle à toute combinaison de plan avec lui, c'est une habitude de haranguer, reste de son éducation révolutionnaire qui ne le quitte pas. Il a parfois des mouvements d'une véritable éloquence ; il le sait, il aime ce genre de succès et, quand il est entré dans le développement de quelque idée générale, tenant à ce qu'il a entendu dans les clubs ou à la tribune, il perd de vue tout ce qui l'occupe et n'est plus qu'un orateur passionné. Tel il a paru en France dans les premières années du règne de Buonaparte, qu'il a toujours haï, et auquel il a toujours été suspect, et tel il s'est montré dans ces derniers temps au milieu du bouleversement de l'Europe dont on lui doit toutefois l'affranchissement parce qu'il a rassuré les étrangers en leur montrant un Français prêt à marcher contre le tyran de la France et sachant ne dire que ce qui pouvait influer sur sa nation.

Tout ce qui offre à une femme le moyen d'exercer sa puissance lui est toujours agréable. Il y avait d'ailleurs dans l'idée de soulever contre le despotisme de Buonaparte des hommes importants par leur dignité et leur gloire, quelque chose de généreux et de noble qui devait tenter Madame Récamier. Elle se prêta donc au désir de M. de Montmorency. Elle réunit souvent Bernadotte et Moreau chez elle. Moreau hésitait, Bernadotte déclamait. Madame Récamier prenait les discours indécis de Moreau pour un commencement de résolution, et les harangues de Bernadotte comme un signal de renversement de la tyrannie. Les deux généraux de leur côté étaient enchantés de voir leur mécontentement caressé par tant de beauté, d'esprit et de grâce. Il y avait en effet quelque chose de romanesque et de poétique dans cette femme si jeune, si séduisante, leur parlant de la liberté de leur patrie. Bernadotte répétait sans cesse à Madame Récamier qu'elle était faite pour électriser le monde et pour créer des séides.

. . . . . .

VIII

Un homme...

... ses désirs [1]. C'était précisément à cette époque où, après beaucoup

1. Le texte reprend sur ces mots après une lacune. On peut suppléer ainsi le sens de la phrase : « Après de trop nombreuses déceptions, Juliette avait enfin rencontré un homme capable de comprendre ses désirs ».

de souffrances et beaucoup de fautes, cet homme commençait à arranger tolérablement sa vie. Fatigué de se lancer au milieu des flots, et de nager d'écueils en écueils, il venait de regagner le rivage et se croyait à l'abri des tempêtes. Quelques mots de Juliette suffirent pour substituer à ces projets une seule pensée. Tous ses intérêts, tous ses vœux, toutes ses espérances se concentrèrent en elle. Juliette recula en vain devant son ouvrage. D'abord froide et sévère, elle frappa de coups redoublés le cœur qui au premier signe s'était dévoué à elle. Elle vit longtemps sans pitié ses convulsions. Convaincue enfin de la sincérité d'un sentiment indestructible, elle lui accorda quelque amitié. Mais cruelle tantôt par insouciance et tantôt par scrupule, effrayée des émotions passagères que lui inspirait, malgré elle, la vue d'un malheur si résigné, elle essayait sans cesse de rompre ce lien, tout faible qu'il était. Quand l'infortuné voulait être gai pour la faire sourire, elle se flattait d'un commencement d'indifférence, et le navrait en lui laissant démêler le barbare plaisir qu'elle en ressentait. Quand il était triste, elle lui faisait un crime de sa peine involontaire et qu'il cherchait à lui déguiser. Elle ne lui donna pas un seul jour la consolation de croire qu'il ne lui était pas importun. Il ne la quitta pas une fois sans craindre que sa lassitude, empruntant les formes d'une raison barbare, ne la décidât à ne plus le voir. Souvent il tenta de s'éloigner, il n'en eut jamais la force. Sans avoir été une seule fois rappelé par elle, il revint toujours tomber à ses pieds et implorer quelques jours de grâce. Elle les accordait, elle était émue, puis elle le punissait de l'éclair trompeur de sensibilité qui avait traversé son âme. Elle le forçait à dissimuler auprès d'elle, et se faisait volontairement illusion sur cet effort qu'elle lui imposait. Elle ne voulait pas se dire que seul il était mille fois plus malheureux. Je l'ai vu s'user dans ces luttes, auxquelles nulle force physique ou morale n'aurait pu résister. On dit qu'il est mort. Je le désire, car il n'avait rien de mieux à faire. On dit que Juliette s'en est consolée. Je le crois. Elle n'avait envers lui rien à se reprocher. Elle avait été bonne et généreuse. Ce n'avait pas été sa faute si elle l'avait méconnu, si le voyant agité par elle, elle avait cru que sa présence augmentait son mal, et n'avait pas senti que lui commander l'absence, c'était le tuer.

Si cependant elle s'en souvient et si elle y pense, elle doit se dire qu'elle aurait pu le sauver à peu de frais : puisqu'elle ne pouvait pas l'aimer, il ne pouvait pas être heureux : mais en la voyant, en recevant d'elle quelques preuves d'affection, il aurait pu vivre.

BENJAMIN CONSTANT

EUPHÉMISME

par Noel Devaulx

« Figure par laquelle on déguise des idées désagréables. »
Littré.

Ma passion pour les statues était alors en son plein feu. J'occupais dans les Contributions un poste, enviable certes, assuré d'un avenir brillant, mais qui, pour le moment, ne me permettait pas de fréquenter les antiquaires. Et cependant, Dieu sait si je scrutais leurs devantures dans l'espérance de voir se dresser au milieu des cuivres et des faïences une sainte campagnarde, la jupe empesée, les joues rebondies ; et là, les mains en abat-jour, je restais en extase, détaillant la coiffure, les colifichets, m'attardant — j'étais dans la fraîcheur de l'âge — à la rondeur des hanches, à l'attache exquise de la gorge. Si bien qu'une figure de sorcière ne manquait jamais de sortir du recoin le plus obscur, et pour m'épargner un marchandage contraire à ma libéralité naturelle, je m'éloignais encore plus anxieux et, s'il se peut, torturé d'un désir encore plus précis et moins supportable.

Ces viles entremetteuses reconnaissent du premier coup d'œil l'amateur authentique. A dire vrai, elles ne se survivent que pour lui, et la plupart, si on les confessait, avoueraient une carrière galante dont la boutique d'antiquités est le couronnement raffiné, comme le magasin de modes dans une société moins choisie. Aussi les voyez-vous écumer le pays avec l'acharnement des janissaires et ce serait miracle qu'à dix lieues à la ronde, la Vierge la plus rébarbative subsistât dans la niche d'un oratoire champêtre à moins d'exposer de répugnantes mutilations.

Mais j'avais alors l'avantage de visiter des bourgades retirées où ces trafics honteux n'avaient pu étendre leurs ravages, et il n'était pas rare

d'être accueilli par un gracieux minois encore en place sur le pignon d'une auberge ou le dosseret d'une fontaine. Il m'arriva ainsi de découvrir dans une modeste paroisse une famille de statues des plus originales, dont les attitudes contrastées, les proportions bizarres manifestaient un génie rustique qui avait sans doute essaimé dans toute la région. Un saint Roch, un saint François-Xavier eussent, à eux seuls, mérité une minutieuse analyse, mais je restai muet devant une madone dotée d'une coiffe plate, occupée à lutiner un gros poupon, et surtout une sainte inconnue, à l'étroit dans son corselet et nullement assombrie par le lion affamé qui ne la quittait pas des yeux.

Les costumes, une certaine rondeur dans les gestes, dénotaient le milieu du XVIIe siècle. Ces sujets, habillés d'or fin, reposaient sur un sol noir sans épaisseur, contrastant avec les socles majestueux de la période suivante. J'étais littéralement ensorcelé et mes longues stations à l'église me valurent une réputation de piété dont je ressentais l'équivoque.

Entre temps, je battais le pays, à l'affût des plus humbles pèlerinages où j'espérais rencontrer des sœurs du même sang. Je surpris un grand nombre de ces chapelles au détour d'un torrent, surplombant le ravin, assorties d'un cimetière grand comme la main. Certaines s'éveillaient une fois l'an, environnées d'une foule paysanne, de constructions précaires, pâtisseries, buvettes, boutiques de chapelets et d'images. D'autres s'étaient pour toujours endormies. Et ces dernières m'offraient les chances les plus sérieuses d'assouvir ma passion sans déroger. Aussi n'en laissais-je aucune, qu'elle ne m'eût livré ses derniers secrets. Les sacristies ruinées conservaient des débris d'ornements, des peintures pourries. Hélas ! les saintes avaient déserté une retraite aussi démunie, et je rentrais à mon auberge, fourbu, déçu, les cheveux emmêlés de toiles d'araignées, les vêtements souillés par les chauves-souris, mais ne songeant qu'à faire coïncider, le lendemain, dans mon enquête professionnelle, les géographies fiscale et monumentale du terroir.

Trouvais-je, au prix de tant d'efforts, quelque fausse prude de Saint-Sulpice ou l'une de ces austères matrones à toge noire semée d'étoiles dont le Second Empire décora les autels, ces bigotes ne faisaient qu'exaspérer ma soif. Faiblesse insigne, je me reprenais alors à rôder autour de l'église. Un soir, j'avais de nouveau cédé au démon et je me trouvais aux pieds de ma sainte, quand je me sentis tiré par un bras. Ma surprise fut telle que je me levai et perdis l'équilibre dans un fracas de bancs renversés.

Derrière moi se tenait une femme certainement très âgée, mais à qui les artifices les plus éclatants procuraient une jeunesse hideuse : courte et extrêmement forte, elle montrait des épaules largement découvertes et ses bras, d'une blancheur de lait, sortaient d'une ruche de tulle mauve qui tenait lieu de manches. Sous une chevelure de feu, le visage, dépourvu de toute expression, avait acquis le grain de la pierre, grâce à l'épaisseur du fard, et les paupières violettes demeuraient à demi baissées.

— Pardonnez-moi, me dit-elle rapidement, de troubler votre méditation, mais je crois voir que vous portez à sainte Euphémie un intérêt des plus sérieux, et j'en suis touchée au-delà du possible.

Et comme, éberlué, je réprimais un geste de dénégation :

— Nullement, nullement, fit-elle avec chaleur, je viens souvent moi-même me recueillir à cet endroit, et là, eh bien... j'attends aussi, j'espère... Tantôt la sainte me fait signe comme elle vous faisait à l'instant, tantôt je n'obtiens qu'un sourire, mais il est rare que je la quitte sans un encouragement.

Sur ce, elle s'assit près de moi et me raconta une histoire confuse que je dus subir sans placer un mot. Le ton était châtié, avec une pointe de préciosité qui n'était pas sans charme. La dame avait été de bonne compagnie et bien qu'en maint passage, ses confidences se ressentissent d'une imagination maladive, elles ne manquaient pas d'intérêt, plusieurs de ses nombreux amants ayant tenu leur rôle dans la confusion politique et diplomatique du début du siècle.

Son mari, dont elle avait fait le seigneur du village, avait dissipé au jeu et en beuveries une fortune terrienne appréciable. Les circonstances de sa mort me parurent troublantes, et louche l'obligation où se trouvait la veuve de verser encore aujourd'hui une lourde pension à une ancienne servante. Les détails se sont, je l'avoue, brouillés dans mon souvenir, d'autant plus aisément que j'étais plus sensible au ton général de la confession et à l'extraordinaire spectacle de cette demi-folle, en gants de soirée, étalant sur les bancs noircis d'une église rurale une robe à traîne dont le velours saumon s'ornait de toute une passementerie de brandebourgs et de cordelières à longs glands.

Au surplus, ces chroniques de l'intérêt et de la galanterie se virent radicalement privées de leur attrait quand la vieille dame m'eut avoué sa passion pour sainte Euphémie. Certes, on pouvait trouver à sa faiblesse des raisons de poids : les annales de sa famille se confondaient avec celles de cet antique pèlerinage ; le prénom y était de règle ; la galerie d'ex-voto qui retraçaient la sollicitude de la vierge martyre pour les siens eût put tenir lieu de généalogie. Il n'en restait pas moins qu'une sensualité, dont les écarts passés n'avaient pas épuisé la force, nourrissait secrètement les images ambiguës par lesquelles elle tentait de me faire saisir la profondeur de son attachement.

Enfin ses aventures, les histoires de valets complaisants, de testaments sollicités, et sa dernière conquête, le psychiatre de qui ses neveux espéraient obtenir son internement, j'oubliai tout ce mélodrame lorsque j'appris incidemment qu'elle possédait plusieurs statues de sainte Euphémie, et nous nous séparâmes, chassés par les dévotes qui venaient au salut, sur ma promesse de lui rendre visite.

Elle avait conservé une maison de garde attenant aux communs du château dont un marchand de draps s'était rendu acquéreur, et là, elle

avait accumulé les vestiges de son ancienne splendeur. On n'eût pas imaginé pareil fatras où un œil averti discernait maint objet de prix, mais perdu dans un entassement de meubles rococo, de bronzes, de lampadaires et de pendules. Des plantes vertes et des animaux empaillés tentaient de maintenir une référence à la nature, tandis que, dans le jardinet, j'avais été frappé par les débris de verre jonchant allées et massifs comme si toute la verrerie du château eût été sacrifiée d'un seul coup, au terme d'une ultime orgie.

Une pièce dénotait un réel effort dans la décoration, et c'est là que je fus prié de m'asseoir pendant que l'hôtesse me dévorait des yeux, guettant l'effet de ses aménagements. C'était une sorte de boudoir où se trouvaient sans doute réunies toutes les glaces du château, provoquant d'interminables perspectives autour d'un canapé et d'un fauteuil tendus de velours garance. Un tapis d'Orient, une lampe de mosquée rutilante et un brûle-parfums qui répandait des effluves composés, achevaient de créer un monde clos, d'une niaiserie comique, derrière les volets calfeutrés avec soin. Devant moi paradaient les statues. Elles étaient de taille à peine inférieure à la moyenne des femmes. Chacune avait choisi — l'artifice était évident — l'orientation qui convenait le mieux à son type, à sa corpulence, confiant aux miroirs l'aveu de telle insuffisance, une tache dans l'incarnat des chairs, ou ce pli disgracieux, une main que des jeux dangereux avaient privée de son index...

L'une avait un geste enfantin pour relever légèrement la jupe qui découvrait à peine un chausson ouvragé et une cheville exquise. Des autres pensionnaires je n'ai pas gardé un souvenir durable : c'étaient, autant que je puisse dire, des filles saines et robustes, dont les parures soulignaient la vulgarité. Aucune ne se rattachait à la génération baroque de l'église. Je fus immédiatement conquis par la première, et sans retour : lourde effigie de pierre aux cheveux tressés, à la gorge bien prise sous une résille de perles. Le grès avait acquis une patine ocre jaune d'une chaleur inespérée. Les bras étaient pleins, sans excès. La même maturité se voyait dans l'épanouissement des hanches. Mais, j'en conviens, ces perfections le cédaient encore à une singularité autrement suggestive : alors que ses compagnes étaient violemment coloriées et que des plaques d'un rouge grossier éclataient sur un teint marqué par la vie nocturne, celle-ci méprisait les fards et les crayons. Son visage, renonçant aux expressions faciles, s'était entièrement refermé sous un grain de peau qui appelait les lèvres. Seules s'ouvraient les paupières finement ourlées, mais sur des yeux sans iris, et cette cruelle absence attirait le regard, créant dans les profondeurs de l'être un vertige insurmontable. Après cela, les écharpes d'or et de vermillon dont les autres sujets rehaussaient une modestie calculée, n'étaient plus que vains artifices auprès des brocarts qui affublaient la belle, surchargés d'orfrois et de pierreries, mais soigneusement, méticuleusement décolorés.

La vieille dame exultait avec si peu de retenue que je m'arrachai un

instant à ma contemplation pour insinuer que cette figure, admirable sans doute, devait provenir d'un retable ou d'un sépulcre et que sa parenté avec sainte Euphémie ne me semblait pas assurée. Du reste, le socle montrait encore des redents dont on pouvait conclure qu'elle était détachée d'un groupe.

Sur quoi mon interlocutrice fut prise d'une grande agitation : « Je pourrais vous répondre, fit-elle non sans aigreur, et je solliciterais à peine les faits, que cette jeune femme m'a été confiée tout enfant et que je l'ai vue s'épanouir chaque jour sous ma tutelle. Mais, vous le concevrez, ces matières sont trop délicates pour être précisées, et je me contenterai de soumettre à votre discrétion des témoignages dont le nombre et le poids... » Elle se leva sans achever sa phrase et, négligeant mes dénégations, passa dans la pièce voisine où je l'entendis froisser rageusement des papiers tandis que je me repentais d'une intervention aussi inopportune.

Les choses s'arrangèrent cependant mieux qu'on eût pu l'espérer : les documents qu'elle me tendait, comptes de régisseurs, inventaires... n'avaient nullement trait à sa belle pupille, mais je pris le parti de les étudier avec l'attention d'un chartiste. Au fur et à mesure que j'avançais, je tâchais d'exprimer une conviction de plus en plus ferme, un étonnement joyeux. Un acte de cession de pré, remontant à 1840 et faisant état d'une servitude de passage, me trouva définitivement acquis aux arguments de la partie adverse, à sa grande satisfaction.

Restait l'essentiel et le plus ardu de ma stratégie. Là encore, tout se révéla d'une étrange facilité. J'insinuai à voix basse, et cette fois sincèrement ému, que j'enviais l'heureuse propriétaire de la jeune beauté. Je n'avais pas achevé que la merveille m'appartenait, et je fus au comble de la surprise quand, le moment venu de parler affaires, et alors que je m'inquiétais dans mon for intérieur des conséquences de ma passion, la vieille châtelaine se montra blessée au dernier degré d'une insistance aussi grossière et je vis le moment où, de nouveau, tout était compromis. Le soir tombait lorsque je me retrouvai sur le seuil, piétinant du verre pilé, empêtré dans mes remerciements et annonçant mon retour prochain, accompagné d'une carriole.

Or, j'éprouvai quelque difficulté à trouver un charretier. De plus, si violent que fût mon désir, je dus terminer mes travaux administratifs avant de quitter définitivement la contrée. Une semaine s'était écoulée quand je revins frapper à la porte du pavillon. Le changement dans les traits de ma bienfaitrice m'épouvanta. Sans doute avais-je tardé et n'était-elle plus préparée à recevoir ma visite. Mais l'altération du visage provenait d'autres profondeurs qu'une négligence dans l'artifice. C'était un véritable effondrement et les traces de fard ne faisaient qu'accuser la ruine.

Je ressentis la plus vive répulsion à baiser la main qui me fut tendue :

éloignement physique sans doute, mais aussi le soupçon d'avoir passé trop aisément sur des obscurités malsaines. Et quand le charretier, dont le cheval n'avait pu s'aventurer sur les tessons, m'aida à porter la jeune femme enveloppée dans une couverture, je crus discerner dans les yeux de la vieille un éclair de triomphe alors que ses traits ravagés — la chose me parut aussitôt évidente — étaient bien incapables d'exprimer la moindre émotion.

⁂

Nous mîmes un peu plus de la nuit pour parvenir à la ville. La voiture était un petit break rustique dont j'avais arrangé les bancs de manière à m'allonger, la tête sur l'un de mes sacs. Près de moi reposait la statue. Les lacis de la route découvraient un chaos rocheux dont les jeux de la lune et des nuages bouleversaient sans cesse la structure. Que le le cheval peinât pour reprendre la rampe après un tournant difficile, ou qu'aidé par un frein brutal et criard il retînt le véhicule dans la descente, son extrême lenteur faisait du voyage une reconnaissance minutieuse où l'imagination se permettait les chemins les plus périlleux. Les rares villages, farouchement recoquillés sur leur rocher, laissaient deviner leur économie familière : un clocher à arcades, parfois une tour romane, en marquaient l'ombilic. Quelques platanes, le campanile de la mairie, suffisaient à rétablir par la pensée la vie commune en ce moment paralysée par le sommeil. Une forteresse en ruines, une arche fragile arc-boutée sur l'abîme, soulignaient la monotonie grandiose des gorges.

Le conducteur chantait à pleine voix pour conjurer l'engourdissement, mais l'interminable complainte était pour moi lettre morte et s'accordait avec le bruit du torrent invisible, le crissement des roues, le souffle du cheval pour composer la trame sonore à laquelle je sentais ma vie suspendue, et que seuls déchiraient l'appel d'une chouette ou le cri du busard.

Si la magie des profondeurs me sollicitait jusqu'à la nausée, je n'avais d'apaisement que dans un ciel mouvant où les constellations se désagrégeaient sans répit. Un profil de pierre veillait à mes côtés, insensible à ces prestiges nocturnes, et quand je me laissais aller à la torpeur, le nez un peu court et renflé, la douceur du front me surprenaient à chaque réveil.

Sans doute mes impressions se situaient-elles aux frontières du rêve : il m'arrivait de ressentir sur ma poitrine une extrême pesanteur, et j'en conservais l'illusion tenace que ma compagne avait abandonné sur moi un bras alourdi de sommeil. Pour confirmer ces impressions vaines, je trouvais alors la couverture défaite, dégageant l'épaule nue, et, tout en

m'accusant d'enfantillage, j'entreprenais de la recouvrir avec d'infinies précautions.

Enfin je m'endormis pour de bon comme le jour se levait, et ne m'éveillai plus que dans les soubresauts et le vacarme des faubourgs.

Je me donnais, à cette époque, tous les dehors d'une vie comblée par la camaraderie, les soirées au café dans les odeurs de pipe froide, et, pour soutenir l'intérêt des cartes, les conseils facétieux des doublures du corps de ballet.

J'avais depuis longtemps dilapidé mon héritage et ma dépense était strictement mesurée. Cependant, je me laissais fréquemment entraîner par un certain besoin d'ostentation, de faste, et j'assumais des charges qui excédaient mes possibilités mais dont je me faisais une obligation sociale. Ainsi, j'étais le seul de ces bons vivants qui possédât un véritable appartement, petit, mais confortable. J'aurais rougi de me soustraire aux conséquences de cette situation et le groupe se réunissait chez moi aussi souvent que nous ressentions l'urgence d'un décor plus intime. Cette habitude, dont le côté flatteur ne me laissait pas insensible, me trouvait d'autant plus démuni que je préservais jalousement mon célibat de toute mainmise : je décourageais les demi-vertus qui rêvaient de jouer aux maîtresses de maison. Je n'avais donc à essuyer que les remontrances d'une femme de ménage, et c'était un faible rempart contre les exigences de l'amitié.

Toujours est-il que l'installation d'Euphémie (dont je conservais le nom par paresse) ne se heurtait à aucun privilège. Je pus choisir la place de la nouvelle venue au terme d'une suite d'essais et de repentirs sans m'attirer d'autres avanies que de graves considérations sur les affinités des statues avec la poussière. Euphémie se tint désormais au fond du vestibule, se détachant sur un tissu grenat foncé, presque noir, qui, surtout aux lumières, relevait encore une chair si chaleureuse. A peine eus-je mis la dernière main à mes dispositions que l'un des bras qui épousaient la taille me parut sensiblement plus infléchi, et la main plus ouverte que je ne l'eusse pensé. Au même instant je me remémorai les impressions confuses de ce voyage en tête-à-tête, bien entendu pour en sourire à mes propres dépens.

Mon existence assimila sans changement apparent cette présence si ardemment souhaitée. Il se trouva bien quelques sots pour risquer ou applaudir une plaisanterie facile, mais j'eus mainte occasion de vérifier avec plaisir quel effet produisait une rencontre avec la recluse. Mes charmantes visiteuses elles-mêmes en demeuraient saisies, même si la rumeur publique avait défloré la surprise.

Pour moi, la fraîcheur du premier contact se renouvelait à chaque retour de mes enquêtes dans les campagnes. Ce sentiment de nouveauté était si vif que je ne pouvais éviter de rechercher quel infime changement

s'était produit en mon absence : un pli, l'ardillon d'une chaussure, une mèche de cheveux déplacés. J'attribuais cette impression à une orientation un peu différente et c'était l'occasion d'amusants conflits avec la femme de charge.

Il faut avouer que celle-ci avait depuis peu des sujets plus graves de querelles. J'avais atteint rarement pareil gâchis dans mes horaires et ce n'était là qu'un aspect secondaire d'un désordre plus profond. Dans ce que j'appellerai le cycle de l'âge et du tempérament, je traversai une passe difficile. Je m'abaissais jusqu'à certains établissements dont m'éloignait de coutume un souci de décence, et je dirai, pour user des voiles de la poésie, que je mettais alors la plus sûre allégresse à

... baiser la vile matière,
la matière au front de taureau.

Les réunions de notre petite société se ressentaient de mes débordements et il nous arrivait de tomber dans l'orgie.

Un jour que je recevais des actrices en tournée en même temps que les fêtards habituels, j'eus le désir de les surprendre, et je visitai les modistes et les couturiers dans le dessein de vêtir Euphémie avec faste et fantaisie. Je dois avouer que ces emplettes m'amusèrent follement. Je poussai à bout les vendeuses par de minutieuses exigences pour le plaisir de m'entendre enfin conseiller *d'amener la demoiselle*. La lingerie fine, les bas et les faveurs portèrent ma satisfaction à son comble, et je rentrai chargé de tout ce que la femme la plus raffinée eût convoité pour rehausser ses charmes. Je dus modifier moi-même nombre de pièces pour triompher de ces membres rebelles, et dissimuler ensuite les coutures sous de nouveaux arrangements. Je m'interrompais pour courir à la recherche d'un fil de couleur, d'une aiguille... Mais je fus si bien pris à mon propre jeu que les difficultés me stimulèrent, loin de décourager mon incompétence et qu'à l'heure dite, ma belle était magnifiquement parée. J'avais trouvé un vaste chapeau dont la vannerie était si légère qu'elle semblait constamment disposée à frémir. La jupe, d'un jaune orangé éclatant, enveloppait dans ses plis une flore énigmatique. Mes travaux les plus secrets concouraient au chef-d'œuvre et, en me défendant de toute insistance maladroite, j'avais drapé le corsage de façon à laisser entrevoir les dessous délicats.

Vraiment, le succès fut considérable. Je recueillis — et au-delà — les éloges que ma peine avait mérités. J'avais dissimulé le socle de sorte que les pieds paraissaient posés sur le sol, et mes invitées marquèrent de longues hésitations où je trouvai ma meilleure récompense. Et il faut convenir que sous les ailes du grand chapeau, le visage au regard absent empruntait à la lumière, à l'éclat des tissus, une vivacité frappante.

On le conçoit, ma recluse resta le génie de toute la soirée. Elle inspirait sans cesse une ironie charmante à nos marivaudages et, par quelque biais, les galanteries les mieux tournées lui revenaient toujours.

J'avais enlevé les portes entre le salon et l'entrée pour qu'elle pût de sa place présider à nos ébats. Le calcul était bon : la liberté des femmes et la chaleur des vins n'eussent pu à eux seuls porter à ce degré les complicités amoureuses. La dernière image que j'en eus avant de sombrer moi-même dans l'oubli, ne pouvait être à cet égard plus satisfaisante : embellie de tant de soins, rehaussée et comme enflammée par sa merveilleuse parure, elle régnait véritablement sur les apparences de la mort.

Aussi, quand à l'aube les derniers invités se furent dérobés dans la confusion, et que je me retrouvai seul, mal dégagé d'un sommeil particulièrement lourd, il me fallut vaincre une frayeur panique : l'effigie qui m'apparaissait dans le demi-jour était entièrement dépouillée. Lambeaux de vêtements, soieries lacérées, débris de paille et de plumes intimement mêlés au désordre, voilà ce qui restait de tant de patience et d'art.

Il va sans dire que des embarras domestiques m'attendaient à l'issue de cette agréable soirée. Et ce souci, déja exécrable à lui seul, je dus le subir, associé aux ennuis d'argent qui ne manquèrent pas de sanctionner pareille dépense.

Et puis les malveillants jasaient. Ces ragots, qui m'avaient amusé longtemps et dont l'affabulation revêtait souvent des formes piquantes, me devinrent d'autant plus pénibles que mon caractère s'aigrissait de traverses plus sérieuses. Mes préoccupations secrètes m'absorbaient au-delà de ce qui est plausible et j'en reconnaissais les mauvais effets sous de menues, mais fréquentes, négligences professionnelles. Un grave avertissement me parvint enfin d'un homme dont la sincérité était assurée. Ce fut dans cet excès d'humiliation que je trouvai l'énergie nécessaire pour rompre un lien dont je ne pouvais plus me dissimuler la force.

Je refis dans la même carriole un voyage déjà ancien, qui m'était cruellement présent par ses circonstances troublantes, mais cette fois je demeurai penché sur le visage de pierre, et les prestiges de la montagne ne purent détourner mon regard. L'image de la vieille folle que j'allais revoir s'interposait dans ma contemplation au point d'en altérer la source. Cet échange ne dénaturait totalement ni les traits ni les formes, et le passage de la beauté à la hideuse vieillesse, de la vie dans sa fraîcheur à la mort atteignait à une confusion insoutenable.

Je n'étais plus bon à grand-chose quand, de nouveau, j'entendis sous mes pas le froissement du verre brisé et que je frappai à la porte. Un paysan m'ouvrit et, un instant, je crus à une méprise tant l'intérieur que j'apercevais était différent. Mais non : la vieille châtelaine était

morte. A comparer les dates, ce devait être aussitôt après mon départ. Dans les yeux de l'homme se lisait une méfiance qui décourageait les questions. Je m'enquis ailleurs d'un carrier qui pût, d'un coup de masse, anéantir l'idole. J'aurais peut-être dû assumer moi-même cette tâche, mais le courage m'abandonna à l'épilogue.

Du reste, tout cela est loin. Je suis âgé, marié, père de plusieurs enfants. Il paraît que dans mon sommeil, il m'arrive d'étreindre avec force le bras de ma femme et d'articuler d'une voix angoissée : « Il faut arracher la peau des statues... » et autres objurgations dont le sens lui est totalement étranger.

Aussi n'ai-je pas de souci plus secret que d'échapper aux tentations de la mémoire, et me suis-je délivré dans cette espérance.

NOEL DEVAULX

CHRONIQUE DES LIVRES

INVITATION CHEZ LES FOUS

par Irène Lizza *(Albin Michel)*

La prière d'insérer nous informe : « *Aucun sacrifice à la littérature. Du pur document; un affreux document.* » C'est à peu près vrai et c'est dommage. Ce livre est *hors littérature*, non pour n'avoir pas sacrifié à quelque conception ornementale des lettres, mais pour n'avoir pas pris ses distances — faute d'envergure, en somme. Irène Lizza fut enfermée dans un asile d'aliénés pendant quatorze ans à la suite de ce qu'elle considère comme une simple dépression nerveuse et que le médecin diagnostiqua comme étant de la démence précoce.

Incarcérée dans l'enfer des fous pauvres, Irène Lizza manifeste sa haine contre ceux qu'elle rend responsables de son internement, notamment sa mère qui, ayant d'autres enfants, refusa de la reprendre chez elle. La haine, pour avoir droit de cité dans une œuvre, doit être dantesque. Celle de l'auteur est subalterne.

Guérie, ou jugée telle, mariée et riche, Irène Lizza tombe dans les erreurs des parvenues. Convoquée, à sa grande indignation, pour subir un examen psychiatrique de contrôle, elle se console un peu en voyant qu'on la fait passer, avec l'amie qui l'accompagne, avant la tourbe populaire qui attend depuis des heures, parce que toutes deux sont « élégantes et gracieuses ».

B. B.

DEMAIN EST LA

par Serge Groussard *(Gallimard)*

Ce gros volume est le résultat d'une vaste enquête, conduite par l'auteur aux Etats-Unis, au Canada et en France, auprès d'ingénieurs, de chefs d'industrie et de grands hommes d'affaires. Elle nous annonce tout ce qui nous attend, au cours du prochain quart de siècle, dans le domaine de la technique, plastiques, énergie chlorophyllienne, énergie solaire astronomie, aviation, cybernétique, médecine... Elle se présente comme une série d'interviews très vivantes, que couronne celle d'un des plus grands atomistes américains, Robert Oppenheimer. M. Serge Groussard a consulté aussi plusieurs savants, mais en ce qui concerne notre pays, il a omis les deux uniques lauréats Nobel que la France a encore la chance de posséder, ainsi que l'un des plus grands ingénieurs du monde, M. Caquot, ancien président de l'Académie des Sciences. Peut-être est-ce à cette prédominance de la technique que la conclusion de l'ouvrage doit sa note pessimiste. L'auteur ne croit pas à la science.

P. R.

(Suite de la chronique des livres page 90.)

LES MALHEURS DE JULIE

par Simone André-Maurois

A l'ombre des grands hommes dont le génie domine leur temps, d'humbles êtres ont vécu blottis. Destins obscurs. Plantes rampantes, qui puisèrent leur substance aux racines mêmes de l'arbre chargé de gloire.

Victor Hugo, colosse de lettres, traîne après lui tout un peuple de disciples, d'admiratrices, d'amis personnels et politiques qui, chacun à son tour, ont retenu l'attention des hugolâtres. Son entourage nous est familier. Son cœur est ouvert au public.

Louis Barthou a écrit la biographie du général Hugo, père, et Gustave Simon celle d'Adèle, femme de Victor Hugo. Paul Souchon a passé sa vie entière à peindre *Les deux femmes de Victor Hugo*. M. Louis Guimbaud est l'auteur d'un volume sur Juliette Drouet et d'un ouvrage sur Léonie Biard. Une érudite américaine, Miss Frances Vernor Guille, a consacré sa thèse à *François-Victor Hugo*. L'aventure nuptiale, tout imaginaire, d'Adèle, fille de Victor Hugo, tragédie longtemps indéchiffrable, n'a pas résisté aux recherches passionnées d'Henri Guillemin. Pourtant nul ne semble s'être intéressé jusqu'ici à Julie, belle-sœur de Victor Hugo.

Pourquoi, seule entre les siens, serait-elle vouée à l'indifférence et à l'oubli ? Que son histoire soit ici contée. C'est le roman d'une parente pauvre.

Pierre Foucher, fonctionnaire au ministère de la Guerre, était superbement et gratuitement logé dans le bel hôtel de Toulouse, rue du

1. Ci-dessus portrait de Victor Hugo. (Musée de Versailles.) Cliché Bulloz.

Cherche-Midi. D'un heureux mariage, il avait eu trois fils (Prosper, Victor, Paul) et une fille, sagement élevée. Un petit voisin, reçu dans l'intimité de cette famille exemplaire, était vite devenu le camarade des garçons, puis le fiancé d'enfance de leur sœur. En 1822, au moment où Adèle (dix-neuf ans) allait enfin épouser le jeune Victor Hugo, sa propre mère, Anne-Victoire Foucher, née Asseline (quarante-trois ans) était en proie aux malaises d'une grossesse difficile.

Si maman nous donne un petit frère, écrivait Adèle à son poète, *dois-je l'engager à le nourrir?... Maman n'étant pas d'âge à se charger d'un petit être toute seule, je me trouverais engagée à rester chez nous encore, au moins deux ans. Si tu crois que je doive rester chez nous ce temps-là, alors je conseillerai à maman de garder ce petit innocent... Dis-moi bien franchement ce que tu penses. Nous avons tous été nourris chez nous et je voudrais qu'il en fût de même pour ce petit individu...* [1]

La date de la bénédiction nuptiale fut fixée au 12 octobre, pour que la mère de la mariée pût être délivrée avant la noce. *Adèle Foucher à Victor Hugo* : « Dans un mois — quel bonheur ! — je t'appellerai mon mari aux yeux de tout le monde. Je suis chagrine : maman va accoucher et à peine nous verrons-nous pendant neuf à dix jours... [2]. »

La grossesse de Mme Foucher, accompagnée de phénomènes inhabituels, avait, neuf mois durant, présenté les symptômes pathologiques d'une maladie. Quand le terme fut venu, la sage-femme dut appeler un chirurgien au secours de sa patiente et du « petit individu » (qui était du sexe féminin). Victor Hugo se chargea d'annoncer, à divers cousins de province, la naissance de sa future belle-sœur : « Après avoir souffert six longues semaines, Mme Foucher est enfin accouchée hier, très laborieusement, d'une petite fille qui a de grands yeux noirs. Cette bonne Mme Foucher a déployé un courage aussi grand que ses souffrances, et ce n'est pas peu dire !... [3]. »

Julie-Anne-Amélie, née le 3 septembre 1822, fut baptisée dans l'église paroissiale Saint-Sulpice où sa sœur aînée, en robe d'indienne à fleurs, joua le rôle de la marraine quelques jours avant d'y reparaître, vêtue de blancs atours, sous le voile nuptial.

Mme Foucher, allégée de son « fruit tardif » mais fort affaiblie par cette fécondité d'arrière-saison, dut se résigner à mettre sa fillette en nourrice. L'enfant, privée du sein maternel, fut envoyée à la campagne chez une paysanne illettrée, vigoureuse et dure, véritable « brute à lait ». Ce fut son premier exil et comme une préfiguration de l'avenir.

Julie, dite *Juju*, ne fut ramenée à l'hôtel des Conseils de Guerre (où ses parents hébergeaient le couple Hugo) que lorsqu'elle fut sevrée.

1. Bibliothèque Nationale, département des manuscrits, N.A.F. 13 414.
2. Lettre citée par Gustave Simon, dans *La Vie d'une Femme*, p. 159. (Paris, Ollendorff, S.D.)
3. Victor Hugo : *Correspondance*, tome Ier, p. 357. (Edition dite de l'Imprimerie Nationale, Albin Michel, 1947.)

Une de ses espièglerie d'enfant a laissé des traces sur une lettre d'Adèle à son mari. Victor Hugo, qui partageait l'appartement de ses beaux-parents, recevait chez eux toute sa correspondance. En un temps où les enveloppes n'existaient pas, le nom et l'adresse du destinataire s'inscrivaient à la quatrième page de la lettre qui, plusieurs fois pliée et repliée, était ensuite scellée à la cire ou avec des pains à cacheter. Adèle n'en usait pas autrement lorsque, de Blois où elle faisait un séjour chez le général Hugo, elle donnait de ses nouvelles à Victor. Sur une lettre en lambeaux que celui-ci reçut le 24 mai 1825, un serviteur confus a donné, par écrit, les explications suivantes sur l'origine des dégâts :

J'ai l'honneur de dire à monsieur Hugo que la présente ne se trouve déchirée que parce que mademoiselle Juju a mis ses doigts dans l'ouverture, pour lacérer le tout et en faire son profit, ainsi qu'elle en use avec toute espèce de papier, voire même des jugements des Conseils de Guerre, dès que le gardien a le dos tourné ; — qu'enfin il n'y a rien eu de décacheté [1].

Julie avait dix-neuf ans de moins que sa sœur et seulement deux ans de plus que sa nièce, Léopoldine Hugo. « Nous sommes enchantés des progrès de Juju autant que de ceux de Didine », écrivait le poète ; « ces deux enfants seront l'objet de nos curiosités... [2] ».

Pierre Foucher, fonctionnaire bien noté, décoré, père de cinq enfants, souhaitait faire instruire sa dernière-née dans une des maisons d'éducation de la Légion d'Honneur. Il fit valoir ses titres. Dès le 30 septembre 1826, une lettre du marquis de Clermont-Tonnerre, ministre de la Guerre, au maréchal Macdonald, duc de Tarente et grand-chancelier de l'Ordre, posa la candidature de Julie à une bourse d'études, en réfutant d'avance toutes les objections qui auraient pu être soulevées au nom de la règle : « Je sais que la Maison Royale de Saint-Denis est spécialement destinée aux filles des officiers supérieurs, mais les fonctions importantes que M. Foucher remplit, au ministère de la Guerre, me paraissent tout à fait de nature à l'assimiler aux officiers de cette classe... [3]. » L'enfant munie d'une telle recommandation ne risquait pas d'être inscrite, aux Loges ou à Écouen, parmi les filles d'officiers subalternes.

Le chef du bureau de la Justice militaire, employé d'administration, dut alors faire ses preuves de pauvreté. Un certificat de la mairie du XIe arrondissement, daté du 9 octobre 1826, atteste : « Il est de notoriété publique que M. Pierre Foucher et Mme Anne-Victoire Asseline, son épouse, demeurant tous deux rue du Cherche-Midi, n° 39, sont hors d'état, par leur défaut de fortune, de faire élever convenablement Julie-Anne-Amélie, leur fille, pour laquelle ils sollicitent une place

1. Lettre publiée par Gustave Simon dans *La Vie d'une Femme*, p. 180.
2. Victor Hugo : *Correspondance*, tome Ier, p. 404.
3. Archives de la Maison de la Légion d'Honneur à Saint-Denis. Lettre inédite.

gratuite dans la Maison Royale de Saint-Denis ou une de ses succursales... [1] » La candidate boursière était âgée de quatre ans.

Elle en avait cinq quand, l'année suivante, Anne-Victoire mourut (6 octobre 1827). Les démarches de Foucher, en plein désarroi, se firent alors plus pressantes. Le maréchal-duc de Tarente reçut de lui une supplique qui était un S.O.S.

Monseigneur,

Par sa lettre en date du 30 octobre 1826, Votre Excellence me fit l'honneur de me mander que ma fille, Julie-Anne-Amélie Foucher, née le 3 septembre 1822, réunissait les conditions requises pour concourir, dès qu'elle en aurait l'âge, à l'admission dans la Maison Royale de Saint-Denis... Peut-être est-il d'autres enfants plus anciennement inscrites qu'elle, mais il est une circonstance, bien triste pour nous, qui justifierait une exception en sa faveur.

Ma fille a perdu sa mère, il y a quelques mois. L'exercice de mon emploi m'ôte la possibilité de surveiller son éducation, qu'il a fallu confier à une étrangère et je peux dire que, sous ce rapport, ma fille est orpheline. *C'est à ce titre, Monseigneur, qu'elle se recommande à vos bontés. Il est si important de ne pas laisser s'effacer, ou dégénérer, les premières et excellentes impressions qu'elle a reçues près de sa vertueuse mère, que vous permettrez, j'ose le croire, qu'elle prenne place cette* année *parmi les élèves de la Maison Royale de Saint-Denis.*

Je prends la liberté de mettre sous les yeux de Votre Excellence l'acte mortuaire de madame Foucher.

Je suis avec un très profond respect, Monseigneur,
De Votre Excellence,
Le très humble et très obéissant serviteur

FOUCHER,
Chevalier de la Légion d'Honneur,
Chef du Bureau de la Justice Militaire [2].

Le vicomte Decaux, ministre de la Guerre, estimait son subordonné. Il écrivit de sa main, en marge de la requête qui allait être transmise à la Grande-Chancellerie : « *On demande que Julie-Anne-Amélie Foucher soit reçue cette année à la Maison Royale de Saint-Denis.* » Le maréchal-duc aurait bien voulu pouvoir accorder la faveur demandée par l'honnête Foucher. Mais les établissements de la Légion d'Honneur ne sont pas des pouponnières ! Une note de la Grande-Chancellerie enjoignit au veuf désemparé « *d'avoir à attendre que sa fille eût atteint l'âge de onze ou douze ans, requis pour son admission* ».

Ne pouvant ni faire entrer Julie à Saint-Denis, ni prodiguer lui-même des soins maternels à cette enfant, ni confier la cadette à l'aînée (constamment enceinte, depuis son mariage, des œuvres de Victor Hugo),

1. Document inédit. Archives de la Maison de la Légion d'Honneur à Saint-Denis.

2. Lettre inédite. Archives de la Maison de la Légion d'Honneur à Saint-Denis.

le bureaucrate ne savait que faire du « cher objet », gage d'amour qu'Anne-Victoire lui avait légué en souvenir de leurs noces d'argent.

Souvenirs de Pierre Foucher : *Je restais seul chez moi, avec une petite fille... Je n'avais personne de confiance, dans Paris, qui pût se charger de son éducation. Au bout de quelques mois d'hésitations et de recherches, je pris le parti de la confier à de bonnes religieuses qui ont formé un pensionnat à Montmirail, en Champagne. Je connaissais ces religieuses par ce que m'en avaient dit des personnes affectionnées à ma famille depuis longtemps. Ce fut sur leurs témoignages et d'après leur avis que je me séparai de ma petite Julie. Ma bonne sœur Asseline voulut bien se charger de l'aller installer à Montmirail...* [1].

Nouveau bannissement. Julie, chassée du foyer, enfermée dans un couvent, allait purger à Montmirail une peine de cinq ans. Très attachée aux siens, elle se voyait condamnée à grandir loin d'eux. Mais les vacances, passées en famille, étaient pour elle des périodes d'ineffable enchantement.

En huit années de vie conjugale, Adèle avait mis au monde cinq enfants dont l'aîné (Léopold) était mort au berceau. Les quatre survivants : Didine, Charlot, Toto et Dédé trouvaient en Juju, « la petite tante », une camarade de jeux et un ange gardien plein de sollicitude. Mme Hugo, beauté dolente, lui confiait volontiers sa nichée.

Julie, gauche et timide, était « grasse comme une loche ». Sa courte taille et sa corpulence fournissaient un sujet inépuisable aux plaisanteries de la tribu. C'était le martyre de l'obèse qui, toujours, supporta quolibets et taquineries avec résignation. Quand sa sœur aînée lui disait : « Tu es pas mal popote », Julie répondait : « Les petites filles, c'est toujours comme ça mais, dans trois ou quatre ans, je déboulerai ! »

Les orages politiques étendent leurs ravages à tous les degrés de l'édifice gouvernemental. En 1829, Martignac, libéral opportuniste qui « servait de garde-fou à des abîmes », dut céder la présidence du Conseil au prince de Polignac, absolutiste *ultra*. Deux ans plus tôt, la chute de Villèle avait coûté son portefeuille au marquis de Clermont-Tonnerre, haut et puissant protecteur de Foucher. Quand, au vicomte Decaux (ministre de la Guerre dans le cabinet Martignac) succéda le général de Bourmont (appelé au même poste par Jules de Polignac), Pierre Foucher, bureaucrate modèle, fut soudain mis à la retraite. Il n'était âgé que de cinquante-sept ans.

En récompense de ses trente-quatre années de service civil, une pension viagère de trois mille francs lui fut allouée. On promit, par surcroît, une place d'expéditionnaire à son fils Paul. Mais, pour finir ses jours dans l'appartement de fonction qu'il occupait, depuis si longtemps, dans l'hôtel des Conseils de Guerre, il dut payer un loyer annuel de deux cent soixante-dix francs.

Quand Julie entra dans sa onzième année, un décret d'admission à

1. *La Belle-Famille de Victor Hugo. Souvenirs de Pierre Foucher*, publiés et présentés par Louis Guimbaud, p. 224. (Paris, Plon, 1929.)

Saint-Denis, comme élève gratuite, fut promulgué en sa faveur, par ordonnance du 7 septembre 1832. Pierre Foucher n'eut alors à verser que deux mille francs, pour l'achat du trousseau réglementaire. Enfin, en mai 1833, il fut prié de se rendre à l'abbaye avec la future pensionnaire, pour y présenter officiellement celle-ci à Mme la Surintendante.

Joie, joie, cris de joie chez les Hugo ! Deux courts billets de Léopoldine donnent le ton de la symphonie familiale. L'un est adressé par l'enfant à Louise Bertin, l'autre à son grand-père Foucher, et tous deux sont datés de juin 1833. « Ma petite tante Julie est arrivée du couvent mercredi ; elle entrera le 1er juillet à Saint-Denis, où j'irai la voir tous les mois. » Cela n'eût pas été possible à Montmirail, situé à 90 kilomètres de Paris, dans la Champagne pouilleuse.

***

Sur l'attentat dont Julie fut victime, nous ne possédons que le témoignage de Victor Hugo. Mais il paraît, hélas ! certain qu'en se glorifiant d'avoir abusé de la sœur cadette en un temps où l'aînée (pour ne pas s'exposer à une sixième grossesse) faisait, résolument et définitivement, chambre à part, Olympio disait la vérité.

Tout comme un éleveur tient registre, à la ferme, des saillies du taureau, Victor Hugo avait coutume de porter, à son crédit sensuel, dans les *Carnets intimes* qu'il tint à partir de 1846 et qu'Henri Guillemin a publiés, chacune de ses performances charnelles. Il les notait aussi minutieusement que ses dépenses ! C'est ainsi que Raymond Escholier a pu recenser les innombrables maîtresses de Hugo dans *Un Amant de Génie*.

Le 26 juin 1862, Hugo, sexagénaire, est seul à Guernesey en l'absence de sa femme, de ses fils et de son beau-frère (Paul Chenay). Seul en tête-à-tête avec sa belle-sœur qu'Adèle, excédée de l'exil, a chargée de tenir la maison du proscrit. Ce jeudi 26 juin, il inscrit : « *JULIE. Pas depuis Fourqueux*, 1836. » Un autre jour, il notera : « *Nuit du* 10 *au* 11 *février. Rêve. Julie Chenay.* [...]. » Quelles conclusions peut-on tirer de ces aveux en style télégraphique ?

En 1862, Julie Chenay, femme mariée, a quarante et un ans. Oui, mais Julie Foucher, en 1836, était une mineure de quatorze ans !

Cet été-là, Victor Hugo avait loué, pour les vacances de « la sainte famille », une maison de campagne à Fourqueux, dans la forêt de Marly. C'est là que Léopoldine fit sa première communion et que « la petite tante » perdit sa virginité. Mais le viol de Julie, cauchemar d'une nuit d'été, resta secret. Qne pouvait faire la victime ? Dénoncer Victor, ébruiter le scandale, c'eût été s'exposer à être mise à la porte par Adèle horrifiée. L'orpheline, passive et résignée, garda le silence. Hugo ne fit d'ailleurs qu'un bref séjour à Fourqueux. Depuis trois ans déjà, il

avait pour maîtresse la belle Juliette Drouet, compagne de ses voyages avec laquelle, du 1er juin au 30 juillet 1836, il visita la Bretagne et la Normandie. Entre Julie et Juliette, son cœur pouvait-il balancer ?

L'été suivant (1837), c'est en chemin de fer, étonnante nouveauté, qu'il partit pour la Belgique. Juliette l'accompagnait. La plus fameuse liaison du siècle était solidement nouée. Mais le voyageur sentimental n'en correspondait pas moins avec les siens, en termes affectueux. Je possède une lettre collective, écrite sur un papier romantique où l'on voit, au-dessus des initiales A. H., gravées en caractères gothiques, une couronne de vicomtesse. Après les effusions conjugales d'Adèle, une page entière est de l'écriture du grand-père Foucher, qui cède la plume à son petit-fils François-Victor. Ce dernier, en fin d'année scolaire, est content de lui-même ; il énumère fièrement ses glorieuses récompenses : « J'ai eu le premier prix de gymnastique, le septième prix de français, le deuxième prix de latin et le deuxième prix d'aritmétique (*sic*)... » Enfin, dernier message :

On ferme à l'instant les lettres. Je veux avant te dire que je t'embrasse et t'aime autant de fois que je pense à toi, ce qui serait difficile à compter.

Ta petite sœur qui te chérit :

JULIE FOUCHER[1].

Il est naturel qu'une jeune fille, signataire d'une lettre à quatre, adresse quelques mots d'amour fraternel au proche parent qui l'a vue naître. Mais comment, depuis la publication des effarants *Carnets intimes*, ne pas se demander quels furent les sentiments inspirés à « la petite sœur » par son beau-frère, après *Fourqueux* 1836 ?

Hugo nous est intelligible. Mâle insatiable aux instincts puissants, toujours prêts à se repaître de n'importe quelle femelle, le poète devait, dans son propre jardin, être tenté par un fruit vert. Il y mordit, puis le rejeta ou, plus exactement, le mit de côté — poire pour la soif à laquelle, après vingt-six ans, il allait goûter une seconde fois. Julie accepta, sans une plainte, d'être croquée par l'Ogre, puis reléguée sur la planche du garde-manger. Rien ne permet de croire que le comportement extérieur de l'adolescente ait subi la moindre altération, puisque ses rapports avec le ménage Hugo restèrent, malgré Fourqueux, tendres et confiants.

Julie suivait, sans le savoir, l'exemple de Mlle Aïssé dont, à cette époque, nul n'avait encore entendu conter l'histoire. On sait que le marquis de Ferriol, ambassadeur de France auprès de la Sublime Porte, passant un jour par le marché aux esclaves, y avait acheté une petite Circassienne de quatre ans, dans l'intention d'en faire, quand elle aurait grandi, l'instrument de ses menus plaisirs. Bien que, le moment venu, Mlle Aïssé fût hostile au libertinage et nullement encline à combler les désirs d'un vieux diplomate, celui-ci l'avait rappelée au

1. Lettre inédite. Collections Simone André-Maurois.

respect des usages orientaux. N'était-il pas son maître, son *aga* ? Instruite aux frais de l'ambassadeur, logée en son hôtel, superbement parée, la jeune captive n'avait-elle pas toujours su qu'elle devrait payer, de ses faveurs, tant de bienfaits reçus ? Le marquis n'eût pas toléré qu'Aïssé violât, par pudeur, une loi non écrite qui est celle du plus fort. Elle se vit forcée de capituler.

De la même manière, Mlle Juju pouvait-elle se refuser à grands cris, lorsqu'il plut à Hugo de lui faire violence ? Fille d'un vieil employé d'administration qui, une fois mis à la retraite, s'était trouvé fort dépourvu, elle n'avait ni dot, ni espérances ; on ne lui enseignait aucun métier. Sa sœur Adèle, mariée à l'auteur glorieux et prospère d'*Hernani*, lui offrait l'hospitalité. Où Julie eût-elle trouvé le courage et les moyens de fuir ? Mieux valait subir Hugo Pacha.

Ce sultan polygame, uni en justes noces à une trop chaste sultane, avait pris concubine. L'actrice Juliette quittait le théâtre, pour jouer le rôle d'épouse du second degré. Julie, esclave blanche au harem de Fourqueux, n'y fut qu'un instant la Troisième Odalisque.

Le choc physique de l'initiation qui, dans ce cas particulier, était une profanation, semble avoir été mal supporté. Avant Fourqueux, la grosse Julie se prévalait d'une santé florissante. Son embonpoint même en faisait foi. Mais un examen attentif de ses certificats médicaux, aux archives de la Légion d'Honneur, révèle des troubles fonctionnels évidents. Qu'elle ait été rongée par l'angoisse, ou par l'ennui, les conséquences de son mal furent une soudaine perte de poids et un dérèglement du système nerveux. Les lettres d'Adèle, inquiète, ne cesseront jamais d'évoquer ce double symptôme : « *Débouler* est un mot que je te dois. Lorsque tu avais quatorze ans, tu disais : « *Je déboulerai.* » Chère enfant ! La tristesse s'est chargée de cet amaigrissement. Est-ce qu'il n'y a pas moyen que tu chasses cette perpétuelle mélancolie ? Écoute-moi. Ne t'accroche pas à l'impossible... [1]. »

Le dossier de Julie Foucher, à Saint-Denis, abonde en bulletins de santé fragile et en attestations médicales demandant, pour la recluse, des congés de convalescence. Frères et sœur mettent, à la secourir, un égal empressement : tous trois font démarche sur démarche pour obtenir son élargissement. Paul Foucher, par exemple, écrit au Grand-Chancelier :

Monsieur le Maréchal,

En l'absence de mon frère, M. Victor Foucher, directeur général des Affaires civiles, et de ma sœur, madame la vicomtesse Victor Hugo, j'ai l'honneur de vous adresser le certificat du docteur Alard, constatant que l'état de santé de notre sœur, Julie Foucher... la force à demander un congé de trois mois. Je puis certifier moi-même à quel degré l'état de ma jeune sœur nécessite un repos et des soins constants, qui seuls peuvent empêcher la maladie de langueur dont elle est atteinte de devenir chronique... [2].

1. Cf. le Supplément Littéraire du *Figaro*, n° du 3 août 1912.
2. Lettre inédite. Archives de la Maison de la Légion d'Honneur à Saint-Denis.

Cette lettre est datée du 6 octobre. A la fin de décembre, un certificat du médecin de la Maison Royale de la Légion d'Honneur affirme que Julie Foucher aurait « besoin d'une prolongation de deux mois, pour rétablir sa santé ».

Pendant les mois d'hiver qui suivirent le retour de Fourqueux, Julie, rentrée à Saint-Denis, y attendit en vain que les membres de la famille Hugo vinssent lui rendre visite au parloir. Adèle et Didine elles-mêmes s'abstenaient, sans raison, de lui écrire. La règle était sévère et Juju, réveillée en sursaut, se demandait chaque matin : « Suis-je au couvent, à la caserne ou au bagne ? » Internée, oubliée, abandonnée, la petite pensionnaire se plaignait de l'indifférence des seuls êtres qui lui fussent vraiment chers.

***

Le personnel enseignant des trois pensionnats de la Légion d'Honneur se recrutait parmi les élèves les meilleures qui, toutes épreuves subies, tous diplômes obtenus, souhaitaient faire profession d'institutrices. Au commencement était le décret de Schönbrunn par lequel Napoléon, quelques jours après sa victoire d'Austerlitz, avait créé trois maisons d'éducation destinées aux filles des légionnaires, puis affecté à cet usage l'abbaye bénédictine de Saint-Denis, le château d'Écouen et l'orphelinat des Loges. Parce que les internats satellites avaient d'abord été des écoles congréganistes, la terminologie propre aux communautés religieuses donnait au vocabulaire employé dans les trois établissements un caractère tout monacal.

Jusqu'à la réforme de 1881, les aspirantes au professorat (que l'on nomme aujourd'hui *stagiaires*) étaient divisées en deux groupes : les *postulantes* et les *novices*. Celles-ci ne prononçaient point de vœux perpétuels, mais signaient des engagements de deux ans, renouvelables dans les mêmes conditions jusqu'au jour où elles se voyaient promues *dames de seconde classe*. Le célibat était obligatoire, sous peine de rupture du contrat, mais, semblables en cela aux chanoinesses d'ancien régime, les dignitaires de Saint-Denis étaient appelées : *Madame*. Après trente ans de services ininterrompus, elles prenaient leur retraite et touchaient une pension modique. Au sommet de la hiérarchie trônait la surintendante, assistée de deux intendantes. Par exception à la règle, ces postes administratifs étaient habituellement attribués à des veuves de grande vertu. Tel était le cas en 1840.

A cette date, Pierre Foucher fut « invité » à reprendre sa fille, les sept années de gratuité auxquelles a droit une boursière étant écoulées. Sur les instances de quelques hautes personnalités officielles, Julie put cependant poursuivre ses études à titre de pensionnaire payante, et solliciter son admission comme postulante. C'était le vœu de son père.

Les ménages Victor Hugo et Victor Foucher abondaient dans le même sens.

A Juju-Cendrillon, fille sans charme ni fraîcheur, d'une intelligence « au-dessous de la moyenne », les cadres de la Légion d'Honneur offraient la perspective d'un avenir assuré. Pour cette anxieuse, mal ajustée à son destin, c'était même l'unique solution honorable. Elle eut la sagesse de le comprendre.

Foucher nourrissait d'affectueuses illusions sur les capacités de sa plus jeune fille. « La Maison Royale », écrivait-il, « trouvera certainement en elle un sujet utile pour l'enseignement, surtout pour celui du dessin où elle a eu des succès remarqués... [1]. » Tel n'était pas l'avis des personnes mieux informées. En classe *Nacarat uni*, son application aux études avait été « *très peu soutenue* » ; quoique son caractère fût « *assez bon* », les surveillantes lui reprochaient de manquer d'ordre et d'exactitude. En classe *Blanc liséré*, le tableau récapitulatif de ses notes trimestrielles qualifie son application de « *nulle* », son caractère de « *vif* » et elle n'est pas mieux notée dans les autres colonnes. Après quoi elle passe, dans la classe *Blanc uni*, deux années pendant lesquelles son caractère devient « *inégal* » ; sa conduite est alors dite « *peu satisfaisante* », par « *manque de docilité* ».

Julie Foucher ayant fait ses preuves d'inaptitude au métier d'institutrice, la baronne Dannery, surintendante de la Maison Royale de Saint-Denis, tenait à ce que le maréchal de France, grand-chancelier de la Légion d'Honneur, prît seul la responsabilité d'une nomination de pure faveur. Elle-même réfractaire à l'introduction d'une sotte, dans son personnel déjà riche en nullités, la surintendante se couvrait en invoquant une autorité supérieure à la sienne. Prête à accepter le « fait du prince », elle n'admettait cependant pas qu'un acte de complaisance pût être imputé à sa propre administration.

***

Le 8 septembre 1840, Julie écrit à son beau-frère pour l'informer que M. Foucher « attend d'un moment à l'autre la lettre de la Grande-Chancellerie », et elle remercie Victor Hugo de « ce bonheur qu'elle lui doit » : une chance inespérée d'accéder au professorat et d'être « *madamée* ». Hugo avait en effet sollicité l'élévation de sa jeune belle-sœur au rang de postulante ; il l'avait chaleureusement recommandée.

Le 2 décembre 1840, la maréchale-duchesse de Reggio transmet la réponse favorable de son époux et ajoute qu'elle « se tient à la disposition de M. Victor Hugo pour lui donner tous les détails réclamés par

1. Lettre inédite. Archives de la Maison de la Légion d'Honneur à Saint-Denis.

son affection fraternelle...[1] ». Le 6 janvier 1841, Julie Foucher est nommée postulante, pour prendre rang à dater du 19 janvier. Candidate à un emploi d'enseignement, elle doit apprendre elle-même, avant toute chose, à inspirer « l'amour de la patrie et le respect des vertus familiales ». Ses futures élèves recevront d'elle une instruction primaire ; ensemble, la maîtresse et les écolières s'exerceront à faire leurs robes, à entretenir leur linge et celui de la Maison. Car Julie privée de « *son chez soi* », Julie « condamnée à l'internat perpétuel », aura pour mission de mettre en pratique « tout ce qui peut être utile à une bonne ménagère française : la préparation des aliments, le blanchissage, le repassage, la couture, la culture des plantes d'appartement, la broderie » et autres arts mineurs destinés à l'embellissement d'un foyer modeste. Bref, ce que Victor Hugo reprochait à la superbe Adèle d'ignorer.

Le 16 novembre 1842, Julie signera son engagement de novice. Puis, au Conseil tenu le 6 février 1848 pour l'attribution d'une place de Dame de deuxième classe, *Madame* Foucher, choisie à l'unanimité des voix, sera faite institutrice titulaire de la classe *Violet liséré*. Ce sera le point culminant de sa carrière, la limite supérieure qu'elle ne dépassera pas. Sous le Second Empire, la protection de Victor Hugo, exilé volontaire et poète d'opposition, lui fera défaut. L'avancement de la pauvrette s'en ressentira. Après dix ans, elle sera toujours Dame de seconde classe.

***

On sait qu'à l'âge de dix-neuf ans, Léopoldine Hugo, mariée à Charles Vacquerie, mourut avec lui dans un accident de bateau, le canot de course qui portait le jeune couple s'étant retourné en Seine. La lettre inédite qu'on va lire fut écrite quelques mois après la catastrophe de Villequier, vers la fin de l'année 1843.

Julie Foucher à madame Victor Hugo : *Je suis arrivée hier chez mon père, ma bonne sœur, avec la fièvre, et des douleurs dans la bouche et les gencives. Notre père, en les visitant, s'est aperçu que j'avais des aphtes ; il m'a dit qu'il fallait me reposer jusqu'à ce que ce fût un peu passé.*

C'est pour cette raison que je n'ai pas eu le bonheur de vous embrasser hier ! Je pense venir demain, car je vous porte tant d'affection que je ne veux pas rester longtemps sans vous voir.

Tout le monde ici, ma sœur chérie, t'embrasse bien tendrement ; et l'on prie Dieu afin qu'Il fasse descendre sur toi ses consolations ! Quant à moi, ma chère Adèle, je t'envoie toutes les caresses d'un cœur de sœur reconnaissant. Tout à toi.

JULIE.

1. Lettres données par les héritiers Hugo à la Maison de Victor Hugo, 6, place des Vosges. Elles sont décrites pages 148 et 149 du catalogue de l'exposition : *Maturité de Victor Hugo.*

P.S. — *Je prie ma bonne amie Dédé de bien veiller sur* toutes les affaires de sa petite tante, *car elle serait contrariée si quelque chose s'égarait. Elle l'embrasse mille fois, ainsi que son bon père et ses frères* [1].

Pierre Foucher, se sentit « vieillir en quelques mois des dix-neuf ans qu'avait sa petite-fille Léopoldine » et mourut, à la lettre, de sa mort. L'aîné de ses fils, Prosper, brûlé vif par accident, avait péri dans les flammes avant d'atteindre l'âge de raison. Le second, Victor, maître des requêtes au Conseil d'État, venait de prendre résidence en Algérie où il allait, jusqu'en 1847, exercer de hautes fonctions administratives. Paul Foucher, journaliste, publiait chaque jour un article dans l'*Indépendance Belge* mais ne témoignait à sa jeune sœur qu'une amitié intermittente. Après le coup d'état — Victor Hugo ayant choisi l'exil pour mieux écrire les *Châtiments* — Julie se trouva complètement isolée.

Mme Hugo, transplantée contre son gré, n'était pas beaucoup plus heureuse et prenait en horreur les îles anglo-normandes. La correspondance des deux sœurs fut mélancolique, naïve et pleine de spontanéité. Des lettres d'Adèle à Julie ont été publiées, les unes ici même (je veux dire dans la *Revue de Paris*, le 1er et le 15 octobre 1912) ; d'autres dans le supplément littéraire du *Figaro* (n° du 3 août 1912) ; un plus grand nombre enfin (de novembre 1912 à mars 1913) dans les *Annales Romantiques*, publication aujourd'hui introuvable ; beaucoup sont restées inédites.

Tout souvenir de toi m'est précieux, écrivait l'expatriée malgré elle à la dame de seconde classe, *quoique pourtant ta courte lettre soit empreinte de tristesse beaucoup plus qu'il ne faudrait ;... Je sais que ta mauvaise santé colore tristement la vie. La nôtre est toujours la même ; elle est aussi sévère et aussi austère que possible...* [2].

Julie, institutrice, se déplut à Saint-Denis autant et plus que Juju boursière. Toute petite, presque naine, elle ne se sentait pas à l'échelle du décor. Le style des cloîtres monumentaux, l'immensité du parc sans fleurs, la basilique où tant de rois avaient été mis au tombeau, accablaient son être minuscule du poids de leur écrasante splendeur.

Jamais elle ne s'accoutuma aux rigueurs d'une discipline, toute militaire, à laquelle obéissaient non seulement les élèves de la Maison, mais leurs éducatrices. Celles-ci n'avaient pas droit au repos hebdomadaire. Un jour de sortie — faveur insigne ! — ne pouvait même pas leur être accordé par la surintendante. Lorsque Julie souhaitait rendre visite à une amie, elle devait adresser au Grand-Chancelier, dans les formes protocolaires, une supplique motivée, puis attendre qu'il lui fit envoyer la permission écrite de quitter Saint-Denis, pendant deux ou trois heures.

1. Lettre inédite, communiquée par M. Jean Montargis.
2. *Revue de Paris*, n° du 1er octobre 1912, p. 535.

Julie n'était entrée dans l'enseignement qu'avec l'arrière-pensée d'en sortir et le tenace espoir de trouver un mari. Elle demandait humblement à Mme Hugo de « lui chercher quelqu'un », parmi les écrivains, artistes et éditeurs qui, ayant comme Hugo quitté la France pour raisons politiques, partageaient alors son exil. Adèle répondait évasivement : « S'il y a quelque chose de possible, ce quelque chose se fera. Vois, de ton côté, s'il se présente une occasion. Ne t'agite pas. Dépense le moins possible pour ta toilette... [1]. »

Victor Foucher s'était, dès 1824 (à l'âge de vingt-deux ans), uni en mariage de convenance à Mélanie Lecauchois-Féraud, fille d'un intendant militaire. C'était un jurisconsulte pompeux et timoré. Il craignait que l'attitude de Hugo ne fût nuisible à sa propre carrière et qualifiait cette parenté de « compromettante ». Mélanie, aussi déférente bonapartiste sous l'Empire que jadis ardente orléaniste sous la monarchie de Juillet, avait obtenu de son époux qu'il rompît toutes relations épistolaires avec les Hugo. Quand Julie qui, l'été, avait six semaines de vacances fut invitée par Adèle à venir les passer dans l'île de Jersey, le magistrat mit l'institutrice en garde contre les inconvénients d'un séjour en milieu « anarchiste » où, disait-il, « on l'encanaillerait ».

Julie, professeur, ne pensait qu'au mariage. Sans vouloir décourager de légitimes aspirations, les Foucher eussent toutefois préféré la voir limiter ses explorations à *leur* groupe social. Certaines élèves de la classe « violet liséré » n'avaient-elles pas des pères veufs et des frères aînés ? Oui, sans doute, répondait Julie, mais elle n'aurait eu l'occasion de les rencontrer au parloir que si elle-même y avait été invitée à faire leur connaissance. Cela n'était jamais arrivé.

Nonobstant le veto de leur frère, la petite dame de seconde classe accepta d'aller rejoindre sa sœur exilée.

Adèle Hugo à Julie Foucher, 15 juin 1853 : *Je suis toute contente de te voir préoccupée de ton voyage à Jersey, puisque ce voyage me promet six bonnes semaines passées avec toi ; ma joie est un peu troublée par la pensée que la route te fatiguera... Je vais tâcher de te trouver un compagnon de voyage ; je crains que la chose ne soit difficile, surtout s'il s'agit de te chaperonner tout le long de la route... Que nous allons causer ! Combien tu vas te reposer et avaler du grand air, de cet air salin, si fortifiant ! Tu trouveras, dans notre intérieur, le même mouvement et la même gaieté qu'à Paris ; tes oreilles continueront à être assourdies, car mes fils ont continué l'habitude de brailler... Attends-toi à être mise en réquisition pour ratisser, sarcler notre petit jardin — jardinet de barrière, ma chère ! Mais une serre assez* cottage *s'étale devant la maison. Nous avons un pied dans le vil peuple et un pied dans l'élégante* fashion... [2].

Malgré leur différence d'âge et de condition, les sœurs Foucher s'entendaient à merveille et détestaient vivre séparées. Quand, les vacances finies, Julie dut regagner Saint-Denis, Adèle eut froid au cœur. Ses

1. *Les Annales Romantiques,* fascicule V, novembre-décembre 1912, p. 323.
2. *Les Annales Romantiques,* fascicule V, novembre-décembre 1912.

lettres d'automne furent des élégies sur les tourments de l'absence : « Je grelotte. Tu ne dois pas mal glaçonner sous tes grands cloîtres !... Identifie-moi à ta vie. Parle de moi avec les compagnes... [1]. »

L'année suivante, Julie fit un deuxième séjour à Jersey et, de nouveau, Adèle la vit repartir avec désespoir. *Dimanche* 14 *octobre* 1854 : « Tu as emporté, chère amie, notre rayon avec toi. Depuis ton départ, nous n'avons eu que des chagrins... » La situation des réfugiés, ennemis de Napoléon III, devint en effet critique quand la France et l'Angleterre, alliées contre la Russie, eurent ensemble gagné la guerre de Crimée et que l'empereur des Français fit une visite officielle à la reine Victoria. Le 27 octobre 1855, en vertu d'une décision de la Couronne, le séjour de Jersey fut interdit à Victor Hugo et à ses deux fils. L'auteur de *Napoléon le Petit* dut chercher asile à Guernesey, « un rocher perdu dans la mer », où — par crainte d'une nouvelle expulsion — il tint à devenir propriétaire foncier. Le 10 mai 1856, il acheta, pour vingt mille francs-or, Hauteville House.

Julie dépassa largement la trentaine sans qu'aucun prétendant manifestât le désir de la prendre pour épouse. « Je monte en graine », disait-elle tristement. A mesure que le chiffre de ses jours s'élevait, le niveau de ses espérances baissait. Sans ressources, elle n'avait pas les moyens de quitter « l'abbaye sans hommes », et pourtant le besoin d'évasion se faisait, en elle, irrésistible. Ne pouvant fonder un foyer, elle mendiait une place à celui des Hugo.

Adèle l'eût volontiers recueillie. Hugo, ménager de ses deniers, était plus réticent. Nourrir, toute l'année, une bouche inutile lui paraissait excessif. Etait-il juste que Julie, trop pauvre pour payer son écot, fût *entièrement* à la charge de sa sœur, sans que son frère, homme riche, contribuât, au moins pour une part, à son entretien ? Bref, la condition posée fut l'octroi d'une petite dot, constituée par Victor Foucher.

Mme Hugo prit l'initiative de rompre un silence de plusieurs années. Ses malheurs n'avaient pas abattu sa fierté. Il lui était pénible de faire les premiers pas. Comment, sans désavouer ni renier Hugo, allait-elle s'y prendre pour demander de l'argent au juge qui, depuis la fuite à l'étranger, les traitait en intouchables ? Pour l'amour de Julie, pour arracher cette sœur chérie au « pénitencier », Adèle eut portant le courage de se lancer dans une interminable et délicate négociation.

Pour comprendre les fragments de lettres qu'on va lire ci-après, il importe de se souvenir qu'Adèle, femme de Victor Hugo, était sœur de Victor Foucher et mère d'un autre Victor Hugo. (Ce dernier ne prit l'habitude de signer : *François-Victor* que lorsqu'il publia, en librairie, une traduction des œuvres de Shakespeare). Mme Hugo, dans sa vaste correspondance, tenait à différencier les trois hommes, pour les rendre plus aisément identifiables. Elle adopta donc un mode d'appellation invariable. Lorsque, dans une lettre d'elle, on lit : *Victor*, il s'agit tou-

1. *Ibidem*, p. 325.

jours de son frère aîné. Pour désigner Hugo, elle emploie l'expression : *mon mari*. Leur fils, à trente ans passés, conserve le surnom enfantin de *Toto*. Notons enfin que, comme pour ajouter à la confusion familiale, Julie, sœur de Paul Foucher, épousera plus tard Paul Chenay. Les deux sœurs auront ainsi chacune un frère et un mari portant le même prénom.

Adèle Hugo à Julie Foucher, 16 novembre 1856 : *Notre frère m'a écrit, il y a une quinzaine de jours, une lettre où il me parle beaucoup de toi. Je vais te l'envoyer et, pour cela, j'écourte* ma *lettre. Le poids serait trop fort si je t'envoyais plus de ce feuillet. Cette lettre ne me satisfait pas complètement, mais cependant elle est bonne. L'idée de te tirer de Saint-Denis est acceptée ! C'est un jalon jeté et, autant qu'on peut répondre des choses humaines, je réponds qu'avant deux ans nous serons ensemble. Je te recommande la plus grande économie, de travailler afin, de toute façon, d'arriver au but désiré. Sois charmante, femme du monde comme tu sais l'être, avec tous et* surtout avec Victor. *Tu es très intelligente ; applique ton intelligence à lui être agréable, tout en conservant ta noble fierté, cette belle parure de l'âme.*

Mon ange, ma chérie, plus de conseils ! Je n'ai dans le cœur qu'une chose : je t'aime. Écris-moi long et vite. Tout le monde t'embrasse et te désire. Il est bien entendu que tu ignores la lettre que je t'envoie...

Guernesey, 19 avril 1857 : *Pas plus que tu ne le veux, je ne voudrais te voir retourner à Saint-Denis, ce mois d'octobre. Mon projet est d'aller à Paris, au commencement de l'hiver, dans le cas où notre frère n'aurait pas encore réglé ta situation...* [1].

Chaque année, les Français de Guernesey souhaitaient, sous un déluge de présents, leur fête patronymique aux deux Adèle Hugo, mère et fille. Une charmante lettre s'efforce de faire partager, à leur sœur et tante, ces joies dont la recluse était si cruellement privée.

Adèle Hugo à Julie Foucher, 24 mai 1857 : *On a adressé beaucoup de vers à la mère et à la fille. Auguste* [2] *m'en a fait de très touchants. Il m'a donné un très beau bracelet en argent. Adèle en a reçu un, de corail, du goût le plus élégant. Mon mari a été magnifique ! Il a enrichi notre garde-robe de lingerie. Il a offert à chacune, une douzaine de chemises de batiste brodées, garnies de point d'Angleterre. Songe un peu : ces beautés sur une vétusté ! J'en userai très peu et je t'en réserve deux, des plus belles, pour le jour de ton mariage. Voyez-vous la coquette que vous ferez !...*

5 juillet 1857 : *Victor m'a écrit : il me répète ce qu'il t'a écrit : qu'il te donnera six mille francs quand il aura vendu ses terrains, ou bien qu'il te servira la rente de ce petit capital. Il voudrait que tu attendisses qu'il eût terminé cette vente avant que de quitter Saint-Denis.* « Si cependant Julie, *ajoute-t-il*, venait te rejoindre avant la vente, je pourrais lui faire une rente de trois à quatre cents francs, parce qu'avant tout je veux son bonheur... » *Tu vois que c'est très gentil à lui, cette petite phrase.*

Notre frère tient beaucoup à ce que tu accomplisses tes dix ans de Dame. *Il espère faire revenir la Chancellerie sur cette décision, qui n'accorde la pension aux Dames de Saint-Denis qu'après trente ans de service. Il veut que vous ayez*

1. *Les Annales Romantiques*, fascicule V, novembre-décembre 1912, p. 550-553.
2. Auguste Vacquerie (1819-1895), disciple de Victor Hugo et inséparable compagnon de son exil. Il était frère de Charles Vacquerie (1816-1843), le gendre de Victor Hugo, noyé à Villequier.

droit à cette même pension après dix ans de service. « Il faut donc », *dit en terminant Victor,* « que Julie achève ses dix ans de Dame, qu'elle accomplira cet hiver... Ce terme arrivé, elle fera ce qu'elle jugera le mieux. » *Voilà, cher bijou, une analyse consciencieuse de la lettre du frère. En résumé, nos affaires vont très bien. Ce n'est vraiment rien, étant sûre de quitter Saint-Denis, d'en avaler six mois encore ; d'autant que, là-dessus, tu as deux mois de vacances.*

Mon projet est toujours d'aller quinze jours, en octobre, à Paris ; mais je continue à faire la discrète, par superstition ! Pour ta chambre ici, ne t'en inquiète pas. Charles descendra dans l'atelier et te donnera sa chambre, où tu seras chez toi...

29 août 1857 : *Ma chère bien-aimée, ta lettre est injuste. Notre frère est injuste. Je désire autant que tu viennes avec moi que toi-même peux le désirer ! — J'ai fait pour cela tout le possible, et même ce qui me semblait impossible : j'ai écrit, la première, à Victor et lui ai fait des ouvertures pour toi, les plus explicites et les plus pressantes. Il me répondait,* deux mois après, *d'une façon affectueuse pour moi, mais de glace quant à notre affaire ! Aussitôt je lui récrivais, sans me préoccuper de cette froideur, insistant, insistant toujours. Ma pauvre éloquence prenait toutes les formes. Je lui parlais de ta souffrance, de ses devoirs à lui. J'évoquais le souvenir de nos pauvres parents. Je lui disais, en parlant de toi :* « C'est un legs que notre père et notre mère nous ont laissé ! » *Je lui disais que nous nous faisions vieux ; que nous n'avions plus qu'à vivre dans les autres et à faire le bien. Que sais-je encore? Dernièrement, il y a environ deux mois, j'ai écrit à Victor, et aussi à Mélanie. Je faisais à notre belle-sœur toutes les grâces imaginables. Je lui parlais de ses mérites ; je la flattais ; enfin* je m'aplatissais !...

Quand il s'agit du bonheur d'une personne aimée, on doit immoler ce qui vous tient à l'âme et, pour toi alors, chère enfant, j'ai immolé ma dignité ! Victor m'a répondu que Mélanie avait été touchée de ma lettre, puis, venant à toi, il me faisait les propositions que tu connais, si misérablement précaires, *comme une immense concession. Puis tu m'écris, toi, que notre frère retire presque ses propositions ou que du moins, s'il les maintient, c'est à son corps défendant. Échouant par la voie directe, je cherche à louvoyer... Maintenant que Victor t'écrive que* « ma pensée du jour n'est pas toujours celle du lendemain » ; *qu'il croie, de plus, que* « tu te déclasses » *en venant vivre au milieu des proscrits, je ne puis rien à tout cela. Il y a certains yeux qui voient une déchéance là où est la grandeur...*

Est-ce que l'auteur du Coup d'État n'a pas été proscrit? Il a même renchéri : il a été condamné à une peine infamante. Ainsi voilà celui que notre frère réprouvait, il y a quinze ans, et qu'il salue comme un maître aujourd'hui !... — Pour me résumer, en ce qui te touche, ma chère bien-aimée : j'insisterai de nouveau, afin que tu te reposes sur moi. Je m'en vais écrire à Victor pour lui rappeler ses promesses et tâcher — ce qui serait le meilleur — qu'il te trouve cette somme de six mille francs, *qui assurerait ton pain ! Mais voyons, est-ce qu'il ne pourrait pas emprunter cet argent? Le prêteur prendrait hypothèque sur les terrains de Victor... Je te voudrais enfin libre, et dégagée de toute sollicitation quotidienne. Avec la mauvaise grâce de Victor dans cette affaire, à chaque pauvre trimestre qu'il te paierait, il faudrait faire montre de reconnaissance ; et puis enfin, il peut mourir et des changements survenir.*

Certes, chère enfant, je pourrais demander à mon mari d'entrer pour une part dans ce prêt ; mais je n'oserais. Je ne lui ai rien apporté. Il a de lourdes charges. Il est privé de son théâtre, qui était une grande partie de son revenu ; demain, on peut défendre la vente de ses livres en France... Et puis, chère amie, j'ai toujours été très délicate sur ce point avec mon mari. Cette délicatesse est, chez moi, une habitude. Je suis craintive...

20 septembre 1857 : *Paul m'a écrit, sur toi, de ces choses à décourager de moins vaillantes que moi. Il proteste contre ce qu'il appelle* notre folie. « C'est insensé, *dit-il*, de quitter une carrière, un gagne-pain ! » *Il ajoute que toute la famille est de son avis. Victor m'a écrit dans le même sens. Ils se lavent tous les mains. C'est une émeute de famille ! Je dois ajouter que Victor ne retire rien de ses engagements. Il est près de faire ce qu'il a promis. Il y a même, dans la lettre de Victor, un ton affectueux et pénétré que je ne sens pas chez Paul. Au fond. Victor est bon...* [1].

En ce temps-là, Victor Hugo interdisait aux membres de sa famille de quitter Guernesey. Adèle craignait « le Grand Hugoïste » au point de ne pas oser lui présenter une requête verbale. En décembre 1857, Mme Hugo fit monter une lettre à l'étage supérieur de Hauteville House :

Dans ce moment-ci, j'ai absolument besoin d'aller à Paris pour une chose sacrée : ma sœur. J'y vais, puis je reviens vite... En quoi cette détermination peut-elle te blesser? Mon dévouement ne t'en reste pas moins entier. Tu le sais, la vie n'est pas tout d'une pièce... Ne me fais pas le chagrin de me laisser partir sans ton assentiment. J'ai besoin d'être bien avec toi. Si, quelquefois, je me plains, c'est qu'il faut toujours se plaindre ! Ce serait de même à Paris... Il me serait impossible de ne pas partager ton exil... Mais il ne faut pas abuser de cette déclaration que je vous ai faite depuis longtemps. Il faut penser aux autres souffrants... [2].

Une péripétie tout inattendue vint corser l'action de la comédie familiale : la main de Julie, vieille-fille de trente-six ans, fut demandée par Paul Chenay. Elle l'avait rencontré chez Paul Meurice, ami, disciple et mandataire de Victor Hugo.

Meurice, auteur de *Fanfan la Tulipe* et d'autres pièces à succès, était l'époux de Palmyre Grangé, dite *Myrette*. Leur ménage, accueillant et prospère, tenait table ouverte aux artistes. Longtemps ce couple généreux plaignit l'infortunée qu'il appelait, avec compassion : « la prisonnière de Saint-Denis ». Chaque fois que Julie obtenait un jour de liberté provisoire, elle avait son couvert mis chez les Meurice, avenue Frochot. C'est là qu'un jour Paul Chenay lui fut présenté. Quand il se déclara, l'ingénue mûrissante accueillit sa demande et pleura de joie.

Nous savons maintenant que l'ambitieux graveur chercha surtout, dans cette alliance, un moyen de s'unir (par des liens indissolubles) à l'écrivain le plus fameux du siècle. Ce qui favorisa son plan, c'est qu'à chacune des trois personnes intéressées, Chenay présentait au moins un trait sympathique : Julie vit en lui un bon catholique ; Hugo, un « chaud patriote républicain » ; Mme Hugo, un prétexte vertueux, bon à justifier la prolongation du séjour à Paris, passionnément souhaité par elle.

Victor et Paul Foucher firent une enquête discrète sur le prétendant de leur sœur. Les renseignements, recueillis de divers côtés, furent déplorables : Chenay, artiste besogneux, sans clients, sans avenir, s'adon-

1. *Les Annales Romantiques*, fascicule V, novembre-décembre 1912, p. 554-561.
2. Lettre publiée par Gustave Simon dans *La Vie d'une Femme*, p. 332.

nait à la boisson ; peut-être même n'était-il pas, en affaires, d'une scrupuleuse honnêteté. Mais, habile, fanfaron, madré, le fourbe cachait son jeu — dans lequel il sut mettre Adèle.

Madame Victor Hugo à Julie Foucher : *Il faut pourtant, chère bien-aimée, que tu envisages la situation : frères, belles-sœurs, oncle, tante, tout le monde se récrie ! C'est un soulèvement, une révolte, comme quand la grande Demoiselle voulait épouser Lauzun ! La grande Demoiselle a tenu bon pour le mariage ; nous tiendrons bon pour le nôtre. Je ne lâche rien de mon projet d'aller cet hiver à Paris. Je te conseille toujours de ne pas effaroucher la famille, en faisant tout de suite l'irrévocable. Aie un congé de six mois. J'insisterai auprès de Victor, pour qu'il t'aide là-dedans...* [1].

Julie, cloîtrée depuis l'enfance, à demi-morte d'ennui, préférait un médiocre parti au célibat définitif. Seul Paul Chenay lui offrait une possibilité d'évasion. Le mariage eut lieu « tambour battant » et Julie quitta « la maison impériale Napoléon ».

SIMONE ANDRÉ-MAUROIS

1. *Revue de Paris*, 1er octobre 1912, p. 562.

CHRONIQUE DES LIVRES

LE MONUMENT

par Elsa Triolet *(Gallimard)*

Citoyen d'une démocratie populaire imaginaire, mais dont la capitale fait beaucoup penser à Prague, Lewka est un jeune sculpteur qui n'a jamais mis en question la grandeur de Staline — le roman s'achève au cours de l'année 1953 — et les principes directeurs du marxisme. Mais un jour il se voit commander par son gouvernement une colossale statue du dictateur qui doit être érigée au point le plus visible de la ville. Lewka se met donc au travail. Quand la statue est terminée, il doit bien s'avouer que son Staline en pierre — et en veston— est une pure horreur. Désespéré, il se donne la mort.

Tel est le conte imaginé par Mme Elsa Triolet — un conte ayant pour base selon le propre aveu de l'auteur un authentique fait divers. L'audace du sujet, chez un écrivain communiste, ne saurait manquer de surprendre. La morale de l'histoire semble en effet s'imposer d'elle-même : ce n'est pas par manque d'amour pour son modèle que le sculpteur échoue, ni même, ainsi que le suggère la romancière, par manque de génie, mais seulement parce qu'un créateur authentique s'impose à lui-même sa règle et qu'un mot d'ordre — en l'occurrence la ressemblance — introduit la mort dans son œuvre. « La force vivante d'une œuvre d'art est dans sa valeur esthétique », écrit Mme Elsa Triolet, et l'on est d'accord avec elle. Reste à savoir comment cette valeur peut s'affirmer dans un devoir de propagande.

Mais le dernier mot de Lewka n'en demeure pas moins plein de grandeur : « Je meurs parce que mon œuvre ne peut convaincre personne. » Dans ce cri de souffrance s'inscrit le drame personnel d'un homme dont la vocation est de créer alors qu'en somme on lui demande seulement d'obéir.

On est reconnaissant à l'auteur d'avoir osé, non sans courage, aborder ce sujet, mais tout en regrettant qu'elle soit demeurée au seuil de sa véritable conclusion.

JEAN-CLAUDE BRISVILLE

(Suite de la chronique des livres page 138.)

PAYSAGES D'ARGENTINE

par R. M. Albérès

Notre collaborateur, R.-M. Albérès, a évoqué dans la Revue de Paris *du 1er août la genèse et la vie de Buenos Aires — ce qui nous a contraint de signaler, allant au-devant de certains étonnements, que cet excellent critique n'apportait pas ici une expérience de voyageur pressé. En fait, il a vécu neuf ans en Argentine. Dans les pages qu'on va lire il présente à nos lecteurs quelques-uns des aspects, quelques-uns des paysages les plus typiques de cet immense pays, si parfaitement ignoré de la plupart des Européens.* (N.D.L.R.)

Les pampas centrales.

A cinq ou trente kilomètres de Buenos Aires, dès qu'ont cessé de s'allonger sur la plaine, verte de graminées ou noirâtre de marais, les satellites résidentiels ou industriels de Buenos Aires, commence la pampa : étendue plate, sans vallonnements, sans points de repère. Six cents kilomètres plus loin, on la retrouvera semblable à elle-même. L'automobile n'y sert à rien pour découvrir une oasis, si l'on excepte les bosquets plantés parfois aux environs de la capitale : une heure ou un jour de voiture conduiront au même paysage, et la monotonie du voyage ne sera coupée que par les clôtures de barbelés, fort distantes d'ailleurs, qui filent vers l'horizon et délimitent, avec combien de générosité, les pacages.

Si les bovins ne donnaient une raison d'être à cette prairie indéfinie, si l'on ne pouvait aussi déverser des tonnes de grains sur une plaque fertile et défrichée, Buenos Aires serait entourée d'un désert, et c'est bien ainsi que la pampa se présente pour qui n'est ni agriculteur ni éleveur. De tous les côtés que ne limitent point l'océan ni les grands fleuves, la plaine court, enserrant la capitale au fond d'une cuvette d'inlassable prairie.

Il faut atteindre les Andes, la montée nordique des hauts plateaux, ou la Patagonie au sud, pour se délivrer, après au moins un jour entier de voyage, de la pampa. Sur cette terre lisse où le seul accident de terrain est le nuage posé sur l'horizon, sur cette table rase, on ne trouvera que l'alluvion et la graminée : pas un caillou, pas une pierre, pas un minéral solide pendant des centaines de kilomètres. Les pierres

de Buenos Aires, aux rares moments où il en entra dans la construction, c'est-à-dire au XIXe siècle, entre l'époque du torchis et celle du ciment armé, arrivèrent par bateau.

Si Dieu créa la terre plate, sans fantaisie, avant de la séparer des mers et de la modeler du doigt, il est une immense étendue que sa volonté et son doigt oublièrent dans ce modelage : la pampa. Parce que chacun de nous cherche des mythes primitifs, on s'attache à des visions des premiers âges du monde qui évoquent des rocs dentelés et des chaos minéraux. On trouve ces visions dans la chaîne des Andes, mais je n'ai jamais mieux senti la terre primitive, celle qui n'était pas encore faite pour l'homme, que dans la pampa. Le bon Jules Verne est fort romanesque lorsqu'il nous la présente, dans le premier tome des *Enfants du Capitaine Grant*, inondée sur une énorme étendue par le mascaret d'un *rio* sorti de son lit : depuis les Andes, le *rio* aurait eu le temps de se calmer et ne formerait pas, au bout de mille kilomètres, un mascaret, il accentuerait tout au plus cette mouillure de l'herbe que l'on trouve dans certains prés. Mais par quelle divination Jules Verne a-t-il deviné cette angoisse qui fait craindre la submersion, tant on sent qu'il suffirait de bien peu de changement dans le niveau des mers pour que la pampa redevienne une plaine sous-marine ?

Étrange impression, pour l'Européen amoureux d'un sol modelé, que cette plate-forme inépuisable située entre ciel et océan, si peu au-dessus du niveau de l'océan, faite de limons, offerte là par une surrection comme une grande table, sans nervures, sans failles, sans caprices du sol. L'eau y pourrit sur place : elle ne coule pas. Elle forme le marais où patauge le troupeau ou celui que l'homme drainera à l'usage du blé ou du riz, au besoin la nappe souterraine où l'éolienne puisera pour le fermier isolé et les inévitables saules pleureurs de sa ferme plaquée sur la plaine ; elle ne construit pas le paysage, elle ne sait pas le raviner. Espace où la nature physique du globe n'a point mis d'amour et auquel elle n'a pas prêté d'attention, à qui il ne reste pour se créer que les lumières du ciel ou l'amour des hommes, lorsque les hommes se dressent

> au-dessus de cette grande lassitude de la terre,
> car le bâillement de la pampa verte
> est comme une fatigue qui repose
> ou comme une espérance qui se perd... [1].

*
* *

Plaine et prairie définissent la pampa ; elle n'était pas autre chose avant d'être cultivée par l'homme. Son nom, dérivé du *quechua*, veut

1. Santos Chocano, *El gaucho*. Le Péruvien Santos Chocano (1874-1934), qui a vécu en partie en Argentine, est, comme il le dit lui-même, « le poète de l'Amérique, autochtone et sauvage... » Il a de grandes affinités avec Walt Whitman.

dire « chemin plat ». Prairie naturelle, en zone tempérée, géographiquement déterminée par une certaine quantité de pluies (750 à 1 000 millimètres) agissant sur un sol limoneux et presque sans relief à une température moyenne de 17°C. Bien légères, presque invisibles sont les ondulations du terrain, qui ne se relève pas à plus de cent mètres d'altitude jusqu'à cinq cents kilomètres de Buenos Aires, formant une immense cuvette verte.

Cette platitude presque parfaite est due aux alluvions. Elles recouvrent un vieux continent usé et enfoui, posées sur lui en couche uniforme. Apportées par le vent ou les cours d'eau, égalisées par un ruissellement très lent, elles ont donné une table humide, recouverte d'un tapis végétal. On songerait à comparer la plaine pampéenne à la Beauce, mais on s'aperçoit que la comparaison ne tient pas. Quelque impression de vastitude que donne la Beauce, elle ne saurait égaler celle que procure la Pampa. Pour une raison ignorée, dont personne ne me semble avoir rendu compte, tout paraît plus grand. Logiquement, au centre d'une plaine parfaite, Beauce ou pampa, on devrait avoir la même sensation de platitude infiniment étendue ; et pourtant l'horizon argentin semble quatre ou cinq fois plus lointain.

Peut-être en faut-il chercher la cause dans la lumière pampéenne. Il est rare qu'elle se plaque et se réfléchisse sur le sol ; par la présence constante d'une légère brume, même invisible dans les jours les plus secs, à ras de terre, la lumière vit et se joue dans l'air plus que sur le sol lui-même. Elle donne ainsi comme une troisième dimension à cet univers de platitude et, faisant vivre le ciel au-dessus de la terre, invite le regard à ne jamais les laisser se rejoindre, reculant ainsi l'horizon ou plus exactement l'impression d'horizon.

A cette lumière, la pampa doit d'être vivante tout en étant monotone. Elle doit tout aux jeux de la luminosité de l'air. Ceux-ci deviennent naturellement plus beaux au crépuscule : non des crépuscules romantiques aux nuages dorés ou ensanglantés, non pas un couchant de carte postale, mais un jeu très caressant de lumières vastes et douces, qui donne une impression de profondeur.

Un autre élément de variété est le jeu des eaux. Imperceptibles à l'œil, avec des « pentes » de 0,1 p. 100, les ondulations du terrain suffisent pourtant à éloigner ou rapprocher la surface du sol du niveau où se concentre l'humidité, créant ainsi des taches dans la végétation, plus ou moins dense et plus ou moins verte dans les invisibles creux. L'eau, nous l'avons dit, d'ailleurs, n'a pas tendance à couler. Dans la pampa centrale, pas de réseau hydrographique marqué. Seule une paresseuse chevelure de petits fleuves en bordure de la côte. Nulle part il n'y a de pente assez forte pour qu'un vrai fleuve se forme, se dirige vers l'Océan et capte des affluents.

*
* *

A part la côte, dont avec beaucoup de complaisance on a fait une villégiature d'été, la pampa, malgré son charme profond — qui n'est sensible qu'au natif, à l'ascète ou à l'esthète — provoque irrésistiblement la nostalgie d'un centre d'attraction. Elle est désespérément invertébrée ; la direction des routes, lorsqu'il y en a, semble être un acte gratuit, car aucune inflexion du sol ne les sollicite. La plus forte nostalgie que l'on y éprouve est celle du caillou. Oui, d'un simple morceau de pierre que l'on puisse ramasser et prendre dans la main. On raconte qu'au XIXe siècle, lorsque l'expédition Roca libérait la pampa des Indiens, les soldats, après des semaines de marche, trouvèrent quelques cailloux à Choele-Choel, sur la limite sud de la pampa : premières manifestations minérales du plateau patagonique, que les gauchos militarisés recueillirent comme des curiosités et rapportèrent dans leurs sacs à Buenos Aires. L'anecdote n'a rien d'invraisemblable : il m'est arrivé, après cinq mois passés sans interruption à Buenos Aires, de m'échapper pour quatre jours vers les sierras de Tandil et d'en rapporter des pierres que je laissai plusieurs semaines sur mon bureau.

Cependant, les soldats de Roca n'auraient pas eu besoin d'aller si loin. Sur cette tartine alluviale de *loess* et d'humus qu'est la pampa, le sous-sol rocheux affleure précisément dans les « sierras » de Tandil : une série de collines pierreuses, à trois cent trente kilomètres au sud de Buenos Aires, qui ne dépassent guère quatre cents mètres. Mais, surgissant de la plaine pampéenne, malgré leur faible altitude, elles semblent un miracle et, incultes, âpres, rocailleuses, prennent des airs de montagne sauvage ; on songe aux Alpilles de Tartarin. Elles portaient jusqu'en 1875 le fortin *Indépendance* et marquaient la limite entre la civilisation et les Indiens. Jules Verne évoque ce fort avec bonhomie dans le premier tome des *Enfants du Capitaine Grant.*

*
* *

Le limon et les pluies avaient destiné de toute éternité cette plaine uniforme, plus grande que la France, à produire de l'herbe. Il fallut attendre, au XVIe siècle, un bateau venu d'Europe pour que cette herbe fût utilisée par des ruminants et des chevaux, ce qui semblerait montrer que la Providence ne se manifeste qu'à son heure et que quelques millions d'années d'évolution naturelle n'avaient pas suffi à créer sur cette immense table rase un riche équilibre biologique à fort rendement de vie.

D'ailleurs, dans la proportion de 50 p. 100, même l'herbe de la pampa est d'origine européenne... Ce fut une des questions qui m'intriguèrent le plus dans mes premières années de séjour, lorsque,

Frontières et limites de l'Argentine.

retrouvant une curiosité de botaniste que j'avais eue à quinze ans, je m'étonnais de trouver autour de Buenos Aires des prairies naturelles presque entièrement constituées par des espèces européennes.

Les botanistes argentins, qui ont consacré des études très précises à l'herbe des prairies naturelles, distinguent le *pasto fuerte* (aliment dur pour le bétail) et le *pasto dulce* (aliment doux). On explique souvent cette distinction par la nature du sol, définissant le *pasto fuerte* par la région pampéenne périphérique, plus sèche au contact des premières chaînes rocailleuses et le *pasto dulce* comme l'herbe qui pousse dans la véritable pampa centrale, parfaitement plane et plus régulièrement humide. En fait, le *pasto fuerte* semble fait d'espèces indigènes et de graminées vivaces, le *pasto dulce* dû non seulement à l'humidité mais à une prédominance de graminées annuelles et de légumineuses venues d'Europe.

Aucune étude ne sépare ces deux facteurs, humidité ou origine européenne, pour définir le *pasto dulce*. Et il est évident que les agriculteurs du XIXe siècle se souciaient peu de la distinction, ils divisaient les pâturages en bons ou mauvais, sans se demander si leur qualité tenait à la présence de l'eau ou aux espèces des graminées. Mais il est certain qu'avant même que fût tenté un effort de culture et que l'on songeât à des prairies artificielles, l'herbe d'Europe, apportée Dieu sait comment, sous la forme de fourrages débarqués, avait très sérieusement conquis et peuplé les pampas. Cette herbe d'Europe n'a pas encore envahi toute la pampa, reculant d'ailleurs devant la sécheresse c'est-à-dire devant les régions traditionnelles de *pasto fuerte*. Mais trèfle, chardons, borraginées, et même pâquerettes, se sont emparés de grandes surfaces.

Il va sans dire que la volonté de l'homme a implanté et créé méthodiquement à la fin du XIXe siècle les vastes luzernières qui fournissent aujourd'hui un fourrage abondant, et s'évadent des prairies artificielles pour féconder les prairies naturelles. Dans l'ensemble, on peut dire que l'herbe indigène était pauvre et rèche, comme préparée à la sécheresse, tandis que l'herbe européenne, provenant de pays cultivés et irrigués, montrait plus de confiance dans la nature : sa confiance n'a pas été déçue puisque, même s'épandant à l'aventure, et, à l'origine, sous sa propre impulsion biologique, elle a trouvé des conditions qui lui ont permis de prospérer et souvent de triompher d'espèces locales plus timides.

Une hypothèse digne des harmonies de la nature de Bernardin de Saint-Pierre, mais fort attrayante, permet de supposer que l'herbe de la pampa est devenue plus riche depuis qu'elle remplit sa destination, qui est d'être broutée. Car avant l'arrivée des troupeaux européens, elle n'entretenait aucun grand ruminant digne des ressources du *pasto*. Les vingt-trois millions de bovins, les vingt-quatre millions d'ovins et les cinq millions et demi de chevaux que nourrit la pampa n'ont

pas fait disparaître cependant ses premiers habitants, tous coureurs rapides, renard du pays, sarigue, *huron* (sorte de fouine), *viscacha* (petit rongeur), chat sauvage et autruche. Mais surtout la faune naturelle de la Pampa est constituée par ses oiseaux. Ils peuplent l'étendue d'une vie familière et souvent colorée. C'est pour eux que se passionne l'étranger aussi bien que le créole, et les albums de luxe comme *Les Oiseaux de la Pampa* sont d'une vente certaine. Rouge-gorge, martin-pêcheur, rappellent les oiseaux d'Europe ; mais il y a aussi l'oiseau-mouche *(picaflor)*, que son vol bleuté et mécanique fait parfois confondre avec un gros insecte. Et l'on hésite à traduire en termes zoologiques les noms de la *petite veuve*, du *jilguero* ou du *chipu*.

Plus faciles à voir que les mammifères sauvages, qui d'ailleurs reculent vers la région du *monte*, les oiseaux font comme des étincelles de vie dans la pampa. Minuscules étincelles dans ce paysage statique qui se répète indéfiniment. Car hormis les bosquets des alentours de Buenos Aires *(quintas)*, les saules pleureurs qui entourent la ferme ou l'*estancia*, on ne trouve pas un arbre dans l'immense étendue. L'arbre est un luxe dans la pampa et tous y ont été plantés par l'homme ; faute d'arbres, les gauchos attachaient autrefois leur cheval pour la nuit aux cornes d'un bœuf sacrifié à cette intention.

*
* *

Si vaste est la pampa et si puissante que les cultures installées par l'homme ne semblent pas en avoir modifié l'aspect. Sauf à l'époque de la moisson, les champs de céréales ne se distinguent guère de la prairie. On ne voit guère de sillons et le sol n'est pas morcelé au point de former un damier. En fait, du chemin de fer, il faut une grande attention pour s'apercevoir que sur de vastes étendues la plaine est cultivée ou plus exactement ensemencée. L'œil n'aperçoit pas de villages ni de routes ; tout reste très disséminé et perdu dans la distance. Même les fermes et les *estancias* sont pratiquement invisibles pour des yeux européens, trop éloignées les unes des autres. C'est à cela que l'on mesure l'irréductibilité de l'Amérique à l'Europe : que même une exploitation sérieuse du sol ne semble pas avoir changé le paysage naturel.

Il ne faut pas croire que seul le régime de la très grande exploitation y soit connu ; seulement la moitié du sol est couverte par des exploitations de plus de mille hectares. Certes la petite propriété, semblable à l'exploitation familiale française, n'existe à peu près pas, sauf dans les cultures maraîchères ou fruitières du delta. Mais les établissements de vingt-cinq à cent hectares sont la majorité. Les propriétés latifondiaires ont reculé vers la périphérie ; la vente par lots, le fermage, l'aparcerie, les ont désagrégées.

Beaucoup de grands propriétaires, qui avaient obtenu au XIXe siècle

des dizaines de milliers d'hectares où ils se contentaient de laisser croître sans surveillance des troupeaux sauvages, ont été très fortement tentés au début du XXe siècle de morceler et de vendre par parcelles de cinq cents ou mille hectares des terres qu'ils laissaient improductives. Au moment de la hausse des terrains, c'est-à-dire entre 1890 et 1900, lorsque les terres agricoles proches de la capitale (100 à 500 kilomètres) sont devenues plus rares et ont pris leur valeur, le grand propriétaire qui ne se sentait pas l'énergie nécessaire pour cultiver ses cinquante mille hectares, pouvait trouver plus profitable d'en vendre les quatre cinquièmes à un prix assez élevé et d'investir cet argent. En fait, l'utilisation agricole du sol est due en premier lieu aux colonies d'étrangers que le gouvernement fédéral, les gouvernements provinciaux, parfois des associations privées, ont introduites à partir de 1856 ; chaque colon avait un lot de dimensions raisonnables.

Lorsque, devant le succès des colonies, de nouveaux venus ont voulu acheter des terres, ils sont arrivés à les payer assez cher aux grands propriétaires qui les détenaient depuis cinquante ou quatre-vingts ans et ne les utilisaient que pour un élevage très extensif. C'est pourquoi l'agriculture a mordu sur l'élevage, l'élevage extensif s'est fait intensif (création de luzernières), la moyenne propriété a partiellement démembré la grande. Entendons par moyenne propriété, en Argentine, une bonne centaine d'hectares...

Nous n'irons pas jusqu'à dire que l'*estancia* de la légende n'existe plus. Elle a souvent été réduite, il en existe encore un bon nombre d'exemples. A trois cents ou quatre cents kilomètres de Buenos Aires, on y arrive, après avoir quitté une route asphaltée, par quelque chemin de terre large, boueux ou poussiéreux, sur quarante ou cinquante kilomètres, mais point trop mauvais pour une automobile car le sol reste égal et sans cailloux. L'allée principale est bordée de haies de peupliers, d'ormes ou de thuyas. Elle mène à une maison de maître entourée d'une galerie couverte. Des pièces vastes, de nombreux dégagements, beaucoup de chambres, un service nombreux. Selon ses goûts, ses origines, selon qu'il a coutume d'inviter des hôtes, le maître de maison a conservé au logement principal un ameublement qui rappelle les *estancias* du XIXe siècle (vastes lits, grandes tables, secrétaires, coiffeuses, coffres, meubles « coloniaux ») ou adopté un style gentleman-farmer moderne.

Devant la maison, un parterre de géraniums dominés par des palmiers. Magnolias, cèdres, eucalyptus entourent l'habitation principale. Plus loin, les logements de l'intendant et des *peones*, en brique recouverte de stuc ou en boue séchée : des rez-de-chaussée à toit plat, bordés de galeries et combinés de manière à former des cours, tout proches de longues écuries. A quelque distance, des étables, vastes hangars de cent mètres de long, où le bétail de choix a eau courante,

bains et mangeoire automatique. S'il n'a pas plu depuis quelque temps, le limon de la Pampa donne une belle poussière blanchâtre. Entourée d'une palissade, une piste de cirque, dont le centre est marqué par un piquet, sert à dompter les chevaux.

C'est de là que l'intendant et les *peones* surveillent des troupeaux de quelques dizaines de milliers de têtes. Mais une grande partie des *peones* vit sur une autre portion du territoire de l'estancia, dans un *tambo*. L'estancia est divisée en secteurs par des lignes de barbelés ; souvent le tiers ou le quart a été converti en luzernières, mais souvent aussi une dizaine de milliers d'hectares sont abandonnés à la croissance naturelle du bétail qui n'est pas de race.

De l'habitation du maître, on ne voit guère qu'une faible partie des *peones*, caracolant avant de partir pour le *campo* ; seul le dompteur de chevaux travaille sur place. Ces *peones* d'estancia, que l'on appelle improprement des *gauchos* et qui s'appellent eux-mêmes souvent ainsi — car les *gauchos* étaient des indépendants — sont rudes mais non sans gentillesse. Ils auraient une forte tendance au nomadisme si de nos jours ce type d'*estancia* n'était, dans la Pampa, assez rare pour qu'il ne soit plus si aisé de passer de l'une à l'autre.

Il est exact qu'ils aiment chanter le soir, jouer de la guitare et souvent de l'accordéon ; mais leurs chansons leur viennent en fait de la capitale, bien que les paroles de ces chansons célèbrent la vie d'*estancia*. Pour les hôtes, les distractions seront les immenses chevauchées (il est assez difficile d'atteindre les limites de l'*estancia*), l'observation curieuse du *peon* chargé de donner du sel aux bêtes, quelque cérémonie où l'on marque au fer une partie du troupeau, et la confection de l'*asado* ou rôti en plein-air. Dans la région de Buenos Aires, certaines *estancias* sont des établissements laitiers industrialisés, où le lait circule dans des tuyaux.

Mais ce spectacle est en fait un spectacle d'exception, destiné aux touristes. L'Argentin n'invite pas dans son *estancia*, mais dans sa *quinta* aux environs de Buenos Aires. Pour aller dans une *estancia*, il faut le demander à quelque ancien propriétaire de grande famille, cultivé, cosmopolite, vivant à Buenos Aires, et qui comprenne et apprécie cette fantaisie d'un étranger. La vie sociale du grand propriétaire traditionnel a en fait pour centre son appartement de Buenos Aires, ou, à la belle saison, la *quinta* : à trente ou soixante kilomètres de la capitale, quelques hectares de bosquets, au besoin des arbres fruitiers. Des haies et des allées, parfois un peu de jardin fleuri, souvent, depuis que l'influence anglo-saxonne a modifié la *quinta*, une piscine.

La traditionnelle *estancia* ne donnera pas une image exacte de la pampa. Quelques évocations plus justes seraient la ferme, le faux village et le « centre ». La ferme se réduit à une maison d'habitation — toujours sans étage et à toit plat — où s'adossent des hangars. Elle réunit une famille et, souvent, de un à cinq ouvriers agricoles, parfois

avec leur famille dans une maison annexe. Cinq ou six saules pleureurs. Si l'exploitation est agricole *(chacra)*, elle possède tracteur, faucheuse-lieuse, charrettes, de trois à vingt chevaux. Elle peut couvrir de vingt-cinq à cinquante hectares. Elle peut se consacrer au blé, au maïs, au lin, ou à l'élevage, parfois — surtout dans la province de Buenos Aires — au lait.

La ferme est à cinq, quinze ou trente kilomètres d'un faux village : une épicerie-café, quelques petits maquignons ou dompteurs, un mécanicien, sur une route, à quelque croisement. Le tout formant un groupe de sept à huit maisons déjà disposées de manière à constituer l'embryon d'une ville à rues en damier, dans la poussière des chaussées envahies par l'herbe et prolongées, trente mètres après le village, par le chemin de terre. Quelques fermes plus proches, à cinq cents ou mille mètres, donnent de la consistance à ce groupe humain. Le faux village dessert ainsi une quinzaine de fermes.

Le « centre » est intermédiaire entre le faux village et la « ville » *(ciudad)*. Aux épiceries s'ajoutent une école, un magasin où l'on vend de tout, ou *tienda*, une pharmacie. Il peut y avoir un médecin ou un officier de santé (que l'on appelle kinésiologue). Là se logent les petits employés de quelque grand organisme de ramassage de lait ou de viande, quelques intermédiaires à l'échelon inférieur. Un serrurier-forgeron, un sellier, même un coiffeur font du centre presque une manière de village — à qui il manque les paysans. Le « centre » devient ville si quelques fabriques (cuirs, fromages, etc.) lui ont donné assez d'importance pour que le commerce s'y multiplie, que les rues s'y tracent, et qu'y naissent des autorités municipales, grâce auxquelles apparaissent une place centrale et une église.

Ainsi la vie rurale de la pampa ne se réduit pas à l'*estancia*, tout au contraire. L'*estancia* correspond à une structure féodale que l'immigration de 1870 a affaiblie. La vie rurale que nous venons de décrire appartient à une autre ère. Elle ressemblerait fort à celle de l'Europe s'il ne restait d'énormes différences : 1° La densité rurale est tellement faible que, pour un Français transporté dans la pampa et la parcourant en automobile, fermes, faux villages et centres seraient invisibles, au point que la pampa lui semblerait déserte et la vie rurale nulle ; 2° Les paysans, c'est-à-dire ceux qui exploitent le sol, ne vivent *jamais* groupés en villages.

La conséquence en est qu'il n'existe *aucune vie paysanne* : tout groupement humain supérieur à la ferme (ou à l'*estancia* patriarcale) est fait d'artisans et d'intermédiaires, et ne comporte pas de paysans.

*
* *

Aussi, pour nos yeux d'Européens, la pampa est la fois un désert plat et vert, et une montagne de blé, de maïs et de viande. Aucun Euro-

péen n'arrivera dans son imagination et dans son bon sens à faire se rejoindre ces deux images : les millions de tonnes végétales et animales qu'enregistrent les statistiques lui donneront une impression de richesse et de puissance, la vision directe de la plaine une impression de prairie déserte sans villages et sans hommes, garnie peut-être çà et là de « postes ». Il faut renoncer à imaginer cette civilisation de la pampa si l'on ne connaît que l'Europe.

Mais, pour parcourir son étendue, nous y avons négligé les villes et les centres nerveux. Parce qu'avec ses sept cent cinquante mille kilomètres carrés (provinces de Buenos Aires, Santa Fé, Cordoba, territoire de La Pampa), la région pampéenne couvre une superficie égale à une fois et demie celle de la France, nous avons survolé cette mer infiniment plate d'herbe et de culture, ce désert de graminées et de céréales, ce désert riche où l'homme est perdu dans l'immensité.

Cependant, c'est sur ce territoire que se trouvent les plus grandes villes et les plus évoluées de l'Argentine. C'est à l'entrée de cette région naturelle qu'a bourgeonné monstrueusement Buenos Aires, faisant naître autour d'elle Avellaneda (280 000 habitants) ou Lanus (242 000 habitants). Si gênante était la suprématie de Buenos Aires que Rocha décida en 1882 de fonder La Plata à quatre-vingts kilomètres, capitale de la province, qui a maintenant 217 000 habitants. Ainsi les quatre cinquièmes de l'industrie et du commerce de l'Argentine se trouvent concentrés dans les villes de la région géographique appelée pampa centrale.

Ville administrative et port de la province — alors que Buenos Aires est le port de l'Argentine — La Plata porte dans ses rues aérées et scientifiquement numérotées, ses trottoirs toujours plantés d'arbres, les marques allègres de sa fondation récente. On y habite au numéro 566 1/2 de la rue numéro 27 : cela signifie à 566,50 mètres du début de cette rue, qui se trouve elle-même à 2 700 mètres du début de la ville. Sur un terrain plat, dominée par une cathédrale qui s'inspire du gothique méridional d'Albi, elle vit entre des installations portuaires à la forte odeur de cuir et de belles forêts d'eucalyptus. Elle possède un admirable Musée d'Histoire naturelle, centre de la géologie et de la paléontologie de l'Argentine, et considéré comme un des mieux organisés et des plus riches du monde.

Au sud de la ligne de villes qui bordent l'estuaire, Buenos Aires, Avellaneda, Lanus, Quilmes et La Plata, on ne trouvera que des « cités » de 10 000 à 20 000 habitants, centres laitiers, agricoles, d'élevage, bourgs d'une plaine agricole dans la partie la plus riche de l'Argentine : Azul, Guamini, La Madrid, Monte, Piguë, San Martin en Canuelas. Seule Bahia Blanca, à six cent quarante kilomètres au sud, avec ses 82 000 habitants, constitue un port secondaire, et la dernière ville de plus de 50 000 âmes avant le pôle Sud, bien que les terres émergées s'allongent encore sur près de mille cinq cents kilomètres dans

cette direction. Mais entre Buenos Aires et Bahia Blanca, entre ces deux échancrures de la côte séparées par près de sept cents kilomètres, s'étend en bordure de l'Atlantique ce que l'on appelle l'Atlantide argentine : toute une série de stations balnéaires encore rudimentaires dans les dunes, Mar de Ajo, Necochea, Quequen, Miramar, Pinamar, Villa Gesell... Car on croit trop aisément, en regardant une carte à grande échelle, que Buenos Aires se trouve tout près de l'océan, tant la large échancrure du Plata se confond avec l'Atlantique. En fait, devant Buenos Aires, le Plata est jaune et très peu océanique, et il faut bien trois cents kilomètres avant d'arriver à la mer. Quelques-uns des habitants de Buenos Aires couvrent cette distance pour le week-end, tous à l'occasion des vacances. D'où la fortune singulière de l'une des plages de l'Atlantide, Mar del Plata, à quatre cent quatre kilomètres de Buenos Aires.

Ainsi un beau chapelet de villes et de villégiatures cerne au contact de l'océan la pampa infinie. On retrouve le même trait souligné au long des fleuves qui, au nord-ouest, séparent la pampa de la Mésopotamie. Au point exact où le grand Parana, large de plusieurs kilomètres, descend du nord tropical avant de s'épandre dans la plaine jaune et verte, sur une falaise de quelques dizaines de mètres, se dresse Rosario, capitale du maïs, débouché d'un immense bassin de céréales. Son port, autrefois construit par les Français, peut accueillir les grands transatlantiques mixtes, car le tirant d'eau est suffisant. Avec ses 464 000 habitants, Rosario est la seconde ville du pays, rivale heureuse de sa capitale provinciale Santa Fé (168 000 habitants), qui se trouve un peu en amont. Et au centre géographique même de l'Argentine, à la limite de la pampa et des *sierras pampeanas*, l'antique Cordoba (ou Nouvelle-Cordoue), fière de sa cathédrale des XVII-XVIIIe siècles et de sa vieille université, avec ses 351 000 habitants, draine d'autres plaines à blé ainsi que la laine et la viande de ses collines.

En bordure ou au cœur de la pampa riche et déserte, les plus grandes villes du pays. Les trois premières, Buenos Aires, Rosario, Cordoba sont les plus actives dans le commerce et l'industrie avec Santa Fé et les satellites de Buenos Aires, les plus mondaines aussi avec Mar del Plata, celles où l'on trouve les grandes universités, les meilleurs chirurgiens, les hommes les plus cultivés.

Urbanisme et urbanité dans les métropoles, platitude agricole dans les immenses campagnes, l'Argentine pampéenne pourrait se suffire. Elle est riche et puissante ; et dans un rapide voyage d'un mois ou deux, elle seule apparaît, tant de reportages hâtifs le prouvent. Non seulement elle pourrait se suffire mais elle serait plus cohérente. Sauf quelques exceptions — les villes de Tucuman et de Mendoza — on ne trouve pas dans le reste du pays le même « niveau culturel » ni le même « progrès économique ».

Et pourtant cette région, qui dans l'esprit de tous ceux qui n'ont

pas vécu plus d'un an en Argentine, constitue tout le pays, ne couvre que le quart de sa surface. Les autres, et les Argentins le déplorent, sont moins évoluées, inconnues d'ailleurs du reste du monde. Elles ont pourtant leur charme — souvent plus prenant que celui de l'Argentine centrale — leur puissance virtuelle et leur vie.

Les grands fleuves et le Chaco.

Nulle région n'avait été mieux marquée par le destin géographique et humain que celle des grands fleuves, avec son prolongement tropical, le Chaco : le seul grand système hydrographique qui existe en Argentine y a apporté la fertilité, le climat, la chaleur, les premiers colons la présence humaine.

Ces derniers avaient abordé l'Argentine par le seul point où elle était abordable : la plus vaste échancrure de la côte atlantique, c'est-à-dire l'estuaire du rio de la Plata. Ils cherchaient en effet à la fois une baie et des voies de pénétration : seul cet estuaire répond à ces conditions.

Il se trouvait de plus que les fleuves, à partir de la côte de Buenos Aires, s'infléchissaient vers le nord, c'est-à-dire *permettaient de pénétrer le continent en direction du Pérou*, centre de la colonisation espagnole. Sur cette ligne, en faisant seulement le cinquième du chemin, les colons du Plata rencontrèrent ceux qui, venant des Andes péruviennes et du Titicaca, prenant le continent en écharpe, descendaient vers le sud-est. Les fleuves constituèrent donc la ligne de première colonisation. Celle-ci fut maintenue lorsque la recherche des ressources agricoles prit le pas sur la facilité des communications : les fleuves signifiaient aussi fertilité. C'est pourquoi, si l'on excepte le miracle particulier et limité de la province de Tucuman, la région des grands fleuves est, après la pampa centrale, la seconde région de l'Argentine : la province de Santa Fé, sur le rio Parana, a une densité de 12,78 habitants au kilomètre carré, fort voisine de celle de la province de Buenos Aires (14,33) et le « territoire » de Misiones, tout au nord, une densité de 8,18 qui le classe de ce point de vue avant la plupart des « provinces ».

Rien de plus varié d'ailleurs que les régions structurées par cette arborescence de fleuves dont le tronc est l'estuaire du Plata et dont les branches et les ramures se perdent au nord dans la selve tropicale. En suivant vers le nord le tronc du vaste Parana, on laisse à gauche la riche province de Santa Fé, qui unit au *loess* de la pampa[1] la présence du cours d'eau. A droite, aussi riche, encore mieux irriguée par des affluents, la province mésopotamienne d'Entre Rios, ainsi nommée

1. C'est pourquoi nous avons considéré que cette région faisait partie de la pampa : tant par son sol que par ses productions et sa structure économico-sociale.

car si elle a le Parana à l'ouest elle trouve à l'est le rio Uruguay qui la sépare de la nation du même nom : soixante-huit rivières en font une sorte de rizière. La province de Corrientes la prolonge au nord. Plus au nord encore, s'épanouissant au long des affluents, le feuillage de l'arbre hydrographique jette vers l'orient le territoire de Misiones, au climat tropical, à la terre rouge et fertile, qui fut le lieu de prédilection des établissements missionnaires, aux confins du Paraguay, où les Jésuites créèrent le fameux Eldorado de *Candide*. A l'occident, les vastes territoires de Formose et du Chaco, selve et brousse, végétation qui passe du jaune sec au vert humide selon la présence ou l'absence de l'eau. Tout cet extrême-nord est soumis à l'alternance d'une saison de pluies en été et d'une saison sèche en hiver.

La remontée du Parana, le troisième fleuve d'Amérique avec ses quatre mille sept cents kilomètres (contre six mille cinq cents pour l'Amazone et cinq mille cent vingt pour le Mississipi) rend compte de cette pénétration vers les tropiques. Sur des navires fluviaux pansus et bas, mus par des roues à aubes, on quitte Buenos Aires vers l'ouest d'abord, longeant la côte plate et basse du cours pampéen, croisant les péniches chargées de blé de Santa Fé ou de quebracho du Chaco. Le cours principal ne permet pas de voir le méandre des îles, marquées seulement au loin par leurs bosquets de saules et de fromagers *(ceibo)* ; il est assez large pour que les deux rives paraissent lointaines, assez profond pour livrer passage aux transatlantiques jusqu'à Rosario.

L'eau est jaune, chargée d'argile. A la hauteur de Rosario, le débit du Parana est de six mille mètres cubes par seconde en moyenne. Après Rosario, le fleuve fait un coude et remonte vers le nord. Sa largeur varie encore de trois à sept kilomètres. Les îles sont parfois couvertes d'une végétation exubérante, les arbres de laurier-timbo et de lapacho où s'entrelacent les lianes envahissant les rives limoneuses.

Au nord de Santa Fé, on trouve encore les villes de Resistencia et de Formose, puis une zone nettement tropicale, le confluent du Parana et du fleuve Paraguay. Le Parana, formant alors frontière avec l'État du Paraguay, décrit une courbe vers l'est, embrassant la province de Corrientes, puis, encore plus au nord, le territoire de Misiones. Les rives se sont rapprochées et le cours est devenu torrentueux. La végétation surplombe le cours du fleuve, créant une atmosphère de selve : papillons énormes et multicolores, jacassements de perruches. On ne voit pas de caïmans, mais on en parle. A 25 degrés (latitude boréale de Louqsor), le cours du Parana cesse d'appartenir à l'Argentine pour parvenir, en territoire brésilien, à sa source, deux mille kilomètres plus haut.

Cette remontée est un admirable voyage, des grasses plaines de l'estuaire au vaste torrent tropical. Un peu lente, sur des navires utilitaires — une route « coloniale » plus que touristique — elle offre le charme d'une lente variété, et elle permet de mesurer toutes les transi-

tions qui font passer du Plata pampéen aux établissements tropicaux de Misiones. Elle sillonne les provinces des fleuves : au peuplement pampéen, fait d'agriculteurs immigrés, succède un peuplement en général plus ancien, plus métissé. Une vie grouillante, bariolée, humide, un tropique fertile, encore sauvage, jaune et vert, limoneux et végétal, fait d'eau et de chlorophylle.

Ce n'est plus la plaine agricole, la ferme et le domaine : on va vers la jungle et la selve, la factorerie et la plantation. Les cultures sont plus « exotiques » : riz, coton, tabac, *maté*. La liane rend la végétation plus hostile ; il y a des lumières de fourré et de sous-bois. Les hommes ne sont pas les mêmes ; ici ils portent des fardeaux sur leur tête et sont vêtus de beige et de kaki. Certains marchent pieds nus. Le visiteur peut jouer — un peu — à l'explorateur. Ce n'est pas encore la région des pirogues, mais il lui faut pour s'aventurer dans quelques jungles faire ouvrir son chemin au *machete*. S'il est peu familier avec le pays, s'il est un simple touriste égaré, on le trouve assez souvent entouré d'un voile de gaze ou relativement protégé contre les moustiques par l'odeur de quelque produit violent.

Cette route du grand fleuve aboutit aux célèbres cataractes de l'Iguazú, au confins de l'Argentine, du Paraguay et du Brésil. Les Argentins en sont fiers à juste titre, et il faut reconnaître que, plus préservé que celui du Niagara, qu'il égale certainement et surpasse sans doute, le spectacle est un des plus grandiose du monde. On éprouve en principe quelque méfiance pour ces merveilles classées et pour ces jeux de géants de la nature, trop dramatiques et, semble-t-il, trop volontairement imposants. Mais les chutes de l'Iguazú gardent une étonnante virginité ; et les énormes cascades, leurs rejaillissements, leurs brouillards d'eau vaporisée, leurs arcs-en-ciel, la multiplication même des failles, des rapides, des gouffres affirment leur empire sur un monde où règne la violence sonore de l'eau.

Tout cela prend sa valeur par la présence de la nature tropicale. Le spectacle trop attendu devient saisissant lorsqu'il est capté du sous-bois voisin, immense, grouillant, blanchi d'humidité, couronné de frondaisons d'un vert agressif. L'Iguazú est unique parce que le pathétique un peu facile des masses d'eaux déchaînées ne s'affirme pas seul ; il est comme une blessure saignante et criante dans la forêt luxuriante et pourrie. Par là ses effets dramatiques, ses chutes et ses grondements perdent de leur gigantesque banalité pour exprimer une cruauté tropicale. La nuit, des arcs-en-ciel de lune se jouent dans l'air, mais le spectacle n'est pas banalement féerique, transporté qu'il est à l'échelle astronomique. Fort heureusement, les évocations banales, lutins, farfadets et fées, perdent ici tout sens ; de manière plus vraie, l'Iguazú rappelle que l'on est sur un continent qui n'est pas à mesure humaine — du moins à cette mesure humaine que nous avons élaborée depuis deux mille ans. Plus qu'une curiosité touristique déme-

surée, l'Iguazú est, à l'extrême-nord de l'Argentine, le sceau violent du tropique, de la selve et de la démesure : il marque bien que les provinces des fleuves sont une des tentations par lesquelles l'Argentine s'éloigne de son centre, la tentation par laquelle l'Argentine pourrait être Brésil.

*
* *

De l'autre grand fleuve, l'Uruguay, on pourrait dire la même chose que du Parana. A trois cents kilomètres à l'est, plus proche de la côte atlantique, il vient, en deux mille kilomètres, du même nord tropical. Mais c'est entre les deux fleuves que s'étend la région géographique originale qui constitue la Mésopotamie, avec les provinces d'Entre Rios, Corrientes, puis le territoire de Misiones.

Malgré les habituelles métaphores des géographes locaux, cette Mésopotamie n'a rien à voir avec la Mésopotamie antique, désert patiemment irrigué par nos premières civilisations et revenu à sa destination première. C'est naturellement que la Mésopotamie argentine est une jungle humide et une rizière en puissance. Elle rappelle l'Indochine plus que l'Assyrie. Les pluies sont très fortes, beaucoup plus que dans la pampa. Elles alimentent un très grand nombre de petits cours d'eau qui se jettent dans le Parana ou dans l'Uruguay. Le sol lui-même, argileux ou sableux, est relativement accidenté, soulevé par d'incessantes croupes de collines cachées sous la végétation. Celle-ci est riche, variée, pittoresque : les caroubiers et les algarrobos, palmiers, l'urunday et le nandubay, le grand mimosa et le *ceibo* (fromager), dont la fleur a été déclarée fleur nationale par décret en 1942. Tout à fait au nord, dans le territoire de Misiones, les bois atteignent cinquante mètres, avec les pins du Brésil, les palissandres, le grand timbo et des essences purement locales, *ibira-pita* et *iba-poky*. Les oiseaux sont plus colorés que ceux de la pampa, la faune aquatique très développée : cygnes, mouettes fluviales, poules d'eau. Les eaux abondent en poissons : saumons, bogues, espèces voisines des raies, des soles, des brochets ; certains sont dangereux, mais on ne trouve pas en Argentine les fameux poissons carnivores brésiliens.

La Mésopotamie n'est pas uniforme. Dans sa partie sud, ou province d'Entre Rios, elle conserve encore les cultures de la pampa, blé, lin, maïs, avoine, plantes oléagineuses, et tient une bonne place dans l'élevage (2 700 000 bovins). En ce sens, le sud de la Mésopotamie s'apparente à l'État de l'Uruguay. Il n'y aurait d'ailleurs que le fleuve Uruguay à franchir à l'est pour entrer dans la République de l'Uruguay, le Parana à l'est pour se trouver dans la riche province pampéenne de Santa Fe, dont la capitale a beaucoup nui à sa jumelle qui, sur l'autre rive, est la capitale d'Entre Rios, Parana. Puis, en remontant vers le nord, la Mésopotamie prend son caractère. La terre est faite d'argile rouge ; les pluies deviennent de plus en plus abondantes, jusqu'à

1,80 mètre par an. Jungle et forêt croissent, avec l'araucaria, le timbo, le lapacho, le cèdre au bois rose et odorant... La faune se renforce de vipères. Sur l'autre rive du Parana, à l'ouest de la Mésopotamie, s'étend le Chaco (territoires du Chaco et de Formose) : terre humide et rouge encore, savane, jungle et selve, essences tropicales. A l'extrême nord subsistent encore des tribus à l'état sauvage, *Matacos* et *Tobas*, qui emploient l'arc, la hache faite d'une mâchoire de bœuf, les colliers de dents...

Cependant ces régions sont fortement peuplées, du moins pour l'Argentine. Trente années ont profondément modifié la physionomie du Chaco : en y plantant le coton, on y exploite le bois. Une des zones de plus forte densité de l'Argentine est l'extrême-nord de la Mésopotamie, le territoire des Missions. C'est là que l'histoire — et non pas la légende — situe un des rares paradis terrestres qui aient existé. Il y fut créé au XVIIIe siècle par les missions de Jésuites qui y fondèrent une sorte d'État théocratique et socialiste, apprenant aux indigènes la dignité, la responsabilité et le bonheur. Ils y avaient introduit la canne à sucre, les premiers moulins à sucre, l'industrie, et même l'imprimerie, qui n'existait pas dans les territoires du Plata. Civilisés par les Pères, sans intervention d'agents royaux et impériaux ni d'aventuriers espagnols, les indigènes prospérèrent. Cependant cet Eden fut détruit et les Jésuites expulsés : voir civiliser un peuple indigène à son unique bénéfice n'était du goût de personne et un petit État trop heureux constituait une expérience dangereuse. La jungle a recouvert les ruines des beaux bâtiments de pierre qui avaient été élevés. Il en reste des traces, d'une belle et chaude architecture qui convient bien à ce climat.

Riche est cette Argentine tropicale, sans exploitation intensive, disséminée en petits centres de population. Les ports de Barranqueras, de Posadas, et, plus bas, d'Empedrado, Bella Vista, Corrientes, embarquent sur les fleuves les agrumes, le coton, le tabac, le bois. La forêt même constitue une richesse naturelle. Les selves du Chaco abondent en *quebracho*, au bois rouge ou blanc, qui est le meilleur arbre à tanin ; de très importantes entreprises s'installent dans la forêt et extraient sur place l'acide tanique. Les déchets sont envoyés à Buenos Aires comme bois de chauffage. Misiones et Chaco exploitent aussi le cèdre et les bois destinés à l'ébénisterie. La selve de Misiones fait croître dans les clairières *l'herbe maté*, boisson nationale : près de cent mille tonnes par an. C'est aussi la région du tabac et du thé, des citrons et surtout du coton qui couvre quatre cent mille hectares. Tapioca et fruits tropicaux, bananes, *paltas* ou goyaves, complètent l'aspect exotique de la production agricole. Tout le cours des fleuves, les marais que forment leurs minuscules affluents, se prêtent à l'aménagement de rizières, d'autant plus importantes que l'Argentin, à l'exemple de l'Espagnol, consomme beaucoup de riz. La culture du riz n'a certainement pas encore acquis son plein développement.

C'est tout un autre monde que cette Argentine tropicale. Monde mêlé et pourtant traditionnel : très tôt peuplé par l'Espagne qui poursuivait vers les tropiques le mirage de l'or ; métissé d'indigènes ; ponctué depuis cinquante ans de colons audacieux, Suisses, Anglais, Allemands. Cette région résiste à la tentation des grandes villes et ne permet pas non plus la dissémination de la pampa. Elle est faite de petits centres pittoresques, chauds, familiers. Les préoccupations intellectuelles y sont assez faibles. C'est pourtant là que la musique folklorique argentine, au contact du Brésil et surtout du Paraguay, trouve ses rythmes les plus originaux, à la fois nostalgiques et vifs, comme dans cette *nenia* transcrite par Guido y Spano :

En idioma guaraní
Una joven paraguaya
tiernas endechas ensaya
cantando en el arpa así
en idioma guaraní :
Llora, llora, urutaú,
en las ramas del yatay,
ya no existe el Paraguay
donde nací como tú,
llora, llora, urutaú

En langage *guarani*
une fille du Paraguay
essaie de tendres complaintes,
chantant sur la harpe ainsi
en langage guarani :
Pleure, pleure, *urutaú*,
dans les branches du palmier,
il n'est plus, le Paraguay
où comme toi je naquis,
pleure, pleure, *urutaú*

Patagonie.

Lorsque Magellan accomplit le premier tour du monde en franchissant le détroit qui porte son nom, il trouva en 1520 sur les côtes inhospitalières et venteuses de l'extrême-sud américain des hommes de sept pieds de haut (2,13 mètres !), vêtus de peaux de guanaco, fiers, loyaux et vaillants, qu'il dénomma les « Patagons » (hommes aux grosses pattes, patauds) à cause des peaux de cuir non façonnées qui leur donnaient des pieds énormes.

On n'a en somme jamais très exactement retrouvé ces Patagons, qu'avaient pourtant vus aussi les successeurs de Magellan. Certes, les tribus des Alacalufs, Yagans ou Onas, qui peuplaient la Terre de Feu, sont éteintes depuis longtemps, mais rien ne peut laisser croire qu'ils aient réellement possédé cette stature. Il est vrai que peu de gens allèrent, au XVIe siècle même, vérifier cette assertion, ou plus exactement peu en revinrent. En effet, une malchance particulière semblait peser sur les explorateurs de la Patagonie, et contribuer à en faire une terre de légendes. Le Portugais Alcaçaba fut poignardé avec son état-major en 1535 sur les côtes patagoniques par son équipage mutiné, qui se désagrégea et disparut en partie dans les terres. La caravelle-capitaine d'Alonso de Calargo se perdit en 1540 dans le détroit de Magellan, et les autres navires de l'expédition supposèrent que l'équipage avait pu se sauver sur la côte.

Le corsaire Drake prit en 1576 la même côte pour lieu d'exécution

des mauvaises têtes de ses équipages — comme l'avait d'ailleurs fait Magellan un demi-siècle plus tôt. Enfin, Gamboa fondait en 1584 au nom du roi d'Espagne deux établissements en Patagonie, lorsqu'une tempête rompit les amarres de son navire qui ne put jamais plus revenir à la côte — la Patagonie est le royaume du vent d'ouragan — et Gamboa abandonna ses colons sans vivres ni secours. Les convois envoyés à la rescousse se perdirent en route. En 1587, le pirate anglais Cavendish ne trouva sur les lieux qu'un survivant qui ignorait ce qu'étaient devenus les autres, partis pour mourir de faim dans un lieu moins éventé que les abords de la côte. Cavendish donna à cette désolation le nom de Port de la Faim.

On disparaissait donc couramment lorsque l'on abordait les côtes patagoniques. Ces disparitions donnèrent lieu à une tenace légende, celle de la « cité des Césars » ou de la « cité enchantée de Patagonie », où se seraient réfugiés les explorateurs perdus. Les Indiens confirmèrent plusieurs fois cette légende, qui subsista pendant trois siècles. Bien plus, elle fut confirmée par des Espagnols qui avaient vu la ville mystérieuse. Elle était construite par des chefs araucans, les Espagnols égarés sur le continent y étaient parvenus et leurs descendants y jouaient le rôle de conseillers d'État. Les charrues utilisées dans les champs voisins avaient leur manche en or ciselé.

Missionnaires et aventuriers partirent vers la Cité Perdue. En 1605, le premier gouverneur du Rio de la Plata, Arias de Saavedra, alla la chercher à la tête de deux cents hommes, ne trouvant qu'un désert stérile ; en 1622, Luis de Cabrera, le fondateur de Cordoba, partit avec quatre cents hommes. On énumérerait bien vingt expéditions vers la cité des Césars, à laquelle le missionnaire Mascardi envoyait, par les Indiens, des lettres écrites en sept langues.

Il est vrai que le Père Mascardi avait des excuses. Le premier, il était parvenu dans l'étonnante région du Nahuel-Huapi et du lac qui porte aujourd'hui son nom, le lac Mascardi. Prestigieux paysage de lacs verts et bleus, profonds et fascinants, dominés à pic par des montagnes où s'étagent les araucarias, les mélèzes et les neiges. La nature y est si théâtrale, si apprêtée en même temps que grandiose, que l'on ne peut croire qu'elle n'ait été aménagée par l'homme ou plus exactement par des géants, pour construire une de ces merveilles du monde qui semblent faites pour le grand tourisme. La région du Nahuel-Huapi est si splendide qu'elle est presque de mauvais goût.

J'ai vu un peintre crisper les poings tandis que de bonnes âmes lui vantaient ce lieu tellement fait pour être peint que l'artiste ne peut le souffrir. D'ailleurs la main de l'homme n'a rien touché au Nahuel-Huapi, depuis cinquante ans qu'il est habité : et j'en ai conservé une impression de grandeur et de malaise. Il faut imaginer un directeur du Tourisme qui aurait la puissance de Dieu-le-Père et construirait la région touristique idéale. Si violemment belle, si prête pour le

canotage, l'ascension, le ski, les émotions du *Vicaire Savoyard* multipliées par dix, si verte, si bleue, si blanche, si mystérieuse, verdoyante, abrupte, jaune de terre, rouge de troncs d'arbres, peuplée de forêts enchantées, de roches sculptées, qu'elle forme un monde faux comme celui des rêves, pour lequel on aurait pris la Suisse, les lacs italiens, forcé les couleurs, et créé une gigantesque réplique de tout ce qui dans un paysage exalte l'homme. Le Gouvernement argentin a très bien compris tout cela en faisant de cette monstrueuse beauté une Réserve nationale et un Parc de tourisme. Exception, d'ailleurs, que ce bijou barbare, dû à des fjords continentaux glaciaires, dans la sèche et venteuse Patagonie.

Mais sa présence au cœur du continent maudit dans lequel les hommes disparaissaient explique peut-être la cité des Césars. Le Nahuel-Huapi, la Vallée enchantée du rio Limay (gigantesque vallée où l'érosion a taillé des statues de l'Ile de Pâques dans la roche orangée parmi une végétation d'un vert jaune agressif), ne donnent pas l'impression d'appartenir à la nature naturelle, si l'on peut ainsi s'exprimer.

Sans crainte des démons du lieu, les Jésuites — les seuls à s'aventurer à mille kilomètres au sud de la ligne de fortins établie par les Espagnols dans le centre argentin — y établirent au XVIIIe siècle des missions vite détruites par les Indiens. Mais ces Jésuites avaient dans leurs rangs des âmes romanesques ou séduites par la fascination du lieu, car en 1791 le missionnaire Francisco Menendez partait encore à la recherche de la cité des Césars. On parvenait ainsi au moment de l'Indépendance argentine sans que la Patagonie eût été explorée. Pendant presque un siècle encore, elle allait rester au pouvoir des Indiens, qui avaient emprunté aux Espagnols le cheval, et en tiraient de singuliers avantages de mobilité. Car la cession fort involontaire du cheval par les Hispano-Argentins aux Indiens de Patagonie retarda la conquête du sud de l'Argentine.

Pendant les soixante-dix premières années du XIXe siècle, les guerres civiles occupaient trop l'Argentine nouvelle pour qu'elle pût faire mieux que quelques expéditions rapides vers la Patagonie, comme celle de Rosas, le futur dictateur. Le Chili la devança en établissant Punta Arenas sur le détroit de Magellan. Il fallut attendre l'expédition Roca de 1879, bien après les guerres civiles, pour atteindre le Rio Negro, et l'État argentin ne s'établit en Patagonie que tout à fait à la fin du XIXe siècle.

Le dernier aventurier de la cité des Césars avait été un Français, sous le Second Empire : un avocat de Carmaux qui partit pour ces terres inconnues et tenta d'y fédérer les chefs araucans. Comme ceux-ci étaient peu contrariants et répondaient volontiers « oui » à ses harangues, il crut y avoir réussi, et prit le titre d'empereur d'Araucanie, sous le nom d'Aurélie-Antoine Ier ; il fit appel à la France pour fonder

l'empire français d'Araucanie et, bien qu'aucune puissance ne reconnût la représentation diplomatique du nouvel empereur, celui-ci obtint de Napoléon III l'envoi d'un croiseur français sur la côte du Chili qui refusait de reconnaître les droits d'Aurélie-Antoine.

Celui-ci ne croyait pas à la cité des Césars, mais il croyait à la possibilité de fonder un état indépendant au sud de l'Argentine. Simple thème d'opérette, l'équipée de cet avocat méridional a l'avantage de faire ressortir une vérité : en rassemblant les régions habitables et fertiles de la Patagonie, on y trouverait l'espace d'une France, avec un climat oscillant entre celui du Massif Central et celui des Vosges. Or cette région était alors sauvage et ne possède encore aujourd'hui aucune ville de plus de 10 000 habitants.

Aurélie-Antoine dut rentrer en France. Il avait fait frapper monnaie, et, jusqu'à sa mort, se considéra comme chef de gouvernement, d'abord en visite dans une nation protectrice et amie, puis en exil.

A partir de 1880, l'armée argentine parcourait la Patagonie et permettait d'y installer le télégraphe, des bureaux de poste, des gendarmeries et des écoles. Quelques colons aventuriers y obtenaient des concessions de cinquante mille hectares où ils pouvaient élever les moutons. Les mirages s'étaient évanouis devant quelques milliers d'hommes qui portaient la casquette du Père Bugeaud et avaient fait une promenade militaire. On ne retrouva, malgré Magellan, aucun Patagon qui mesurât plus de 1,70 mètre et c'était encore là un géant dans la tribu.

On n'y découvre aujourd'hui aucune cité mystérieuse, sauf la cité de tourisme éparse en chalets que l'on a créée depuis vingt ans sur les rives du Nahuel-Huapi, unies par le charmant petit vapeur lacustre qui le parcourt tous les jours en été, la *Modesta-Victoria*. Aucune trace d'Aurélie-Antoine, dont le souvenir s'est totalement perdu. On pourrait même dire que les Indiens eux-mêmes étaient un mirage. On ne les distingue plus guère aujourd'hui du reste de la population. Araucan, Italien ou Espagnol se sont rapidement mêlés. Les tribus ont mis à s'éteindre une complaisance exemplaire. Les plus indépendants des Indiens ont été traités en maraudeurs, ce qu'ils étaient en fait. Un peu d'administration et de police montée ont eu raison de la légende de la Patagonie.

*
* *

Il reste aujourd'hui un immense triangle pointé vers le sud ; un plateau pierreux et venteux coupé de vallées, bordé près des Andes à l'ouest de replis glaciaires, dans un climat qui est celui de l'Europe avec quelques excès en plus. Terre qui offre un habitat et des ressources, dédaignée longtemps par l'immense Argentine, parce que conquise en dernier lieu et surtout privée de la chaleur constante qui semble nécessaire au développement argentin. Une seule ligne de

chemin de fer descend vers la Patagonie et s'arrête à mi-chemin pour jeter deux embranchements vers les Andes. De Buenos Aires au sud de l'Argentine, point de grandes routes, seulement des pistes sur lesquelles aucun étranger ni même aucun Argentin ne songerait à sacrifier son automobile. En effet, plateau entaillé descendant vers l'Océan à l'est, la Patagonie n'est pas faite pour être pénétrée en venant du Nord. Et pourtant c'est au nord seulement qu'elle touche à des terres habitées.

Cette immense plate-forme rocailleuse, où les collines elles-mêmes ne forment que des lignes horizontales et plates, est le royaume du mouton. Un quasi-désert aussi, avec des densités humaines qui sont de 0,32 p. 100 dans le Territoire du Chubut : sur une superficie égale au tiers de la France, la population d'un petit chef-lieu, cinquante mille habitants. Au long de mille cinq cents kilomètres, pas une « ville » de plus de cinq mille habitants. Le pionnier y est encore à cent kilomètres de l'épicerie et de la pharmacie. Rien ne justifie pourtant en principe cette désaffection : le sol n'est pas infertile, l'irrigation est possible, le climat est un peu plus rude qu'à latitude égale en Europe, mais la Patagonie occupe dans l'hémisphère austral la place qui est celle de l'Espagne, la France, l'Allemagne, dans l'hémisphère nord. Simplement, le courant d'immigration s'arrête en Argentine aux latitudes chaudes, dans les vastes régions déjà civilisées. Depuis à peine trois quarts de siècle cette réplique australe de l'Europe est ouverte à d'autres hommes qu'aux rares tribus qui la peuplaient. A la vie de pionnier et de défricheur, beaucoup de nouveaux arrivants préfèrent une existence plus assurée et plus médiocre à la latitude de Buenos Aires. Seule une vaste migration massive pourrait la transformer en un demi-siècle, mais comment y jetterait-on tout de go cinq millions d'hommes courageux ?

C'est pourquoi, à la même latitude que Paris ou que Bordeaux, cet immense terre vierge attend encore, depuis des millénaires, son destin humain.

R. M. ALBÉRÈS.

LA SIBYLLE

par PÄR LAGERKVIST

LUI ne me repoussait pas. Il était aussi bon pour moi qu'auparavant et nous restions ensemble aussi longtemps, parlant à voix basse et nous tenant la main. Quand je me pressais contre lui et qu'il comprenait ce à quoi j'aspirais, je sentais qu'il aurait voulu se dérober ; je ne lui inspirais pas de véritable désir, mais il cédait parfois à ma volonté et supportait ma violence et mon ardeur qu'il ne pouvait plus partager. La bonté qui l'animait me faisait souffrir. Quelle amertume d'être forcée de le reconnaître : l'amour n'a rien à faire avec la bonté.

Tels étaient nos rapports quand arriva la nouvelle fatale : je devais me rendre au temple. L'oracle allait se manifester de nouveau ; une longue suite de jours de fête, de grandes foules de pèlerins m'attendaient.

Le dernier soir, j'étais désespérée et je ne pus le cacher. Il me demanda plusieurs fois d'où venait ma tristesse, mais je ne voulais

Résumé des précédents chapitres. — *Près de Delphes, une maison perdue dans la montagne. Sur le seuil une vieille femme et près d'elle un être étrange sur le visage duquel est fixé un éternel sourire. Un voyageur passe : c'est le juif errant. Il conte comment un dieu l'a maudit et condamné à errer éternellement sur la terre. Il n'aime pas ce dieu, ni aucun dieu ; les dieux sont impitoyables ; mais il voudrait comprendre son destin. L'oracle de Delphes questionné n'a pas voulu répondre. Mais on lui a parlé d'une ancienne sibylle qui peut-être pourrait l'éclairer sur son destin. Cette sibylle, c'est justement cette vieille femme. A son tour celle-ci retrace son histoire, décrivant sa paisible enfance avant d'évoquer le jour où les prêtres l'ont choisie, où elle a été désignée comme sibylle. Elle a été une prophétesse fameuse, comme on n'en avait jamais vu. Dans l'enceinte sacrée, juchée sur le trépied, enveloppée par les vapeurs venues du gouffre, elle était possédée par le dieu. Un dieu sauvage qui la conduisait jusqu'aux transes, pour la laisser ensuite vide, épuisée, désespérée, horriblement seule. Un jour, la mort de sa mère la rappelle dans la maison de ses parents. La vie tranquille de la campagne lui rend la paix intérieure. Peu après un jeune paysan, ami d'enfance, revenu au pays natal, après avoir perdu un bras à la guerre, lui révèle l'amour. Un amour simple et fort, où elle croit trouver le bonheur. Mais la force même de sa passion surprend et effraie le jeune homme.*

pas le dire, je ne pouvais me décider à le dire. Je me séparai de lui en pleurant, le cœur déchiré.

Le lendemain matin je sortis ma robe de mariée ; sans avertir mon père je me glissai furtivement dehors et je pris le sentier qui montait à Delphes. Il faisait encore nuit et je grelottais sous les froides étoiles. Je n'aimais plus le dieu. J'en aimais un autre. Mais cet autre ne tenait pas à moi. J'étais seule.

Lorsque je fus dans le lieu sacré, je sentis aussitôt sa présence, la présence de celui que j'avais trahi. Son souffle me frappa au visage, violent, suffocant, et ce fut comme s'il s'était tout de suite emparé de moi. L'antre était plein de lui, de son souffle et l'air était lourd, il nous étouffait. Les petits serpents venimeux étaient déjà sortis, ils tendaient vers moi leurs langues fourchues et de la crevasse plongeant vers le royaume des morts montaient interminablement les vapeurs empoisonnées et suffocantes. Avant même d'être installée sur le trépied, je me sentais presque étourdie. Jamais je n'avais été si vite soumise à ce divin pouvoir, on aurait dit qu'il avait attendu pour se jeter sur moi. Il me prit à la gorge comme pour m'étouffer et à travers cette gorge serrée se pressèrent d'horribles sons sifflants. Tout cela était affreux et terrifiant, et ne m'apportait ni le moindre soulagement ni le moindre sentiment de plaisir. Jamais je n'avais éprouvé de telles affres, jamais le dieu ne m'avait traitée si férocement, dans un pareil mouvement de fureur frénétique, mais jamais non plus il ne m'avait plongée pour finir, dans une aussi folle extase. On me raconta ensuite que mon corps avait été brutalement projeté à droite et à gauche et que mes cris sauvages s'entendaient jusque dans le temple. L'épouvante m'enveloppait. Mais ce qui m'effraya le plus moi-même fut qu'au milieu de tout cela, à travers tout cela, comme venant de loin, de très loin, il me semblait distinguer par moments le mugissement sourd du fleuve. Avais-je raison? L'ai-je vraiment entendu? Et pourquoi justement ce bruit me remplissait-il d'une telle frayeur?

Plus tard, étendue, revenant peu à peu à moi-même chez la vieille femme qui veillait sur moi, je me reposais après le terrible épuisement ; le petit serviteur du temple vint s'asseoir un moment au bord de ma couche. Il s'inquiétait pour moi. Jamais, me dit-il, il n'avait vu sur mon visage une expression aussi terrifiante... Les prêtres avaient eu la même impression et se l'étaient communiquée. Ils étaient très contents de moi, de cette violente possession dont j'étais l'objet. Mais il ajouta prudemment qu'à son avis je n'avais peut-être pas besoin de m'abandonner au dieu avec tant de fureur, le dieu ne l'exigeait pas. Un faible sourire dut apparaître sur mon visage fatigué pendant que j'écoutais, les yeux fermés, ses paroles pleines de sollicitude, mais il ne s'en aperçut point.

Il parlait du dieu. De son dieu. Pourquoi cela me faisait-il rire? Puis il me conta qu'un inconnu avait descendu en trombe l'escalier

qui conduisait de la salle des pèlerins au lieu sacré et m'avait fixée avec des yeux épouvantés. Il n'était sûrement pas de Delphes, car aucun habitant de la ville n'aurait osé franchir la clôture : cela était sévèrement interdit. Les prêtres de l'oracle en avaient été violemment émus et l'homme, expulsé sur le champ, avait été arrêté par la garde du temple. Personne ne savait quelle punition il recevrait, peut-être se contenterait-on simplement de le laisser partir.

C'était un curieux incident, sans doute, mais je n'écoutais que vaguement les propos de mon visiteur. Soudain, il me dit que l'homme lui avait paru manchot. Je me dressai brusquement et il dut y avoir sur mon visage une expression étrange, car le petit serviteur du temple me regarda d'un air étonné. Il ne pouvait pas comprendre ce soudain changement d'attitude. Mais il voyait bien que je ne songeais plus à me reposer ; et cela prouvait assez que je ne courais plus aucun danger. Il n'avait plus à s'inquiéter. Content et tout épanoui de sourire, il s'éloigna de moi.

Une fois seule, je restai longtemps en proie à des pensées obsédantes. Pourquoi mon bien-aimé était-il venu ? Quel mobile l'avait poussé ? Était-ce inquiétude ou amour ?

Un timide espoir s'insinua dans mon cœur ; un espoir que rien ne justifiait.

Lentement j'échangeai ma robe de mariée contre mes vêtements de chaque jour et repris le chemin de la vallée.

Il n'y avait personne chez nous ; je sortis et j'errai dans les champs. Alors je le vis : il travaillait sur une terre que cultivait son père ; je m'avançai vers lui. Il tressaillit à ma vue et je remarquai une lueur de crainte dans son regard, ce regard qui d'ordinaire était le plus franc qu'on pût imaginer ; cette fois pourtant il détourna les yeux et nous restâmes silencieux.

Je compris tout. Il m'avait vue, il avait vu mon visage terrifiant au moment où j'appartenais au dieu, ce visage que personne ne pouvait supporter et que personne ne pouvait jamais oublier après l'avoir contemplé. Pour lui, maintenant j'étais la pythie, la possédée. Pour lui, comme pour tous les autres. Maintenant il était comme tous les autres. Maintenant tout était fini.

Je l'interrogeai et il me répondit. Il ne pourrait jamais oublier ce qu'il avait vu. Je compris ce qu'il voulait dire. Qu'aucun homme ne parviendrait jamais à aimer une femme après l'avoir vue ainsi possédée par le dieu. Il était descendu à la source le matin et m'y avait attendue. Comme je ne venais pas, il avait été pris d'une inquiétude qui n'avait plus cessé de grandir, il s'était souvenu alors du singulier émoi dont j'avais témoigné la veille : il avait dû m'arriver quelque chose. Il était monté jusqu'à notre maison et, encore plus inquiet, l'ayant trouvée vide, il était allé dans les champs à la recherche de mon père. Celui-ci ne savait pas non plus où j'étais et avait paru étonné que je ne fusse

pas à la maison. Avec hésitation et à contrecœur, comme s'il lui déplaisait d'aborder le sujet, il avait suggéré ensuire que j'étais peut-être à Delphes dans le temple de l'oracle. Mon ami y avait couru. Du péristyle déjà il m'avait entendue pousser des cris sauvages, comme si l'on m'avait fait du mal ; traversant le temple, il s'était élancé dans la salle des pèlerins, d'où les cris semblaient venir, puis il avait descendu l'escalier...

Il s'interrompit.

Je lui pris la main.

— Tu as eu peur pour moi ?

— Oui.

— Tu n'auras plus lieu de l'être, plus jamais. Je vais te prouver combien je t'aime.

Il comprit ce que je voulais dire par là, que j'allais accomplir pour lui l'acte extrême, le plus douloureux qu'une femme qui aime puisse accomplir. J'allais le délivrer de moi ; il ne me verrait plus. Nous nous séparerions, il vivrait dans son univers, je me réfugierais dans le mien. Il aurait dû toujours en être ainsi.

Nous restâmes longtemps debout, les yeux au sol, évitant de nous regarder. Je lui tenais la main, mais doucement, seulement pour qu'il se souvienne combien je l'aimais et pour lui faire comprendre la douleur que ce moment pouvait insinuer en moi. Puis nous nous séparâmes pour toujours.

Nos demeures étaient proches, pourtant depuis lors nous ne nous sommes plus jamais rencontrés, il pensait sans doute que cela valait mieux pour nous. Je le pensais aussi, je lui en étais reconnaissante.

Quand je n'étais pas obligée de rester à Delphes, j'habitais comme auparavant chez mon père et je vivais dans le même paysage, dans la même vallée que celui dont je venais d'être séparée. C'était alors la fin de l'été ; tout était brûlé, oui, le riche paysage était comme brûlé, et les champs, et les forêts : tout. Seule, la source ne changeait pas, toujours gorgée de son eau limpide et transparente, car elle était divine. En un certain endroit, les grains de sable étaient comme toujours agités doucement par un doigt invisible. Je continuais d'y descendre le matin, j'y demeurais seule un moment, plongée dans mes pensées. Mais je n'y regardais jamais mon visage. Car moi non plus je ne voulais plus le voir. Je me contentais de rester là, le regard perdu dans l'espace vide, qui devenait de plus en plus automnal et pâle. Et après avoir bu plusieurs fois les yeux fermés, je retournais à la maison.

Certainement il venait aussi à la source tous les jours, car il aimait comme moi cette eau fraîche et ne pouvait s'en passer. Seulement il y venait à un autre moment de la journée, quand il savait que je n'y étais pas. Il pouvait avoir confiance en moi, être sûr que je ne m'y rendrais pas alors.

Mais, un jour, je le vis de loin, il cueillait des olives dans un petit

bois qui faisait partie de la ferme de son père. Il avait du mal à tenir la branche tout en détachant les olives.

Je le regardai longtemps sans qu'il le sût, je le regardai tendre son bras unique vers le vieil arbre pour en détacher les fruits. Je ne pouvais pas voir son visage, mais comment douter que ce fût lui ? Enfin je me laissai glisser à terre et je pleurai longuement.

De retour à la maison, je m'assis et, le visage dans les mains, je pensai à lui. J'étais seule, je pouvais le faire. Que ne m'était-il permis de l'aider à tenir la branche pendant qu'il cueillait les olives ! Que ne m'était-il permis de vivre avec lui sur nos terres, ici dans la vallée, d'y vivre une vie humaine longue et heureuse ! Comme celle que ma mère avait vécue, comme celle que tant et tant de gens avaient pu vivre. Pourquoi cela ne m'était-il pas permis ? Ne pourrais-je donc jamais vivre comme les autres ?

Je ne devais plus jamais le voir, mais ce jour-là je ne m'en doutais pas.

Peu de temps après il fallut m'emporter de l'antre sacré où j'étais tombée sans connaissance, violée par le dieu. Que j'eusse été forcée ainsi, personne ne s'en douta, on crut seulement que j'avais été comblée plus encore que par le passé : mon extase avait été si profonde que je serais tombée du trépied si le petit serviteur de l'oracle ne m'avait soutenue, puis reçue dans ses bras.

Ce qui m'était arrivé ? Au moment de perdre connaissance, j'avais senti une odeur âcre de chèvre, et le dieu, sous la forme du bouc noir, l'animal sacré qui hantait l'oracle s'était jeté sur moi. Étrange acte d'amour où la douleur, la cruauté et la volupté s'étaient confondues en m'inspirant un immense dégoût. Comment avais-je pu éprouver une jouissance ? Par la suite, cette seule idée me remplit d'écœurement, de répugnance. Comment avais-je pu être ainsi transportée alors que j'étais abandonnée par mon bien-aimé pour toujours ? Pourtant j'avais bien éprouvé, et avec horreur, que ce n'était pas lui, mais un être inconnu qui me possédait, qui s'emparait de moi, une force terrifiante et sauvage. Cette force qui se déchaînait au milieu de l'odeur affreuse du bouc de l'oracle. Et pendant que tout cela avait duré, au sein de cette violence et de cette volupté, j'avais entendu déferler, plus impitoyable que jamais, le mugissement puissant du fleuve.

Je m'évanouis et ne repris conscience qu'au moment où je m'éveillai chez la vieille femme qui tournait autour de moi à pas feutrés et laissait son regard curieux, observateur et méchant, rivé sur mon visage. Je lui demandai de me laisser seule ; à contrecœur, d'un air méfiant, elle finit par y consentir, et je pus enfin réfléchir et me torturer en paix. Je restai là longtemps, ne retrouvant la force de rentrer à la maison que vers le soir.

Le drame se produisit-il au moment même de la possession dans le temple ? Qui pourrait le dire ? Le lendemain on trouva son corps

déchiqueté. Sa mort avait eu lieu la veille, cela du moins était certain, car il était parti de chez lui le matin du jour où l'acte terrible s'était accompli. Personne ne pouvait comprendre comment l'accident était arrivé ni ce qu'il avait été faire là-bas. Il n'avait aucune raison de descendre dans cette gorge sauvage. Moi je savais qu'il avait été *appelé*, qu'il était allé à sa perte, que certainement il avait été attiré par une force irrésistible qui avait décidé sa destruction. S'était-il noyé ou était-il mort des blessures provoquées par sa chute? L'eau était peu profonde à cette époque. Évanoui, avait-il été étouffé par l'eau?

Il gisait sur le dos, presque à fleur d'eau. Quand on eut l'idée de le chercher dans la gorge, on le trouva aisément. Qu'il fût tombé, cela paraissait évident, puisqu'il serrait convulsivement dans son unique main une branche de laurier à laquelle on supposa qu'il avait tenté de se retenir. Le plus étrange était que cette branche appartenait à l'arbre même du dieu, et il ne poussait pas un seul laurier dans cette gorge étroite. C'était bizarre ; on en parla un peu puis on n'y pensa plus ; on ne savait rien de ce qui s'était passé, on ne soupçonnait pas le sens de l'événement. On ignorait que le dieu s'était vengé d'un bonheur humain, parce que celle qu'il s'était choisie l'avait trahi, en ne voulant plus vivre uniquement pour lui.

Ceux qui avaient trouvé « l'homme » dirent qu'il était étendu, il paraissait dormir, mais aucune trace de douleur ne s'attardait sur son visage. Son corps était couvert de blessures, mais on ne voyait pas une trace de sang. Tout le sang avait été emporté par le fleuve. C'était le fleuve qui avait pris l'homme. Qui avait tout pris.

Moi je ne le vis pas, comment cela m'aurait-il été possible? Beaucoup d'autres le virent, sa mort étrange suscita une certaine curiosité, des commentaires. Moi, je ne pouvais parler. Mon amour me rendait muette ; si j'avais parlé, je me serais trahie. Je ne pouvais même pas aller dans sa maison, où on l'avait porté. Je ne devais provoquer aucune surprise, susciter aucun soupçon ; ses parents m'auraient peut-être devinée, ses parents que je connaissais à peine. Je ne pouvais rien. Rien que pleurer toute seule, loin des yeux de mon père. Il ne remarquait jamais que j'avais pleuré, il ne soupçonnait jamais rien, n'avait rien soupçonné pendant les longues journées de notre amour. Ce fut par lui que j'appris la mort de mon bien-aimé, comment on l'avait trouvé, par lui que j'appris ce que tous les autres savaient déjà.

L'oubli vint. Comme il avait été longtemps absent du pays, on connaissait peu mon bien-aimé. Il n'y avait jamais travaillé, ne s'était pas mêlé aux autres. Maintenant il était mort. Il n'aurait jamais de terre à cultiver avec son bras unique ; ce désir-là qu'il avait eu aurait aussi été vain.

Moi je ne l'oubliais pas. Je le pleurais à me rompre le cœur, comme si sa mort avait entraîné avec elle ma vie. Cependant il ne m'apparte-

nait plus et je ne pouvais plus que penser à lui qui m'avait tout donné, puis tout repris, mais qui, dans sa bonté infinie, m'avait révélé la vraie vie.

Je ne l'ai jamais oublié. Je ne l'oublierai jamais ; pourtant il s'agit là d'un passé très ancien, si lointain même qu'on pourrait croire que je ne le vois plus qu'à travers un épais brouillard. Et pourtant en vérité je le vois bien vivant, lui, devant moi comme si la mort n'avait jamais pu le toucher.

Qu'il est étrange d'être ici, assise, absente, à me souvenir de lui et de la seule vraie vie que j'aie vécue !

Je connus alors des jours d'angoisse. Il m'était difficile de cacher mon chagrin à tous ceux que je devais approcher et pourtant nul ne devait soupçonner que j'avais dû subir une épreuve qui m'avait remplie à jamais de désespoir. J'avais eu toute ma vie l'habitude de me dérober, de me cacher, de m'enfermer en moi-même ; cette fois encore je crois que j'y réussis. Personne ne remarqua rien. Personne, sauf la vieille femme là-haut, à Delphes. Je n'en étais pas sûre, sans doute, mais il me semblait qu'elle se méfiait. Sa connaissance des hommes était grande et elle avait une si mauvaise opinion d'eux que ses regards en étaient comme aiguisés. Elle voyait tout.

Vers la fin de l'automne, je n'eus pas mes règles et je commençai à me demander si je n'étais pas enceinte. Cette idée m'emplit de crainte et d'une joie encore tremblante, mais merveilleuse. Ce qu'il pouvait advenir de ma vie — si toutefois je devais vivre — je ne l'entrevoyais même pas. Mais mon cœur éprouvait une joie libre de toute inquiétude. Je me sentais emplie d'allégresse, d'un bonheur comprimé et sourd qu'aucune oreille n'aurait pu entendre. C'était un murmure très bas qui m'entretenait sans cesse d'un miracle inouï, d'un triomphe sur la mort. Sur la mort de l'amour et sur la mort même. Je devais rester immobile et plutôt les yeux fermés pour percevoir cette douce allégresse qui avait envahi mon corps victorieux. Je l'entendais, oui, je l'entendais alors nettement ! Mon amour n'était pas mort, il vivait en moi ! Mon bien-aimé n'était pas mort, il ne m'abandonnerait jamais, jamais plus.

Mon amour avait fini par triompher. Et j'avais reconquis mon bien-aimé.

C'était un bonheur si grand qu'il semblait inconcevable que je pusse aller et venir parmi les hommes sans qu'on le devinât, qu'une telle ivresse pût rester secrète. Mais mon secret était bien gardé, et l'idée que personne n'avait le moindre soupçon rendait mon bonheur encore plus grand et plus merveilleux.

Certes j'avais peur. Certes, je pensais parfois avec inquiétude, oui, avec frayeur, à ce qui m'attendait. Je ne savais pas au juste ce que ce serait, je ne pouvais pas l'imaginer, cela tenait un peu du rêve : il ne semblait plus y avoir d'avenir devant moi ; quand j'éprou-

vais cela je me sentais étrangement libre et ma peur disparaissait. Je vivais l'esprit concentré sur la réalité que je portais en moi. Cela seul existait pour moi.

L'hiver arriva et ma grossesse avança comme un printemps, comme un commencement d'été, parfaitement indifférente à la mort apparente de toute la nature. Nul ne remarquait rien, rien n'était encore visible.

La vieille femme m'inspirait pourtant quelquefois une fugitive inquiétude. Sans doute se montrait-elle toujours aussi aimable envers moi, comme elle l'était envers tous ceux avec qui elle parlait. Mais elle me regardait souvent d'une manière singulière, elle m'observait comme seules les femmes savent s'observer entre elles. Cela m'était désagréable. J'avais toujours eu une impression déplaisante quand elle me regardait. Elle gardait d'ailleurs le silence, ne faisait aucune allusion impliquant qu'elle eût deviné. Il y avait seulement sa façon de me regarder.

Un temps devait venir où j'allais comprendre pourquoi son regard m'avait toujours donné cette pénible sensation, où j'allais savoir qu'elle m'avait constamment surveillée, qu'elle avait même été chargée de le faire. Cet office lui convenait très bien : elle était en quelque sorte responsable des pythies, elle les espionnait et trouvait plaisir à rapporter aux prêtres tout ce qu'elle avait remarqué.

Habituellement elle avait peu d'informations à transmettre, en dehors des racontars qui n'intéressaient qu'elle, mais cette fois elle avait quelque chose à dire, quelque chose qui, du moins à sa connaissance, n'était jamais arrivé auparavant, quelque chose qui retiendrait enfin l'attention des prêtres et susciterait leur étonnement horrifié.

Quand elle fut certaine que j'étais enceinte, elle dut se demander comment cela m'était arrivé, à moi qui étais aussi seule qu'il était possible de l'être, et ne fréquentais jamais personne, ni homme ni femme, sauf mon vieux père. Comment parvint-elle à découvrir le secret de notre amour là-bas dans la vallée, de cet amour qui n'appartenait qu'à nous deux et ne devait jamais être souillé par les pensées et les paroles d'autrui, je ne le comprends pas encore aujourd'hui, mais brusquement, un jour, le corps des prêtres et toute la ville connurent par elle mon crime inouï envers le dieu, envers le temple, envers Delphes, lieu sacré. Tous surent que j'attendais un enfant et que le père de l'enfant était l'homme qu'on avait trouvé mort dans le fleuve et qui par conséquent avait déjà reçu son juste châtiment. Oui, c'était le même manchot qui, un jour, avait essayé de pénétrer dans l'antre sacré et de le profaner, peut-être pour ravir au dieu son bien, sa prêtresse, au moment où elle était possédée par l'esprit.

Le dieu avait déjà jugé cet homme. Mais moi, je vivais et j'étais la plus fautive. Lui, il faisait partie du commun des mortels, tandis que moi, la divinité m'avait choisie pour faire de moi son instrument et avait exigé de moi dévouement, fidélité et abnégation. Et que j'eusse

commis ce crime, moi qui étais pythie depuis ma prime jeunesse, moi qui n'avais vécu que pour le temple et pour le dieu, moi qui, pour tous, en quelque sorte ne faisais qu'un avec l'oracle, moi que le dieu aimait tellement qu'il refusait de parler par la bouche d'une autre, voilà ce qu'on ne pouvait supporter et dont la seule idée fit lever un flot de haine. J'avais outragé et trompé le dieu, je l'avais trahi et abandonné pour un homme de la terre, c'était un crime inexpiable, une infamie sans pareille.

Je comparus devant le conseil des prêtres. On me demanda si ce que la vieille affirmait était vrai. Cela leur paraissait inimaginable ; tout ce qu'on savait de moi et de mon passé interdisait de croire à ce crime. Mais j'avouai immédiatement, et sans doute même laissai-je voir que je me réjouissais d'être enceinte, ce qui les étonna et les scandalisa encore davantage. Ils commentèrent avec animation l'incroyable scandale que représentait ma conduite, j'étais la honte du sanctuaire, j'allais nuire à la réputation de l'oracle ; en bonne justice je devrais être précipitée du haut d'un rocher comme les profanateurs du temple. Je compris pourtant qu'ils n'avaient pas l'intention de m'infliger ce supplice. Ils se tournèrent enfin vers moi, invoquèrent le dieu, flétrirent le crime abominable que j'avais commis, se lamentèrent sur le déshonneur que j'avais attiré sur le temple, sur l'oracle et sur la ville tout entière. Ils conclurent que le dieu exigeait la plus sévère punition et qu'ils décideraient de cette punition au cours de la journée.

En ajournant ainsi ma condamnation ils changèrent le cours de mon destin : ce ne fut pas à eux qu'il appartint de disposer de ma vie.

J'avais reconnu l'exactitude de toutes les accusations portées contre moi. Ce bruit se propagea comme une traînée de poudre à travers la ville et une foule excitée s'assembla devant la maison de la vieille femme où l'on savait que j'attendais mon jugement. Les gens, armés de bâtons et de pierres, criaient que je devais mourir. Par l'étroite fenêtre je pouvais les voir et constater qu'ils n'hésiteraient pas à exécuter leurs menaces. Leurs visages étaient effrayants de haine déchaînée, de méchanceté collective. Et dans la maison la vieille trottinait tout en feignant d'avoir peur pour moi, répétant sans cesse qu'elle ne pouvait me protéger et que je devais sortir de chez elle. Ce qui revient à dire qu'elle se proposait de me livrer à ces forcenés pour qu'ils me tuent. Elle supposait, sans doute, que je n'avais pas deviné son rôle dans cette affaire et il me paraissait bien inutile de lui dire que je savais à quoi m'en tenir. Elle se considérait d'ailleurs comme une femme non seulement juste mais charitable, qui ne disait jamais un mot méchant sur personne mais était entourée d'être faux et vils.

Les cris et les menaces devenaient de plus en plus furieux ; les

prêtres n'intervenaient pas ; ils avaient l'air de vouloir laisser le soin de ma condamnation à la populace. Enfermée dans cette maison dont une foule hurlante barrait la porte, avec cette bête venimeuse dans mon dos, je me trouvais dans une situation horrible et n'avais plus aucun espoir de me tirer vivante de cette émeute. Ce fut alors que surgit mon unique ami, le petit serviteur de l'oracle. Il arriva en courant ; ses sandales claquaient ; hors d'haleine il cria que je devais me réfugier dans le temple ; c'était un lieu sacré, personne ne pouvait me toucher dans cette enceinte ; je serais sous la protection du dieu. La vieille protesta : Quoi ! Le sanctuaire pourrait servir à une pareille entreprise ! Le dieu protégerait une femme débauchée ! Après tout, son indignation était naturelle : elle pensait à la réputation du sanctuaire dont elle se considérait comme la gardienne. Allait-on vraiment en faire un si scandaleux usage ? Allais-je ainsi échapper au châtiment ? Jamais auparavant elle n'avait laissé paraître sa méchanceté, mais en cet instant il me sembla soudain qu'elle n'était que cruauté !

Le petit serviteur de l'oracle ne remarqua rien et m'entraîna pour essayer de me sauver. La demeure de la vieille était si proche du temple qu'il serait peut-être possible de l'atteindre sans que la foule eût le temps d'intervenir. Elle s'était massée devant la maison, mais sur le côté il y avait une sortie à laquelle les gens ne semblaient pas penser. Nous nous sauvâmes par là, si promptement que personne ne nous vit. Pendant que nous montions les degrés du temple, on nous aperçut enfin et un cri sauvage retentit derrière nous. La populace se lança à mes trousses et remplit l'escalier en quelques secondes. Nous avions traversé le péristyle et venions d'entrer dans le temple ; je me rappelle encore que, malgré le danger, en dépit de notre angoisse, la première pensée de mon ami fut d'enlever ses sandales et de m'arracher les miennes. C'était bien dans le caractère de cet humble ami du dieu, de songer avant tout que nous étions dans une enceinte sacrée. En fait, étions-nous vraiment en sûreté ? La foule ne semblait pas avoir conservé le moindre respect ; elle pénétra dans le temple en hurlant et j'eus à peine le temps de m'enfoncer plus avant dans le sanctuaire. Mes poursuivants criaient comme des forcenés : ils allaient débarrasser, et le dieu et la ville, de cette ordure, de cette prêtresse prostituée.

Mais le petit serviteur de l'oracle, ordinairement si doux, si affable, apparut soudain tel que je n'aurais pu l'imaginer. D'une voix haute et ferme, que je ne lui connaissais pas, il avertit que nous étions dans la maison du dieu ; celui qui oserait y pénétrer pour commettre un acte de violence périrait par le bras du dieu lui-même. Tous ceux qui se réfugiaient dans le temple étaient sous sa protection : « Ne le savez-vous pas ? » hurla-t-il tout à coup d'une voix terrible. Tous reculèrent devant lui, effrayés, ils savaient qu'il disait la vérité et que nul ne pouvait mettre en doute ses paroles. Ils refluèrent vers le

péristyle mais, trouvant qu'ils n'allaient pas assez vite, le petit serviteur empoigna avec colère un balai posé près de l'entrée et les repoussa comme s'il eût débarrassé le temple d'un amas d'immondices. Il était au service du dieu, son devoir était de nettoyer le sanctuaire.

Quand il les eut tous chassés ainsi, il demeura quelques instants sur le péristyle comme pour les contenir et veiller à ce que nul ne tentât plus d'avancer. Il se fit alors un étonnant silence, puis je n'entendis plus qu'une vague rumeur et parfois quelques cris isolés. J'étais seule dans le temple. Seule sous la protection du dieu. Il ne m'avait pas repoussée, il n'avait pas oublié que je lui appartenais. On eût dit qu'il m'avait prise dans ses bras. Dans ses bras de lumière, dans son temple de soleil, dans le temple de sa splendeur où je n'avais jamais eu l'occasion de le servir.

Que tout cela était étrange ! En ce terrible moment où la populace me guettait encore pour me saisir, pour me tuer, je ne fus plus, brusquement, que calme et recueillement. Enfin, le dieu laissait s'épancher en moi cette paix immense que je lui avais tant de fois demandée mais qu'il ne m'avait jamais permis d'éprouver auparavant. Je goûtais cette tranquillité confiante que je l'avais supplié de me donner ; enfin il me laissait me reposer entre ses bras.

Je regardais autour de moi avec cette même ferveur, cette même joie que j'avais éprouvée le jour où j'étais venue avec ma mère pour la toute première fois. Enfin je me trouvais accueillie dans son véritable sanctuaire, il m'accordait protection et sécurité au milieu d'un danger mortel. Je le sentais près de moi, plus près qu'il ne l'avait jamais été auparavant ; je ne le sentais plus comme une brûlure, une flamme, mais comme une lumière, et sa lumière ruisselait sur mon visage tandis que des larmes brûlaient mes yeux que, de bonheur, je tenais fermés.

Ce dieu cruel, impénétrable, avait laissé enfin toute sa paix m'inonder. Maintenant que tout était fini, que je devais quitter son temple à jamais, il me pénétrait d'une prodigieuse tranquillité.

Je n'ai jamais oublié ce moment, je n'ai jamais cessé de remercier le dieu de me l'avoir fait connaître. Mais jamais non plus je n'ai compris comment ni pourquoi j'étais l'objet de ce miracle.

Est-ce à cause de ce calme que, m'étant ressaisie, j'ai pu trouver la force de quitter le temple, malgré la foule qui me guettait et qui souhaitait précisément, ivre de rage, me voir abandonner mon refuge ? J'ignore ce qui m'a guidée. Peut-être une inspiration divine, ou peut-être, tout simplement, l'orgueil, le mépris de la mort et le mépris de cette foule menaçante. Quoi qu'il en soit, je me décidai à quitter mon refuge pour aller au-devant de mon destin, vers la vie ou la mort.

Quand le petit serviteur de l'oracle me vit remettre mes sandales, il fut saisi de frayeur. A voix basse, il essaya de me persuader de renon-

cer à un projet aussi insensé. Mais j'étais décidée et ses prières ne me firent pas changer d'avis.

A la plus grande stupeur de ceux qui me guettaient, j'apparus sous le péristyle, puis sur les degrés. Ils en furent si stupéfaits qu'ils demeurèrent sans mouvement et sans voix. Il me regardèrent en silence et s'écartèrent. On aurait dit qu'en me montrant enfin, en leur permettant de me voir vraiment, je faisais naître en eux une frayeur semblable à celle que je leur avais inspirée quand j'étais pythie, quand ils me redoutaient plus qu'aucune autre prêtresse de l'oracle parce que le dieu semblait m'avoir entre toutes choisie. Ils avaient beau me maudire maintenant, ils avaient peur de cette force divine qui demeurait peut-être encore en moi. Comme s'ils redoutaient une toute-puissante malédiction, ils parurent pénétrés de crainte et se tinrent éloignés de moi. Personne n'osa m'approcher. En sortant du temple, sans y être contrainte, j'étais entrée dans l'incompréhensible ; aucun être humain n'aurait agi ainsi ; ils voyaient dans ma résolution l'effet d'une force souveraine.

Ils étaient là, tout prêts à se jeter sur moi, ne demandant que cela ; la haine flamboyait encore dans leurs yeux, mais ils ne risquaient pas un seul geste.

Lorsque je descendis les marches et traversai le parvis du temple pour m'engager dans la voix sacrée, ils s'effacèrent d'un seul mouvement. Ainsi, j'avançai entre deux rangées de furieux armés de bâtons et de pierres qui n'osaient pas me toucher. Cependant, ceux qui étaient les plus éloignés recommencèrent à hurler et bientôt un flot d'injures déferla sur moi... Frénétiques, ils clamaient la honte que j'avais attirée sur la ville, sur le temple et sur le dieu. Ils étaient congestionnés par la haine, et je les regardais, je regardais tous ces visages qui m'étaient familiers car ils étaient tous des hommes de Delphes ; il n'y avait pas alors un seul étranger à Delphes. Ces horribles visages seraient parvenus à m'inspirer un éternel mépris pour ce que l'on nomme les êtres humains si, par la suite, je ne m'étais dit que cette horde ne représentait qu'un groupe en folie, un bloc de haine qui n'engageait pas tous les hommes.

La foule me suivit, elle courait derrière moi ne cessant de m'insulter, de me menacer. Mais elle n'osait toujours pas me toucher.

Quand le chemin obliqua, je me retournai pour regarder une dernière fois mon ami, le seul être qui m'eût témoigné de la bonté. Il se tenait sur les marches du temple et me suivait des yeux lui aussi. Il tenait toujours son balai à la main et il pleurait.

Je m'avançai ainsi sur cette voix sacrée où j'avais marché avec un tel ravissement dans ma jeunesse, habillée comme l'épouse du dieu et tout entière possédée par mon amour pour lui. Je la parcourais pour la dernière fois, menacée, insultée, guettée par la mort, et pourtant je me sentais toujours aussi calme. Aussi calme que dans le temple.

Mais c'était maintenant un calme que j'avais su faire naître en moi, conquis de haute lutte. Du moins le croyais-je en cet instant. Ce calme en un pareil instant parut surnaturel.

On redouta en moi la force mystérieuse qui paraissait me protéger. Pourtant quand je parvins à la fin de la voie sacrée, quand je dus la quitter pour m'engager sur la pente de la montagne, un cri sans pareil s'éleva et les pierres commencèrent à pleuvoir sur moi. Certaines m'atteignirent mais sans me blesser gravement ; on ne semblait plus en vouloir à ma vie, on ne voulait plus me tuer ; on me chassait de la ville. Une pierre cependant m'atteignit à la nuque avec tant de force que je tombai sur le sol ; j'eus du mal à me relever ; j'y réussis pourtant et je continuai de monter. Ils ne me poursuivirent point. Ils me lancèrent seulement leurs malédictions ; quelques-uns, hurlant avec fureur que je ne devrais jamais plus revenir...

Quand je fus assez éloignée et enfin hors de leur vue, je m'assis pour reprendre mes forces. J'étais sauvée. Quelques-unes de mes blessures saignaient, surtout celles de la nuque ; lorsque j'y portai la main, je la retirai pleine de sang ; mon corps n'était plus que souffrance, mais j'avais échappé au danger de mort. Somme toute je n'étais plus à plaindre. Ce que j'avais redouté par-dessus tout, c'était que quelque coup violent me fît accoucher avant terme, mais cette crainte se révélait vaine et rien de tel en effet ne se produisit. Mon corps vigoureux supporta ce traitement brutal qui en aurait peut-être brisé beaucoup d'autres et mon âme resta calme. Si le dieu y fut pour quelque chose, je lui en sais gré. Je fus donc sauvée, et sauvé aussi l'enfant. Comment croire pourtant que le dieu ait voulu le sauver ?

Celui qui avait préservé ma vie, c'était avant tout le petit serviteur de l'oracle. Sans lui je n'aurais jamais survécu à cette épreuve terrible : j'y songeai le soir en me remémorant toutes les heures de cette journée néfaste tandis que je me préparais à passer ma première nuit à la belle étoile. Je pensai encore à lui par terre sur un petit tas de feuilles, dans un enfoncement de la vallée où l'on ne voyait aucune habitation humaine, rien que les étoiles entre les pentes escarpées des montagnes.

Dans cette solitude je pensai au petit serviteur de l'oracle, mon seul ami, car je me rendais compte que cette pensée me faisait du bien.

Comment jugeait-il mon crime au fond ? Je n'en avais pas la moindre idée. Il m'avait aidée, il m'avait sauvé la vie. Mais quelle opinion avait-il sur ce dont je m'étais rendu coupable et qui était la cause de tout, je l'ignore encore. Nous n'eûmes jamais l'occasion d'échanger un mot à ce sujet.

Probablement n'avait-il pas compris que j'avais commis un péché car il était incapable de voir le mal chez un être humain, il n'avait jamais jugé personne, ni moi ni les autres. Juger n'était pas son fait.

Qu'en serait-il maintenant de sa foi en la bonté des hommes ? Quelle

influence aurait sur lui le spectacle dont il venait d'être témoin? L'image qu'il s'était faite de l'univers allait-elle s'écrouler?

Non, j'espérais qu'il oublierait bientôt l'agitation que j'avais apportée dans son existence, qu'il redeviendrait celui qu'il avait été auparavant. Il fallait qu'il crût à la bienveillance universelle. C'était ainsi qu'il devait être, le petit ami du dieu : je l'espérais, je voulais l'espérer et je m'endormis.

Le froid me réveilla plusieurs fois au cours de la nuit et je me réjouis quand le soleil vint enfin m'apporter un peu de chaleur.

L'hiver, qui était déjà commencé quand je fus chassée de Delphes, fut assez doux cette année-là ; fort heureusement, sinon je ne sais pas comment j'aurai résisté. Tout était déjà pour moi bien assez difficile. Difficile de susbsister, de ne pas mourir de faim. Je cherchai un abri dans des cavernes ou dans les pauvres cabanes de bergers abandonnées ; je me nourris de baies à demi desséchées, à demi pourries, que je trouvai sur la montagne, de graines de pommes de pin, et de tout ce que je pus me procurer de plus ou moins mangeable. J'allais très loin pour trouver des baies dont j'ignorais le nom. Mais peu à peu je devins plus hardie, plus entreprenante, poussée par la faim et par la pensée de l'enfant, qui devait vivre et ne pas souffrir de mon triste régime. Je me mis à traire les chèvres que je rencontrais dans la montagne, je recueillais le lait dans un bol que j'avais pris dans une cabane et je le buvais avec une avidité incroyable. Je devins de plus en plus audacieuse et de plus en plus habile à traire les chèvres de cette façon, car rien ne pouvait être meilleur pour moi et pour l'enfant que ce lait. J'osai même me glisser dans des cabanes habitées pour voler le fromage et le pain des bergers, j'allais me tapir entre les buissons et les blocs de pierre du voisinage et m'avançais à pas de loup dès qu'ils étaient partis. Je me procurai de la même manière une peau de chèvre pour me couvrir la nuit. Je volais n'importe quoi et j'aurais commis très aisément n'importe quel crime pour l'enfant, son enfant et le mien, l'enfant qui prouvait que notre amour n'était pas mort, que mon bien-aimé existait toujours en moi.

Je vivais comme une créature revenue à l'état sauvage, comme un animal farouche, là-haut dans les montagnes, j'y étais forcée, puisque j'étais chassée du monde des hommes, et, comme une femelle pleine et furieuse, je ne reculais devant aucun moyen pour assurer ma vie et celle de l'enfant que j'attendais. J'évitais soigneusement les lieux habités car je ne pouvais espérer rien de bon de ce côté-là. J'avais toujours peur d'être aperçue par les bergers. Ils m'auraient certainement fait du mal, car c'étaient aussi des hommes.

Cela peut paraître incroyable, je fus heureuse en ce temps-là. Heureuse de ma liberté, de la santé de mon corps ; il était à rude épreuve mais il semblait n'en devenir que plus robuste. Heureuse aussi parce que je savais que c'était son enfant que je portais dans mon sein.

Je le sentais continuellement vivre en moi ; cela me remplissait d'une grande joie.

Quand arriva enfin le printemps, tout devint plus facile, ou du moins j'en eus l'impression. Je ne souffrais plus du froid et bientôt il fut plus facile de trouver à manger pour moi comme pour les autres bêtes. Déjà, je trouvais des plantes juteuses qui, tout en ne me rassasiant guère, avaient une saveur fraîche et saine, et les chèvres donnaient un lait plus fortifiant. Il n'était pas difficile de les attirer, elles venaient d'elles-mêmes se faire traire, peut-être parce qu'elles me connaissaient maintenant et peut-être parce qu'elles aimaient être traites par une femme. Souvent elles me suivaient, même celles que je n'avais jamais vues, et je devais les chasser, car je craignais les bergers.

C'est ainsi que je le remarquai : ces chèvres, je semblais les attirer, mais à cette époque je ne vis là rien d'extraordinaire.

Les montagnes se couvrirent de toutes sortes de fleurs et la nuit, une fois couchée, je sentais leur odeur forte autour de moi ; mon cœur était malade de langueur quand je pensais à celui qui naguère m'avait aimée, et grâce à qui j'avais connu le miracle du printemps. Le seul printemps de mon corps.

S'il avait vécu, aurait-il alors été près de moi, me serait-il revenu, dès lors que je n'étais plus pythie et que je portais son enfant ? Aurions-nous partagé cette vie et connu l'un près de l'autre le bonheur ?

Quelles vaines pensées ! Il était mort. Il n'existait plus, n'existerait plus jamais. On l'avait trouvé là-bas dans le fleuve, pâle et exsangue, une branche de l'arbre du dieu serrée dans sa main unique. Il en était ainsi. Il en serait ainsi éternellement.

Les dieux seuls ont plusieurs destins et ne doivent jamais mourir. Ils sont comblés de tout et font l'expérience de tout. De tout — sauf du bonheur terrestre. Ils ne le connaissent pas et le refusent aux hommes. Ils ne se montrent jamais plus méchants et plus cruels que lorsque les hommes ont l'audace d'être heureux, et les oublient pour le bonheur terrestre. Alors ils crient vengeance. Et déposent une branche de leur arbre dans la main de leur victime.

Parfois, pendant les nuits vraiment silencieuses, il me semblait entendre le fleuve au fond de la vallée. Le fleuve qui avait enveloppé notre amour de son puissant mugissement et qui nous avait été fatal, en se vengeant de nous. Le printemps étant revenu, de grandes masses d'eau roulaient dans la gorge sauvage ; il n'était donc pas impossible que cette grande rumeur montât jusqu'à ces hauteurs. Je ne voulus pas croire en effet que ce bruit n'existait qu'en moi-même.

Non, je distinguais nettement son mugissement, il venait de la gorge là-bas. Couchée au milieu des fleurs, toute seule, j'entendais ce fleuve, ce fleuve impitoyable qui avait emporté le sang de mon bien-aimé.

L'été vint. Le calme et paisible été, le temps de la maturité, de l'accomplissement. La vallée, entre les majestueuses montagnes,

était comme un sein gorgé de vie ; même à cette altitude on voyait prospérer tout ce qui pouvait pousser sur cette pente sauvage. Tout était lumière et légèreté, paix et confiance. Et moi aussi je me sentais tranquille et confiante, alors que tout aurait dû me tourmenter, la naissance de mon enfant, l'idée qu'il me faudrait continuer de vivre, le nourrir, me nourrir. J'étais pleine d'espoir et sans aucun souci. Mon corps déjà robuste devint gros et informe, mais je me déplaçais aisément. La femelle animale, qui doit chercher sa nourriture pendant qu'elle est pleine, met bas facilement. Je pensais à cela et je croyais que j'en ferais autant. Mon ignorance de toutes ces choses était profonde.

Il faisait de plus en plus chaud, il me semblait que la saison était très avancée et que le terme approchait pour moi. Mais cela tardait, tardait, et rien ne se produisait. Je commençais à me demander pourquoi. Le temps devait être dépassé maintenant, mais de combien, je l'ignorais.

L'été continuait, la chaleur continuait, devenant même terrible, oppressante, épuissante ; seules les nuits donnaient parfois un peu de fraîcheur, un souffle venait des montagnes couvertes de neiges éternelles.

Jamais je n'avais connu un été aussi chaud. Dans mon état j'en souffrais particulièrement ; je commençais à me mouvoir avec peine.

J'avais grossi encore davantage ; ma délivrance devait être toute proche ; je me le disais, mais elle ne venait pas. Il semblait que je n'accoucherais jamais de cet enfant.

Enfin, un jour où je languissais dans la chaleur je sentis les premières douleurs. Elles furent d'abord très faibles, puis il y eut une seconde vague plus pénible, enfin ces pointes de souffrance se firent nombreuses, plus pressées, violentes. Le soleil brûlait comme il n'avait jamais fait auparavant, brûlait de tous ses rayons ardents et il me semblait que l'air étouffant permettait à peine de respirer. Soudain parurent à l'horizon des nuages jaune soufre qui avancèrent rapidement. Pour la première fois de tout l'été un orage s'annonçait. La vallée s'assombrit et l'ombre des nuages menaçants s'approcha de plus en plus. Brusquement un éclair traversa le ciel, un éclair qui déchira cette lumière intense, et un instant plus tard le tonnerre gronda sourdement.

Je n'avais jamais imaginé qu'un orage pourrait se produire en cet instant si longtemps attendu. J'avais pensé que j'accoucherais dehors, dans la nature, n'importe où, sans avoir besoin d'abri. Où me réfugier ? Je ne pouvais accoucher sous la pluie diluvienne qui semblait s'annoncer, ni rester exposée à la foudre qui tombait si souvent dans la montagne.

Je me levai et jetai un regard autour de moi. Rien qui pût m'abriter, pas même un arbre. Je cherchai autour de moi. Plus féroces que jamais, les douleurs me saisirent à nouveau ; je me pliai sur moi-même à

cause de la souffrance, je devais marcher courbée en avant et je me tenais le ventre. Comment cela finirait-il? Où devais-je me réfugier pour mettre au monde mon enfant?

Ce fut alors que surgirent les chèvres. Des chèvres que je n'avais jamais vues. Ce ne pouvait être que des chèvres sauvages. On aurait dit qu'elles comprenaient ma souffrance; quand je gémissais, elles faisaient entendre un son plaintif, on eût dit un gémissement humain. Quelques-unes bondissaient vers un pré plus élevé, toujours dans une même direction, puis elles revenaient près de moi comme si elles avaient voulu m'entraîner avec elles. Il fallait grimper; il ne m'était pas facile de les suivre, je les suivis cependant, titubant et vacillant. On aurait dit que j'y étais poussée. Parfois je devais m'arrêter quand les douleurs me saisissaient trop violemment, et les bêtes semblaient comprendre; elles s'arrêtaient aussi et attendaient que j'eusse la force d'avancer. A la fin, la pente était presque à pic, je pensais qu'il m'était presque impossible d'aller plus loin. Mais les chèvres se plaignirent si lamentablement que je cédai à leurs plaintes et, rassemblant toutes mes forces, je me remis à grimper, guidée par elles. Elles manifestèrent leur joie, en poussant des bêlements de plaisir.

L'orage se rapprochait, une pluie battante montait peu à peu de la vallée, le tonnerre se faisait entendre de tous côtés, le rocher auquel je grimpais en m'accrochant des pieds et des mains se couvrait de lumière, les éclairs devenaient de plus en plus nombreux.

Epuisée, je parvins enfin avec les bêtes sur un très petit plateau et juste au moment où la pluie s'abattait sur nous, j'aperçus devant moi dans le roc une ouverture qui permettait de pénétrer à l'intérieur de la montagne. Les chèvres se bousculaient déjà pour entrer et je les suivis en chancelant.

Il faisait noir. Même lorsque mes yeux se furent habitués à l'obscurité, je ne pus me rendre compte des dimensions de la grotte. Mais elle paraissait assez grande. Une âcre odeur de chèvre me frappa au visage, puis je ne vis, je ne sentis plus rien, je m'affaissai sur le sol, couvert d'une épaisse couche de crottes de chèvres desséchées. Cet étrange limon était singulièrement moelleux et il me sembla délicieux de m'y laisser tomber.

Je perdis connaissance un instant. En reprenant conscience, je vis toutes les chèvres groupées autour de moi avec des airs inquiets et compatissants. Mon réveil provoqua des bêlements animés, vite interrompus, car prise soudain de douleurs effroyables, je me mis à crier follement. Les chèvres se turent, reculèrent effrayées, puis se rapprochèrent et commencèrent à gémir comme moi, émettant des sons étranges plaintivement prolongés. C'étaient des soupirs d'animaux désemparés, mais ils m'empêchaient de me sentir seule dans ma souffrance.

Les douleurs étaient maintenant si rapprochées que j'avais l'impres-

sion qu'aucun intervalle ne les séparait, qu'elles me laissaient juste le temps de reprendre mon souffle, et elles étaient si horribles que la grotte résonnait de mes cris. Quelques chèvres, comme saisies de folie, couraient dans la grotte, d'autres restées près de moi, tendaient la tête et gémissaient. Je voyais leur museau trembler et leurs lèvres supérieures ne cessaient de monter et de descendre sur leurs dents jaunâtres et mouillées.

Dehors l'orage continuait, il était juste au-dessus de nous. Les coups de tonnerre se succédaient presque sans arrêt ; la pluie tombait à torrents devant l'entrée de la grotte, et l'intérieur flamboyait constamment de la lueur des éclairs. On aurait dit que le ciel entier était la proie d'un incendie et lançait vers nous des langues de feu haletantes.

La violence des douleurs me fit comprendre que j'étais au point culminant de l'accouchement et, bien que je fusse à moitié étourdie par la souffrance, je me rendis compte que l'enfant commençait à se frayer un passage. J'aidais de toutes mes forces, ou plutôt mon corps travaillait sans me demander ce que je voulais ; il travaillait avec une vigueur que je n'aurais jamais pu lui imposer moi-même et dont je ne me serais pas crue capable. J'étais folle de douleur, mais par moments à demi inconsciente, car j'entendais mes cris comme s'ils n'avaient pas été les miens. Quelle fut la durée de ces souffrances, je ne saurais le dire.

Enfin je sentis subitement un soulagement et une grande délivrance. Certes, je souffrais encore, mais sourdement ; je ne haletais plus, je n'éprouvais plus le besoin de crier, tout en moi se détendait. C'était comme un retour à la vie.

Quand j'ouvris les yeux que j'avais dû tenir fermés pendant les pires douleurs, je vis entre mes genoux quelque chose de visqueux, d'ensanglanté, que les chèvres nettoyaient diligemment avec leurs longues langues roses.

Dès que je fus en état de le faire, je pris l'enfant et je vis que c'était un garçon. J'essayai de déchiqueter le cordon, mais, n'y parvenant pas, je le coupai d'un coup de dent et je soulevai l'enfant sur mon bras pour empêcher que les chèvres ne continuent à le lécher. Il était maintenant parfaitement propre, mais elles ne voulaient pas l'abandonner, je devais sans cesse les repousser.

Leur conduite me paraissait incompréhensible. Je la trouvais aussi étrange que répugnante. Et soudain, je fus remplie d'un tel dégoût que je me levai en vacillant pour sortir de la grotte. L'orage avait cessé et le nouveau-né serré contre mon sein, j'aspirai l'air rafraîchi par la pluie.

J'étais sur le point de m'évanouir.

A ce moment, la vieille interrompit son récit. Elle se redressa, puis se pencha pour tisonner énergiquement le feu qu'elle entretenait en y jetant de temps en temps un bout de bois noueux.

— Et qu'avais-je mis au monde? reprit-elle avec émotion. Celui qui est assis là-bas! Voilà ce qu'est devenu le fruit de mon amour. Du plus haut amour humain! De tout notre amour l'un pour l'autre, qui avait commencé près d'une source sacrée... Voilà comment il a fini, notre amour d'été dans le champ de blé en fleurs, cet amour dont seuls les aigles furent témoins.

Voilà ce qu'est devenu son enfant et le mien.

Je ne pouvais pas y croire. C'était inconcevable. A mesure que l'enfant grandissait, je me torturais de plus en plus l'esprit, mais toujours en vain, incapable de comprendre comment notre amour avait pu donner un pareil fruit. Certes, il est vrai qu'au moment où l'enfant avait été conçu, notre amour n'était plus aussi heureux qu'auparavant. Celui qui avait engendré n'était plus le même. Il se détachait de moi. Était-ce cela qu'il fallait payer d'un prix aussi exorbitant?

Il m'avait aimée auparavant! Pourquoi l'enfant n'avait-il pas été conçu alors? Quand nous désirions l'un et l'autre passionnément avoir un enfant? N'était-il pas étrange que je n'eusse pas été fécondée beaucoup plus tôt?

Peut-être cela ne s'était-il produit que lors de notre rencontre, lors de cette angoissante rencontre qui n'avait donné de joie ni à l'un ni à l'autre?

Notre dernière rencontre... Oui, ce devait être à ce moment-là, car autrement le temps écoulé jusqu'à la naissance eût été trop long; mais justement, il avait été trop long! Non je ne voulais pas y penser!

Ce à quoi je ne voulais pas penser, c'est qu'en comptant comme les femmes ont l'habitude de le faire, je trouvais une date qui concordait parfaitement avec le jour où mon bien-aimé avait été trouvé mort dans le fleuve, le jour où j'avais été violée par le dieu. Mais mon esprit ne voulait pas s'arrêter à cette idée. C'était de la folie. C'était monstrueux. C'était impossible...

Conçu par le dieu? Le fils du dieu... Un idiot. Non, je ne supportais plus de songer à tout cela. J'avais atteint le fond du désespoir.

Le dieu est impitoyable. Ceux qui disent qu'il est bon ne le connaissent pas. Il est ce qui existe de plus inhumain, ses manifestations sont sauvages et imprévisibles commes celles de la foudre. Comme la foudre qui sort d'un nuage sans qu'on sache qu'elle y était contenue. Brusquement, elle vous frappe, brusquement elle tombe sur vous, dévoilant toute la cruauté divine. Ou l'amour divin. Un cruel amour, sauvage.

Le divin n'a aucune commune mesure avec l'humain. Le divin n'est pas noble, élevé : mais étrange, repoussant, parfois insensé.

Telle est la conviction qui s'est gravée dans mon cœur après ce que j'ai vécu.

Mais après tout ai-je le droit de parler? Je ne sais rien... Je ne sais

pas qui est le père de cet enfant. Je ne l'ai jamais su. Il ne peut pourtant pas être le fils du dieu, et il ne peut pas être le fils de mon bien-aimé. Il ne ressemble à aucun homme. Et encore moins à un dieu. Je ne sais rien.

Mais je hais celui qui m'a traitée ainsi, qui s'est servi de moi de cette façon, qui s'est servi de moi dans son antre comme d'un instrument docile, qui a violé mon corps et mon âme, m'a possédée de son esprit effrayant, de son délire et a fait naître en moi un effrayant désir afin que je mette au monde ce fils idiot. Comment ne pas haïr celui qui m'a volé tout bonheur humain, qui m'a pris mon amour, mon bien-aimé, tout, tout — sans rien me donner en échange, rien que lui-même? Lui-même. Qui est continuellement en moi, me remplit de sa présence, de son inquiétude, qui ne me donne pas un instant de paix, parce qu'il n'est pas la paix, mais celui qui ne renoncera pas à moi, n'y renoncera jamais.

Elle tremblait, possédée d'une violente colère. Puis en silence elle attisa le feu et, remarquant qu'il s'éteignait, y lança la branche à moitié carbonisée dont elle s'était servie pour tisonner les braises.

Petit à petit elle s'était calmée, elle se maîtrisait. Sa voix avait repris son ton naturel quand elle continua :

— Je ne comprends pas pourquoi je raconte tout cela. Et à toi qui es un étranger. Mais qui n'est pas étranger dans cette maison?

Tu m'as posé une question. Et dès que j'ai commencé à évoquer des souvenirs, toute ma vie, tout mon destin se sont dressés devant moi. Quand ai-je pour la dernière fois parlé à un être humain? Quand? Il y a si longtemps que je ne puis le dire.

Depuis que j'ai quitté le monde des hommes — auxquels je n'ai jamais vraiment appartenu — tout n'a été pour moi que solitude. Seule je suis restée ici avec cet enfant, ce fils, cet homme grisonnant, et je ne sais toujours pas qui il est, ni d'où il vient. Seuls nous avons vécu ensemble sur la montagne, dans cette cabane délabrée que j'ai remise en état pour nous, il y a je ne sais combien de temps. Notre unique compagnie a été celle des chèvres qui s'attachent à nous, des chèvres sauvages qui nous ont toujours recherchés partout où nous avons demeuré et qui nous aident à vivre. Ce sont les seuls êtres que mon fils connaisse et les seuls dont il se soucie. Les hommes, il les ignore, mais il a toujours été attiré par les chèvres, comme elles sont attirées par lui ; elles le suivent partout, se frottent contre lui ; on peut à peine les séparer.

Son visage reflète son indifférence à tout ce que les hommes appellent la vie, il est demeuré le visage d'un enfant, d'un vieil enfant aujourd'hui, qui a toujours conservé un sourire immuable, absurde. Un sourire qui fait naître en moi parfois l'idée que je vis avec un fou.

Pourtant il m'est arrivé de me demander si ce n'est pas un dieu qui

est assis à mon côté, avec son éternel sourire, qui contemple de cette hauteur son temple, sa ville de Delphes, le monde des hommes, et embrasse le tout, dans une même moquerie.

Ayant terminé, elle demeura un moment silencieuse puis elle se leva et se dirigea vers l'ouverture qui se détachait, noire, sur une nuit de pénombre.

Brusquement, elle s'arrêta et poussa un cri.

— Il n'est pas ici ! *Il n'est plus ici !*

C'était vrai. Il n'était plus là. Il avait disparu.

La vieille devint comme folle. Il était impossible de distinguer son visage, mais il devait être bouleversé, à en juger d'après la voix.

— Où est-il, où est-il ? cria-t-elle. De quel côté est-il parti ?

Pourquoi est-il parti dans la nuit ? Il va se tuer, tomber dans un précipice... Pourquoi a-t-il fait cela ? Pourquoi m'a-t-il abandonnée ? Penser qu'il a peut-être compris le mal que j'ai dit de lui, les choses affreuses que je... Mais ce n'est pas possible... Il n'a jamais témoigné qu'il comprît quelque chose au langage des hommes et jamais il n'a prononcé une seule parole. Mais peut-être ne l'a-t-il pas *voulu*... Oui, parfois je me suis demandé si en réalité il ne comprenait pas ce que je lui disais dans mes moments de colère, quand je m'emportais contre lui... Mon pauvre enfant... J'ai été injuste, injuste envers lui...

— Il faut partir à sa recherche ! cria-t-elle soudain, avec désespoir. Et s'étant courbée pour franchir la porte basse, elle disparut dans la nuit.

L'étranger la suivit.

La lune et les étoiles luisaient, mais un léger brouillard de froid descendu des montagnes empêchait de voir loin devant soi.

Après avoir regardé si son fils n'était pas aux alentours de la grotte, la vieille prit tout de suite une sorte de piste qui montait vers les sommets. Elle allait si vite que l'homme avait du mal à la suivre. Si l'on pensait à l'âge de cette femme, il paraissait incroyable qu'elle fût capable de marcher si rapidement. Mais elle avait passé toute sa vie dans ces montagnes et semblait leur appartenir. Ses vieux pieds entourés de peau de chèvre usée, elle grimpait sans effort tel un animal grisâtre presque invisible sous la lumière indécise de la lune. L'étranger la suivait, stupéfait de ce qu'elle lui avait raconté sur elle-même et sur ce fils qu'elle poursuivait dans la brume. Le fils du dieu ?

C'était certainement un sentier de bêtes qu'ils avaient pris, un sentier dont les hommes ne se servaient pas. L'étranger se demandait pourquoi la femme avait choisi ce chemin, mais sans doute avait-elle des raisons de penser que son fils était parti dans cette direction.

Qu'il ne fût pas descendu à Delphes, elle pouvait en être certaine, il n'y avait jamais mis les pieds. Avait-elle aperçu quelques traces? C'était possible, car elle avançait d'un pas résolu.

La montée, d'abord assez douce, se fit plus rude. Ils arrivaient en pleine montagne et le sentier, tout à fait indistinct pour l'homme, grimpait le long d'une pente de plus en plus escarpée. Arrivée sur un terrain assez uni, une sorte de haut plateau, la vieille hésita et s'arrêta en scrutant le paysage dénudé. Avait-elle perdu la piste? La lueur de la lune filtrait à travers le brouillard, et donnait à toute chose un aspect fantomatique. L'homme pensa qu'on ne pouvait être sûr de rien dans ce monde qui ne paraissait qu'à demi réel. Mais bientôt la vieille recommença d'avancer et ne parut plus hésiter sur le chemin à prendre, elle marchait d'instinct comme les animaux, ou peut-être guidée par quelque chose en elle que le commun des mortels ne possède pas. Ils s'enfoncèrent de plus en plus profondément dans un monde irréel.

Soudain le brouillard se leva et, à la lumière de la lune, ils virent droit devant eux une imposante montagne couverte de neiges éternelles, blanche, vague et mystérieuse sous le scintillement des étoiles. Une pente douce s'avançait jusqu'aux premières neiges et un sentier étroit mais bien visible y montait en serpentant pour disparaître ensuite dans cette grande vague blanche.

Au bout d'un moment la vieille se pencha pour ramasser quelque chose. C'était une ceinture en peau de chèvre. Elle l'examina rapidement et laissa ensuite retomber son bras en poussant un profond soupir. Puis elle continua son chemin. Peu de temps après, elle trouva un pan de vêtement, également en peau de chèvre, tombé au bord du sentier. Plus haut, ce fut une sandale, plus loin une seconde sandale. Celle-ci gisait presque à la limite de la neige. Ils s'arrêtèrent et fixèrent l'énigmatique montagne.

Une mince couche de neige était tombée pendant la nuit, et ils aperçurent, dans le prolongement du sentier, la trace fraîche d'un pied nu. En avançant ils découvrirent d'autres empreintes. Quelqu'un était monté nu-pieds vers les neiges éternelles. C'étaient les marques légères mais nettes d'un petit pied très fin. Elles se firent de plus en plus légères, de plus en plus faibles, ne furent plus à la fin qu'un soupçon de trace. Puis elles cessèrent complètement. Aucune empreinte pourtant ne révélait un retour en arrière.

La vieille fixait ces signes de moins en moins perceptibles laissés par un pied qui avait cessé de toucher la terre, par un être qui avait perdu son poids pour s'élever soudain au-dessus du sol, vers un ciel qui, sur cette montagne divine, paraissait si limpide qu'on croyait pouvoir toucher les étoiles de la main.

— Il y est retourné, murmura-t-elle à voix basse. C'est bien ce que je pensais.

Puis elle ajouta :

— Il avait l'habitude de venir ici quand parfois il quittait notre cabane. Il était attiré par cet endroit. A présent il a rejeté le déguisement sous lequel il se cachait. Son père l'a rappelé près de lui...

Elle garda le silence et ce qu'elle pensait et sentait elle ne le laissa point deviner. Sur son bras elle tenait les objets dont son fils s'était débarrassé : ce qu'elle lui avait donné, ce qu'elle avait fabriqué pour lui de ses propres mains ; sur son vieux visage sillonné de rides, on ne pouvait rien déchiffrer. Bien des images de sa longue vie devaient se presser dans son esprit, en ce moment où tout semblait achevé, où la sombre énigme avait reçu sa solution. Elle ferma les yeux un instant, et l'étranger se souvint d'avoir remarqué, pendant son récit, qu'elle paraissait avoir l'habitude de le faire quand son cœur était trop plein. Puis elle les rouvrit, ces yeux infiniment vieux qui semblaient avoir tout connu. Et encore une fois elle regarda ces signes attestant que son fils l'avait quittée, ces empreintes légères d'un pied trop petit et trop fin pour être celui d'un homme.

Elle attendit encore un moment, puis se mit lentement à descendre le chemin de neige pour regagner le sol gris, la terre. Ainsi commença le retour.

Maintenant elle allait plus lentement, bien que la descente fût aisée. Elle ne paraissait plus pressée. L'étranger la suivait à quelques pas, il pensait à ce fils divin qui s'était élevé de cette montagne extraordinaire après avoir rejeté ses vêtements en peau de chèvre, le déguissement qu'il portait comme fils d'un dieu qui, sans doute, était un dieu-bouc, mais en vérité pas seulement cela. Il se demandait si le disparu avait encore l'apparence d'un homme grisonnant quand son pied avait quitté la neige après un dernier pas, pour monter vers l'espace étoilé, ou si à ce moment déjà il avait trouvé l'éternelle jeunesse.

Puis il pensa à cet autre fils de dieu qui l'avait accablé d'un affreux destin, en lui lançant une malédiction terrifiante. Lui aussi était monté au ciel, ravi par le dieu père, si l'on en croyait ce que disaient les gens qui l'adoraient. Mais il avait d'abord été crucifié, ce qui, à leur avis, donnait à sa vie un sens profond. Tandis que celui qui venait de disparaître n'était né, semblait-il, que pour s'asseoir à l'entrée obscure d'une cabane de chèvres délabrée.

Brusquement, l'étranger sut ce que lui rappelait cet éternel sourire. C'était une image du dieu qu'il avait vue la veille dans le temple de Delphes, une très ancienne image placée un peu dans l'ombre, comme si on l'avait mise à l'écart pour faire place à des images plus nouvelles et plus belles. C'était le même sourire, inexplicable et inaccessible, absurde et insondable. Ni bon, ni méchant et justement à cause de cela, effrayant. Cette image représentait probablement le même dieu que toutes les autres images, le dieu de la Pythie et du

temple, mais elle était de toute évidence très ancienne, comme l'était l'énigme de ce sourire figé.

Oui, le dieu était incompréhensible et terrifiant. La vieille sibylle en avait reçu la preuve : ce fils venu au monde pour montrer que l'absurdité pure est un des attributs divins — ou pour se venger d'elle parce qu'elle avait aimé un manchot.

Oui, le dieu est méchant. La vieille avait raison. Il ne pardonne pas, n'oublie jamais.

Je le déteste comme il me déteste. S'il m'a maudit, je le maudis aussi ! Je ne m'incline pas. Et je suis immortel comme lui ! C'est lui qui l'a voulu — qui l'a voulu pour mon malheur. Il trône là-haut, dans l'éternelle jeunesse de son ciel, tandis que moi je dois être torturé ici-bas pour toujours, condamné à regarder ce monde avec ces vieux yeux qui percent tout et voient sans cesse le néant de toute chose. Ce monde couvert de cendres. C'est pour cela qu'il m'a choisi. A cela qu'il m'a condamné. Mais je ne fléchirai pas. Et ma haine est immortelle comme la sienne !

Ainsi pensait l'étranger, en suivant la silhouette grise qui le précédait de quelques pas.

Ils durent faire la dernière partie du chemin à la seule lueur des étoiles, car la lune s'était couchée, mais la vieille connaissait bien le sentier. Le brouillard avait disparu. Quand ils arrivèrent à la cabane, l'aube commençait à poindre et ils s'assirent dehors sur le banc de pierre. Au-dessus de la montagne une faible lueur annonçait la venue prochaine du soleil.

L'étranger était toujours en proie à l'indignation et brusquement il s'exclama, comme s'il avait été au milieu d'une dispute violente avec la pythie :

— Et comment ne le haïrais-tu pas ce dieu qui t'as si indignement traitée ? Ce dieu féroce ?

La vieille, après un silence, lui répondit :

— En vérité, je me demande comment je pourrais le haïr ou l'aimer. Ces mots n'ont pas de sens quand il s'agit de lui. Il est incompréhensible. Il est dieu. Et le plus incompréhensible, c'est qu'il puisse aussi être un petit autel de tourbe sur lequel on vient déposer quelques épis de blé et, par ce geste, acquérir confiance et paix. Ou une source qui reflète notre visage. Car il peut aussi être cela, je le sais. Mais il ne l'a pas été pour moi. Pour moi, il a été une gorge sauvage qui engloutissait tout ce qui m'était cher, un souffle ardent, une étreinte sans bonheur. Une puissance brûlante et inconnue qui décidait de tout pour moi.

Qu'eût été ma vie sans lui ? Si je n'avais pas été remplie par son souffle ? Si je n'avais jamais connu ni la béatitude qui émane de lui, ni le tourment et la souffrance qui sont également ses présents ? Qu'eussé-je été si je n'avais jamais connu autre chose que moi-même ?

Quand, assise ici, dans ma vieillesse solitaire, je jette un regard sur ma vie, c'est à toi, mon dieu, que je pense. Car c'est toi qui as été ma vie, toi le feu qui consume et brûle. Ma vie est celle que j'ai vécue en toi. La vie cruelle, amère et riche que tu m'as donnée. Maudit et béni sois-tu !

L'homme la regarda en silence. Il regarda ce visage sombre qui était vraiment comme ravagé par le feu, et ces yeux impénétrables qui avaient vu un dieu.

Et soudain il pensa tout haut :

— Moi aussi j'ai vu un dieu. Mais parce que je l'ai vu, je sais que mes yeux sont vides. Comme des puits desséchés. Ils ne ressemblent pas à tes yeux.

Puis après un silence :

— De mon destin, je t'en supplie, que peux-tu me dire ? demanda-t-il avec émotion. Pourquoi cette malédiction qui pèse sur moi ? Quelle consolation peux-tu me donner ? Ce qui te procure consolation ne me donne rien.

La vieille tourna la tête et rencontra son regard. C'était véritablement un regard misérable, oui, un des plus misérables qu'elle eût vu chez aucun être humain. Mais elle vit aussi que ce qu'il venait de dire était faux, que ces yeux-là n'étaient pas vides ! Qu'il n'était pas désespéré.

— Je vois sur toi ta sincérité et je vois sa malédiction. Tu n'es pas libre, tu es attaché à ton dieu et il ne desserrera pas son emprise sur toi. Tu le hais, tu l'insultes, tu le bafoues. Il n'y a rien à quoi tu tiennes qui n'émane de lui. Ta haine, c'est ta manière à toi de concevoir le divin.

» Peut-être un jour te bénira-t-il au lieu de te maudire. Je l'ignore. Mais, quoi que tu fasses, ton âme toujours sera remplie par le dieu.

Elle se tut, se détourna de lui. Elle regardait dans le vide, elle regardait ailleurs. Peut-être voyait-elle les lointaines montagnes déjà ensoleillées alors qu'ils se trouvaient encore dans une ombre profonde. Peut-être ne voyait-elle pas un paysage terrestre, mais un monde intérieur. On aurait dit qu'elle n'avait plus conscience de la présence de l'homme, qu'elle l'ignorait absolument.

Il continuait à l'observer rempli de ses paroles. Il lui semblait qu'elle l'avait révélé à lui-même.

Ils restèrent longtemps silencieux.

Enfin il se leva. Il allait partir, se remettre en route. Quand il prit congé, la vieille inclina la tête, mais ne dit rien. Ils se séparèrent sans une parole. Il descendit la pente escarpée qui devait le ramener à Delphes. Elle resta assise, elle le suivait des yeux, en contemplant l'antique vallée, la ville et le temple. Maintenant le soleil se levait sur la cité. Les hommes commençaient leur travail. Le parvis était encore vide, mais un jeune homme balayait l'entrée du temple, et

se préparait à y répandre des branches fraîches de lauriers, cueillies dans le bosquet du dieu. Sur la voie sacrée, elle voyait arriver lentement une jeune femme en robe de mariée. Des hommes la suivaient dont les uns croyaient en elle, tandis que d'autres doutaient. Les yeux de la jeune sibylle étaient fixés sur le sanctuaire. Elle attendait l'extase et peut-être l'angoisse. Le désir et le trouble annonçaient sa rencontre avec le dieu. Le soleil matinal inondait la foule qui s'avançait, la vallée, les montagnes environnantes et tout cet immense paysage que la vieille sibylle embrassait du regard. Et elle, immobile, contemplait tout cela, de son regard qui brassait les années.

PÄR LAGERKVIST

TRADUIT DU SUÉDOIS PAR MARGUERITE GAY ET GERD DE MAUTORT

CHRONIQUE DES LIVRES

L'AUTOBIOGRAPHIE DE MARK RUTHERFORD

traduite et présentée par Pierre Leyris *(Fasquelle)*

Cette autobiographie n'en est pas exactement une. Ecrite en 1881 par Hale White, elle parut sans nom d'auteur, comme si Mark Rutherford était un personnage réel. En fait, il vit si véridiquement ses éprouvantes journées, son existence s'apparente de si près à celle de White que le terme de « romancé », appliqué à ce récit bref et capital, le présenterait sous un faux jour.

Avec une sincérité sans éclats, le héros retrace le cheminement lent et douloureux qui l'a conduit d'une foi enfantine à l'agnosticisme. Les déconvenues, dues à sa nature d'idéaliste et d'inadapté l'attendent sur tous les plans : un jour, il se rend compte qu'il n'aime pas sa fraîche et banale fiancée. Une autre jeune fille, exquise et secrète, auprès de qui il espérait trouver l'apaisement, refuse de l'épouser. Il accumule les bévues dans les métiers subalternes qu'il lui faut exercer pour gagner son pain, ayant dû renoncer à sa tâche de prédicateur à laquelle il ne croyait plus. En proie à la neurasthénie, il réussit à remporter contre elle de modestes victoires. Ce raté apparent, ce suave gribouille se révèle en réalité, au milieu de son entourage conformiste, hypocrite et mesquin, un pionnier de l'esprit critique moderne.

On dit qu'un livre où l'on ne rit pas est un mauvais livre. En effet, quelle vie, quel drame, si sombres soient-ils, n'ont pas leur contrepartie de gaîté? De ce point de vue-là aussi, *L'autobiographie de Mark Rutherford* est excellente : les confessions publiques où le pénitent s'accuse de tout en général et de rien en particulier, les cancanières réunions de charité, les pieuses lettres anonymes à la gazette locale, les chromos édifiants sont évoqués avec un humour irrésistible.

André Gide aimait particulièrement cette œuvre dont le *style blanc*, dépouillé jusqu'à atteindre une sorte de sainteté, est rendu à la perfection par la traduction de Pierre Leyris.

B. BECK

(Suite de la chronique des livres page 152.)

BIBLIOTHÈQUE NOIRE

par Jacques Robichon

C'est un phénomène sociologique indéniable que le succès des romans de la *Série Noire*. Célèbres par leur couverture de « choc », ils ont fait de l'existence de quinze millions de volumes jetés sur le marché en dix ans, un des problèmes les plus curieux de psychologie contemporaine.

Marcel Duhamel a « lancé » le premier ouvrage de la *Série Noire* (c'était *La Môme Vert-de-Gris* de Peter Cheney) en août 1945. On le tira à 11 000 exemplaires. Un volume de la collection est tiré normalement aujourd'hui à 44 000 exemplaires. Le best-seller, *Touchez pas au Grisbi* de Simonin, a atteint 230 000 exemplaires. Depuis 1948, la parution en est devenue bimensuelle : à raison de 24 volumes par an. En 1957 ,ce chiffre a été porté à 60.

Dostoïevsky, Zola et Mauriac « à la portée » de tous, une épopée populaire de l'angoisse et de la violence, le roman policier traditionnel — Conan Doyle, S. S. Van Dine, Agatha Christie — supplanté par le roman du crime et la « tranche de vie », le mystère par l'action : voilà, à peu de chose près, à quoi se ramènent *Pas d'Orchidées pour Miss Blandish*, *Le petit César*, *Pedigree Maison*, *Grisbi or not Grisbi*, *Du Rififi chez les Hommes*.

L'âge romantique du roman policier a donné naissance à un genre littéraire qui procède de l'ancienne littérature d'énigmes où le meurtre conditionnait les péripéties de l'histoire, mais dont il ne retient que l'atmosphère de bataille, les épisodes cruels, le tumulte, la brutalité. Marcel Duhamel (directeur de la *Série Noire*), nous apprend que ces romans de la cruauté, porteurs d'un *frisson nouveau*, sont des compagnons dangereux. Celui qui se laisse entraîner par leur rythme est assuré d'y faire, dit-il, de « mauvaises rencontres » : il devinera le danger à l'ombre du chapeau rabattu, il reconnaîtra l'épouvante dans les yeux dilatés de la jolie fille, il se laissera gagner par l'esprit propre à ce genre d'ouvrages où l'on voit des policiers souvent plus corrompus que les malfaiteurs qu'ils poursuivent... L'amour y est de nature élémentaire. Comme dans les bons films, les états d'âme qui s'expriment dans *Pas d'Orchidées pour Miss Blandish*, le remarquable *Sept Tueurs* de Paul Cain, *Calibre 38* de Victor Rosen, *Un Nommé Louis Beretti*, se

traduisent par des gestes, et les amateurs de littérature introspective doivent se livrer aux reconstitutions et conjectures. L'humour est prodigue, irrespectueux des tragédies humaines.

On pressent le climat dès qu'on lit le titre : *Les Seins de Glace, Couche-la dans le Muguet, Fais pas ta Rosière, Un Os dans le Fromage, Tu mens, Beth ! Un Linceul n'a pas de Poches, Arrête ton Char, Ben-Hur ! Le Corbillard de Madame*, etc. Cela continue par un « slogan » (certains sont des chefs-d'œuvre) : *Cocktail au Pétrole* (il ouvre l'appétit), *La bonne Tisane* (elle guérit de l'immortalité), *Journal d'une Sauterelle* (à la cuisse légère), *La Soupe à la Grimace* (se consomme chaud et vous laisse froid), etc.

Les premières lignes sont révélatrices. Ouvrez *Le Corbillard de Madame* (J. Hadley Chase) : « *Les gars venus voir mourir Vassi étaient alignés devant le comptoir. Ils faisaient bonne mine, mais en fait ils avaient les foies...* »

D'Edgar Poe — considéré généralement comme le père du roman policier moderne — à Emile Gaboriau, l'auteur de *Monsieur Lecoq* et du *Dossier 113*, à Gaston Leroux (Rouletabille), Maurice Leblanc (Arsène Lupin), Conan Doyle (S. Holmes et quelques autres), Dorothy Sayers, Ellery Queen, Van Dine, Agatha Christie, G.-K. Chesterton (le père Brown), Simenon, Jonathan Staage, Boileau et Narcejac, M.-B. Endrebé, Léo Mallet, Jacques Decrest, le roman policier — héritier des grands feuilletons du XIXe siècle et « département scientifique » du roman d'aventures — implique un *problème*, propose un jeu : *qui est le coupable et l'avais-je deviné ?* Maigret poursuit le charretier de la *Providence* jusqu'à ce qu'il l'ait démasqué, confondu, acculé au plus pitoyable aveu.

Les romans de la *Série Noire* ne sont pas des romans policiers ou, du moins, ne sont pas des romans policiers purs, ce sont des romans de mœurs. Si l'énigme policière en est délibérément écartée, c'est que l'essentiel est ailleurs : le problème « scientifique » est remplacé ici par le *suspense*, le « thriller », le style *tough* impitoyable et dynamique.

Thomas Narcejac, théoricien du roman policier et adversaire de ce qu'il nomme « le roman policier *noir* », ne voit dans la *Série Noire* qu'*une attraction foraine*, un moyen de *nous bousculer et de nous secouer*, de *nous imposer un traitement par l'électro-choc qui nous laisse les yeux brouillés et la cervelle douloureuse...* Les apparences peuvent donner raison à l'auteur de l'*Esthétique du roman policier* : Hadley Chase, Mac Coy, Chandler, Don Tracy invitent sans équivoque à un *spectacle* qui rappelle les jeux du cirque.

Mais le roman des mœurs criminelles, s'il donne effectivement une large place aux épisodes de « tabassage » et de « massacre » détermine de ce fait le choix des types humains et des décors.

Types humains : les « hommes » dont il est question dans le titre du

Rififi, ne sont pas seulement les mâles, le sexe fort. Ce sont les *durs*, les « hommes de poids », les vrais hommes du « milieu », ceux qui font fleurir la mort violente. C'est sur eux que s'appuie presque essentiellement cette vocation de la pègre et des hors-la-loi. Le tueur (le plus souvent *à gages*) est un produit spécifique de la *Série Noire* ; on ne peut le confondre avec le simple assassin qui, lui, reste souvent une victime des circonstances. La vraie figuration, la raison d'être de la *Série Noire*, ce sont les « arnaqueurs » de tout poil, les mecs à la redresse, les caïds, les malfrats, les réprouvés.

A côté d'eux, les femmes : « souris », vamp âpre au gain, sauterelle « au châssis à faire onduler l'Obélisque », genre capiteux du type *Môme Vert-de-Gris*, grandes bagarreuses de Peter Cheney qui surgissent dans la fumée de la mitraille. La mère Grisson de *Pas d'Orchidées pour Miss Blandish* est une inoubliable, adipeuse, atroce femelle hommasse, mère de famille et chef de gang.

Le décor est fourni surtout par les villes : New York, Chicago, Detroit, le Paris louche de Simonin, les faubourgs des grandes capitales du crime, Harlem, Brooklyn, Greenwich Village, Little Italy et Little Bohemia. Ce n'est pas par hasard que le livre de Burnett, *Quand la Ville dort*, avait pour titre original : *Asphalt Jungle*. Le document social rejoint ici le document humain de *Calibre 38*, le témoignage de *Je suis un Truand*[1] ou le réquisitoire d'*Un Linceul n'a pas de Poches*.

Mis bout à bout, quelques grands récits de W. Richard Burnett, Louis Malley, Lionel White, D. Henderson Clarke, Henry Edward Elseth, Richard Marsten (*Le Pavé brûle*), devraient restituer une hallucinante fresque de la vie des grandes villes où le mythe « *prend sa valeur grâce au réalisme du décor... Aubes amères sur des quartiers qui semblent vus par les yeux d'un condamné à mort, étroites rues désertes aux anonymes maisons de brique nue, éclat froid de l'électricité dans la nuit buveuse de lumière, univers désolé des reflets et des ombres, boîtes de nuit, docks, autostrades, drugstores, havres ultimes des vies perdues...* »[2].

⁂

Quatre volumes sur cinq de la *Série Noire* sont pris dans la production anglo-saxonne, sans qu'il existe d'ailleurs de collection exactement comparable à celle-ci en Angleterre ou aux Etats-Unis : la plupart des originaux publiés en France par Marcel Duhamel sont tirés des *Pocket-Books*, lesquels publient aussi d'ailleurs des « variétés ».

Les origines anglo-saxonnes de la *Série Noire* sont donc — de ce point de vue — indiscutables. Il est significatif que, parmi les premiers volumes parus de 1945 à 1948, à côté de « romans populaires » du

(1) Seul ouvrage de la *Série Noire* qui soit anonyme.
(2) Claude Mauriac, *L'Amérique du Cinéma*.

type P. Cheney, Chase, etc., un certain nombre proviennent du vieux fonds de littérature violente constitué aux Etats-Unis dans les années 30, par les maîtres du *thriller* (le « thrill », frisson d'horreur et de plaisir). Ceux-ci illustraient généralement les rapports existant en Amérique entre la politique, le milieu et le crime.

Qui a tué le fils du sénateur Taylor ? Son père lui-même, et à la veille des élections. Mais il a camouflé le crime de telle sorte que c'est son principal agent électoral qui en est accusé... Tel est le sujet de *La Clé de Verre* — au titre faussement policier — de Dashiell Hammett.

Un Linceul n'a pas de Poches, d'Horace Mac Coy, paru en 1937 après *On achève bien les Chevaux*, ne procède pas d'une optique différente dans un climat tout aussi violent : parce qu'il a dénoncé les agissements de citoyens réputés pour leur honorabilité, le journaliste Mike Dolan est assassiné au lendemain d'un meeting.

Dans *La Bête qui sommeille*, de Don Tracy, qui date de 1938, un jeune nègre a violé et tué une petite prostituée. La ville entière se lance alors à sa poursuite, arrache l'assassin de sa prison pour le conduire dans une grange abandonnée... Là, il est cloué au mur et on a commencé à l'émasculer quand le feu est mis à la grange, on attend alors pour voir si la terreur des flammes lui donnera le courage de s'achever lui-même. Mais, inondé de sang, il sort de la grange en feu et ses tortionnaires l'abattent à coups de revolver.

On voit par ces trois récits, où la *Série Noire* va chercher ses thèmes les plus caractéristiques, et aussi quels mondes et quels instincts elle s'est donné pour but d'explorer et de satisfaire.

⁂

Au mois de février 1953 parut un volume de 450 pages intitulé : *Société anonyme pour Assassinats*, par Burton Turkus et Sid Feder [1].

Il ne s'agissait pas d'un roman, mais d'un épais rapport de police révélant l'extraordinaire histoire d'un « Syndicat » ou Consortium du crime (*Murder, Inc.*) qui, par le meurtre, le racket et la corruption, avait réussi pendant vingt ans à jouer un rôle considérable dans la politique et jusque dans l'économie des Etats-Unis. Burton Turkus était District attorney — à la fois juge d'instruction et procureur — et avait envoyé à la chaise, « la chaise chauffante », la chaise électrique, sept des plus redoutables chefs de gangs d'Amérique, le huitième purgeant une peine d'internement à vie.

C'est, en effet, quelques années avant la guerre de 1939, que les « caïds » de la pègre, jusqu'alors rivaux sans pitié (les héritiers de la Maffia, de la Camorra et de l'Unione) décidèrent d'appliquer à leurs activités les méthodes de la grande industrie. De l'Atlantique au Pacifique, ils réunirent alors leurs forces et fondèrent une « Société », un Syn-

(1) Gallimard, *L'Air du Temps*.

dicat du Crime, qui couvrit bientôt le pays d'un réseau serré avec son Conseil d'administration, ses statuts, son conseil de discipline, sa police, sa brigade de tueurs expérimentés. Par ailleurs, la complicité d'hommes politiques protégeait les gangs de toute indiscrétion de la police d'État.

Mais, en 1940, l'un des chefs de cette organisation *mangea le morceau*, et dénonça ses complices. Il cita des noms, apporta des preuves. C'est le déroulement de l'enquête qui suivit, que racontait Burton Turkus, des bas-fonds de Brooklyn aux collines heureuses de Hollywood, des maisons de jeu du Middle-West aux chambres de mort, des Cours d'Assises à la mairie de New York.

D'innombrables aventures de la *Série Noire* ont été puisées dans le rapport Turkus et les révélations de *Société anonyme pour Assassinats* se trouvent ainsi depuis quinze ans à la source de toute une littérature policière. Il suffit de retrouver, sous leurs identités d'emprunt, les protagonistes véritables pour restituer au récit sa part de document vécu dans cet univers noir où le pâle profil d'un gangster pilleur de banques va faire figure de héros, puis de mythe. Les dossiers du crime ne vont plus cesser d'alimenter les romanciers.

L'apparente multiplicité qu'offre un panorama des auteurs de la *Série Noire* ne doit pas faire oublier que ce genre répond, lui aussi, à des lois rigoureuses et formelles. La plus essentielle est d'entretenir un climat qui ne ressortit ni à l'action ni aux personnages ni au milieu, mais au style et, d'une manière générale, à l'écriture.

De A à Z, de Don Cameron à Don Tracy, de *Faits d'Hiver* à *Neige d'Antan*, de Day Keene (*Je tire ma Révérence*) à Wade Miller (*On n'est pas des Saints*), de Dashiell Hammett à Raymond Chandler, de *La Moisson rouge* à *La Dame du Lac*, de McGivern (*Quand les Poulets ont des Dents* à Jonathan Latimer (*Les Morts s'en foutent* et *Quadrille à la Morgue*), d'*Un Homme est passé* (Michael Niall) à *La Saison du Bourreau* (M. E. Chaber), la plongée rapide, immédiate, dans l'univers noir est indispensable au succès de l'œuvre, comme dans les films d'épouvante le pouvoir de suggestion des premières images, les leitmotive lancinants du fond sonore, l'étude et le choix des éclairages... Ce but étant fixé, il y a le procédé de Chase dans *Douze Balles dans la Peau* et celui de J. Latimer dans *L'épouvantable Nonne*, il y a celui de Peter Cheney (*Les Rodomontades de Lemmy Caution*) et celui de Paul Cain (dont J.-P. Sartre se révèle si proche) :

— *Mac Cary, dit l'homme.*

— *Non.*

Je secoue la tête, le repousse et poursuis mon chemin.

— *Mac Cary, répète le type d'une voix épaisse.*

Puis il s'affale sur le trottoir humide...

Mais ce serait une erreur de croire que le « style *Série Noire* » est continuellement direct, sec et dur, immanquablement — et obligatoire-

ment — brutal. Il peut être alambiqué et, ceci, non par désir d'atteindre à l'originalité, mais par l'effet d'une sorte d'astuce; comme on prépare un appât pour la pêche, le romancier monte ses effets avec un soin extrême : tout à coup, le lecteur de Chase est *fusillé à bout portant* au milieu de la forêt dense de l'écriture. Alors qu'il se croyait en sécurité en plein « no man's land », le coup l'atteint au cœur.

⁂

Le déchet est inévitable. Il serait étrange que 350 volumes représentent 350 réussites, fût-ce dans le genre dont ces récits se réclament. Mais une trentaine, parmi eux, sont de premier ordre. En dehors de quelques témoignages bruts, *Pedigree Maison* de Blackie Audett, et l'admirable *Je suis un Truand* (*A présent, je sais ce que je veux : me sortir des faubourgs puants où je suis né*), ils sont de douze à quinze *auteurs-choc*, Hadley Chase, W. Richard Burnett, Victor Rosen, Paul Cain, D. Henderson Clarke, Day Keene, Lionel White, Richard Marsten, W.-P. McGivern, Ted Thomey, Albert Simonin, Peter Cheney, Auguste Le Breton. Leurs œuvres répondent toutes à cette définition : *un mélange d'études de mœurs et d'écrits de violence préparé pour être avalé d'un trait.*

Dans *De quoi se détruire*, de Lionel White, on voit un policier suivre une affaire criminelle et, devenu lui-même un possédé par le crime, tendre un guet-apens à la femme qu'il aime, embaucher un tueur pour la supprimer. Cette prodigieuse histoire d'autohallucination, c'est *L'Etranger* de Camus revu pour la *Série Noire*.

On a dit de Peter Cheney — et cinq sur sept de ses ouvrages vérifient la remarque — qu'il ne se donnait qu'à peine le mal de dénouer un imbroglio (le plus souvent extravagant d'invraisemblance), son procédé consistant à étourdir le lecteur par une accumulation de meurtres et de bagarres auxquels il n'est demandé que des effets de violence pure... Excitant et — à la fois — décevant Cheney, lequel ne demande jamais à être pris au sérieux ! L'auteur est étonnant, mais reste supérieur aux œuvres (*Cet Homme est dangereux, La Môme Vert-de-Gris, De quoi se marrer*, etc.) popularisées par le cinéma : histoires baroques, d'une brutalité fabriquée, assez pesante et, somme toute, vulgaire, où l'auteur se montre moins soucieux de la vraisemblance que du *suspense* et, avant tout, de l'humour.

L'insolite *Pavé brûle* montre un nègre (*Mauvais ça, la peau noire... Tu prétends n'avoir pas tué Luis le Caraco ? Mais, puisqu'il y a eu meurtre, faut bien un assassin, pas vrai ?*) soupçonné d'un crime à Harlem. Il est innocent. Il fuit à travers la ville. Rien ne touche davantage à l'humanité quotidienne, moins par le sujet lui-même que par le style dans lequel, répudiant les effets ordinaires, Richard Marsten a traité cette tragédie de l'homme seul, séparé de ses attaches habituelles, éternel traqué.

Les enquêtes sur le crime aux Etats-Unis ont singulièrement marqué l'importance — la prépondérance — de l'élément italien dans ce que Pierre Mac Orlan nomme : *la pègre agressive*. Les documents — romancés—qui s'y rapportent, figurent incontestablement parmi les œuvres maîtresses de la *Série Noire*. Ils s'appellent *Le petit César* (de Burnett), *La Famille Pied-de-Bouc* et le remarquable *Indic* (de Louis Malley), *Un Nommé Louis Beretti* (D. Henderson Clarke). Clarke et Malley, à eux seuls surclassent toutes les « super-productions » de Peter Cheney : avec eux, chroniqueurs de la « Petite-Italie », le *suspense* s'applique à des êtres vrais et l'on voit fleurir dans la *Série Noire* — au milieu des bagarres meurtrières et d'un monde saturé d'alcool, dopé par l'opium — ce sentiment ici imprévisible : l'amitié.

Sur le rayon des « documents bruts », il faut signaler *Pedigree Maison*, autobiographie d'un ancien détenu. Sans doute est-ce toujours la même histoire : celle de Cheseman dans *Cellule 8869*, *Couloir de la Mort*. Mais le témoignage de Blackie Audett vaut tous les romans. Si le livre entier explique comment on devient un gangster, un homme de la pègre, un « ennemi public » les premiers chapitres montrent assez bien dans quelles circonstances un enfant battu, de père alcoolique et sadique peut sauter la frontière du crime et, à dix-sept ans, la guerre aidant (celle de 1914) monter son premier « braquage » et faire froidement dérailler un train dont le fourgon contient un demi-million de dollars).

Les grands spécialistes du genre peuvent être des auteurs d'un talent véritable, et le cas le plus typique est celui de James Hadley Chase, sorte de Simenon anglo-saxon.

Il est l'auteur d'une quarantaine de volumes à succès parmi lesquels *Lâchez les Chiens ! Les Bouchées doubles*, *Méfiez-vous*, *Fillettes*, ou *La Traite des Blanches* (le documentaire le plus brutal sur la prostitution), *Douze Balles dans la Peau* (crépitant), *Voir Venise et crever* (voyageur), *Elles aitigent* (chef-d'œuvre de parodie), *Un Tueur passe* (et repasse), *La Culbute* (où Machiavel est une femme), *Partie fine*, etc.

Inspiré par un fait divers, Chase décide un jour de publier un roman « américain » et, à l'aide d'un dictionnaire d'argot, écrit celui-ci en trois semaines : *Pas d'Orchidées pour Miss Blandish*. C'est le début d'une carrière.

Chase est l'un des très rares romanciers d'aventures capables de répondre incessamment avec intelligence à la question : *que se passe-t-il ensuite ?* On peut même le considérer comme l'un des grands romanciers d'aujourd'hui, si l'on tient compte de sa capacité d'invention, de son sens des situations et de son style absolument personnel.

Les Bouchée doubles contiennent quelques scènes de meurtre d'une

saisissante sauvagerie : meurtre de Joe, de Myra (la fille au tempérament indomptable), d'un petit garagiste, et dans la dernière scène, la plus stupéfiante, on voit Dillon (le tueur, ce loup qui met les bouchées doubles) pénétrant dans le lit d'une fille y trouver le cadavre déterré de l'homme qu'il a tué l'avant-veille...

Je pourrais citer d'autres romans de Chase de la même « efficacité », mais, *Pas d'Orchidées pour Miss Blandish* reste l'un des chefs-d'œuvre du genre, l'une des plus étonnantes, l'une des plus hallucinantes histoires de violence que Chase ait écrites.

Ce qui étonne, dans le cas de James Hadley Chase, c'est que le trait essentiel de sa réussite n'est pas le sens du *suspense*, mais une certaine faculté d'envoûtement — à quoi Peter Cheney n'atteint jamais.

⁂

Si l'on veut être fixé sur l'écriture du roman de *Série Noire*, il suffit de lire les premières lignes d'*Un Nommé Louis Beretti* (D. Henderson Clarke) : *Aussitôt que Charlie Mock Duck aperçut Sam Lee, il braqua sur lui un revolver bull-dog de calibre 32, ferma les yeux et tira sur la gâchette aussi vite qu'il put. De son côté, Sam entra immédiatement en action avec un hammerless. D'un index agité, il arrosa de cinq balles blindées l'endroit où il espérait bien que se trouvait Charlie. Dans le même instant, une demi-douzaine de revolvers crépitèrent parmi les cris aigus des femmes et les jurons des mâles...*

Ce style marque la frontière entre les œuvres étrangères et les françaises qui se côtoient dans une même collection. Dans la majorité des cas, les Français ont remplacé le style « tough », spécifique du *tempo* des « thrillers » anglo-saxons, par l'*argot*.

John Amila (*Y a pas de bon Dieu*) est le pseudonyme de Jean Meckert, le romancier de *La Ville de Plomb* et de *Nous avons les Mains rouges* ; Terry Stewart, celui d'un professeur au lycée de Nantes (*La Mort et l'Ange*). Jo Barnais, c'est le chanteur Georgius. Auprès d'eux, Georges Bayle, Bastiani, André Piljean, Duquesne, Marcel Le Chaps, Le Breton, A.-L. Dominique (23 volumes parus), Albert Simonin.

L'argot apporte à l'étude de mœurs — quand elle existe — un ragout particulier. On connaît peut-être la définition de Simonin :

— *Une gonzesse qu'est viocque* (vieille), *mal loquée* (habillée), *qu'a plus de lattes à se filer aux nougats* (de chaussures aux pieds), *plus de crochets dans la trappe* (de crocs dans la bouche), *et qui malgré tout s'en va au turbin en se disant : « Moi, je veux toucher au grisbi ! » Ça, c'est la vraie optimiste...*

Mais il ne suffit pas — comme le fait Auguste Le Breton, l'auteur du *Rififi chez les Hommes* et de *Razzia sur la Chnouf* — de traduire laborieusement en « argot des *malfrats* » le vocabulaire du Petit-

(1) *Arrête ton Char, Ben-Hur !*

Larousse. Ce procédé, peu convaincant, alourdit le récit à chaque pas : « Il avait une gabardine sur les *endosses*... Les passants *se magnaient* vers leurs affaires... Le Stéphanois avait *dragué* toute la *journanche* dans Paris... »

Il ne suffit pas d'écrire *casier à boutanches* pour casier à bouteilles. Le mot-à-mot ne résout rien. Remplacer un terme par un autre, fille par *gerce*, moustache par *charmeuses*, couteau par *saccagne*, la nourriture par *la graille*, la bouche par *la fente à bulles*, un cheval par *un hareng* et un individu par *un cheval*, être victime par *morfler*, projectile par *bastos*, mitraillette par *sulfateuse*, dire *porter le deuil* pour porter plainte, *envoyer le potage* pour occire, n'apporte pas de solution au problème posé.

Albert Simonin, lui, a su mettre au point l'alliage parfait, dépourvu de tout artifice, entre la langue de ses pères et celle des faubourgs. Mieux encore que son premier volume, *Touchez pas au Grisbi*, les deux suivants — *Le Cave se rebiffe* et *Grisbi or not grisbi* — démontrent qu'il existe un comportement argotique de l'écriture, un esprit, un état d'âme relevant directement de l'argot... Le choix de l'épithète, l'agencement « élégant » des phrases (la place insolite d'un adverbe, l'apport brusque du vocabulaire des bagnes et de Pigalle, caractérisent en l'espèce un écrivain qui a su montrer que dans le roman populaire le « style » pouvait avoir de l'importance.

Est-ce la fin du roman policier ? Certainement pas. Le roman policier pur met en jeu l'intelligence et le raisonnement. Les romans de la *Série Noire* visent à être avant tout des œuvres de violence, et, autant que possible, des témoignages d'époque. L'un et l'autre se nourrissent de mort violente. Mais le premier joue sur le rationalisme ; l'autre, sur la terreur.

Thierry Maulnier a montré un jour qu'il n'y avait pour ainsi dire jamais d'histoire policière construite autour d'un simple délit (vol, faux, etc.) et que la véritable matière du roman policier n'était pas le problème à résoudre, mais *la mort* — celle des victimes d'abord, des coupables ensuite... *Ce n'est pas l'enquête qui est le sujet, et le crime qui est l'occasion ; c'est le crime qui est le sujet, et l'enquête n'est que le prétexte.*

Le roman d'action violente — le roman de *Série Noire* — va plus loin : il ne se contente pas de suggérer, il montre, il a *les mains rouges*. Et tout se passe, en effet, comme si un tel genre d'ouvrages n'existait que pour apaiser la fureur meurtrière de la bête primitive.

Une action tendue, riche, colorée, accumulant les péripéties, explique l'attraction exercée par une littérature de la violence qui possède déjà ses classiques et agit comme une liqueur forte avec tout ce que cela peut comporter de stimulant et, pour certains, de dangereux.

JACQUES ROBICHON

E. R. CURTIUS

ET LA LITTÉRATURE EUROPÉENNE

par JEAN FRAPPIER

EUROPAEISCHE Literatur und lateinisches Mittelalter a paru pour la première fois en 1948. Une seconde édition, revue et corrigée, a été publiée en 1955. Déjà traduit en anglais, en espagnol, en portugais, en italien, l'ouvrage vient de l'être en français, avec autant d'élégance que d'exactitude, par M. Jean Bréjoux [1]. C'est dire qu'en peu d'années ce livre d'érudition et de haute culture a obtenu un succès croissant. On ne saurait s'en étonner. « Il est bon, et fait de main d'ouvrier ».

L'auteur, Ernst Robert Curtius, enseignait la philologie romane à l'Université de Bonn. Avant 1933, il s'était fait connaître surtout par des essais pénétrants sur Balzac et sur Proust, des analyses perspicaces de l' « esprit français » (*Französischer Geist im neuen Europa*, paru en 1925). Né en Alsace, acquis dès sa jeunesse à une entente culturelle de notre pays et du sien, hostile à tous les nationalismes, il voyait dans la France « le complément nécessaire ». L'avènement du national-socialisme le contraignit à un repliement intérieur. Admirable latiniste, médiéviste très averti, familiarisé avec toutes les grandes littératures de l'Occident, il entreprit d'étudier les courants profonds de l'humanisme

1. *La Littérature européenne et le moyen âge latin* (Presses Universitaires). — Rappelons que Ernst Curtius a publié dans la *Revue de Paris* : *Littérature et Vie intellectuelle en France* (15 février 1932), *L'Humanisme comme initiative* (1er novembre 1932), *Balzac et l'Amour* (15 octobre 1933).

européen. L'aboutissement de cette recherche de l'Europe s'enregistre dans cet ouvrage. Agé de soixante-dix ans, Ernst Robert Curtius est mort à Rome au printemps de 1956. Rome est la ville où il souhaitait, paraît-il, de terminer ses jours. Elle était devenue pour lui « la ville sainte, non seulement dans toutes ses stratifications historiques, mais aussi dans son essence spirituelle, en un sens *supra-historique* », « une patrie non pas élue..., mais héréditaire ». De même Montaigne célébrait en Rome la « seule ville commune et universelle, ...ville métropolitaine de toutes les nations chrétiennes ».

Littérature européenne et moyen âge latin comprend sept cent trente-huit pages d'une typographie serrée. Ses dix-huit chapitres flanqués de deux préfaces, de vingt-cinq *excursus* et de deux index, donnent au livre un aspect massif. Qu'on n'aille pas croire pourtant que cette citadelle de la défense humaniste soit d'une lecture malaisée. L'érudition, d'une richesse éblouissante, est dominée, s'anime d'un accent personnel, se colore de formules pittoresques, d'images et de comparaisons. Si les spécialistes trouvent leur régal dans une pareille somme de savoir, elle s'offre aussi à la curiosité et la réflexion des « honnêtes gens ».

Quelles tendances générales, quelles idées directrices guident l'auteur dans son étude d'une tradition qu'il considère comme permanente, ou peu s'en faut, d'Homère à Gœthe, avant la coupure qui « commence au XIXe siècle » et « a pris au XXe des allures de catastrophes » ? D'abord Curtius définit et illustre sa conception de la « science littéraire ». Il entend unir la spécialisation et l'universalisme. « La spécialisation sans l'universalisme est aveugle, l'universalisme sans la spécialisation n'est qu'une vaine bulle de savon. » L'universalisme consiste à ne pas séparer les « phénomènes littéraires » des autres créations de l'esprit humain et surtout à embrasser d'un seul coup d'œil de vastes périodes en appliquant à la recherche historique une méthode comparable « aux photographies aériennes prises à haute altitude ».

La spécialisation, qui vise à vérifier des faits précis dans un domaine restreint, doit utiliser en histoire littéraire les strictes disciplines de la philologie. Celle-ci « est aux sciences de l'esprit ce que les mathématiques sont aux sciences physiques et naturelles ». Impossible de dissocier la critique littéraire de la philologie. « Un livre, c'est, avant tout, un « texte ». On le comprend, ou on ne le comprend pas. Il contient peut-être des passages difficiles ». Il faut une technique pour les pénétrer : elle s'appelle philologie. La science littéraire ayant affaire à des textes est donc impuissante sans la philologie. Nulle intuition ne saurait la remplacer. »

Programme trop ambitieux, irréalisable, diront certains. Curtius ne partage pas cet avis. Certes l'effort à fournir n'est pas accessible au commun des mortels. Mais il faut savoir joindre à la compétence le travail obstiné, la patience, le temps. Ne dissimulons pas le ton fier, parfois dominateur de l'ouvrage. Mais comment méconnaître sa grandeur intellectuelle, ce juste contentement du savant initié aux fêtes délicates de l'érudition, son ivresse à goûter dans une solitude peuplée par les livres l'inoffensive illusion de posséder le monde ? La force de conviction, l'acte de foi dans les vertus morales de la philologie et des belles-lettres expliquent et sans doute excusent quelques aphorismes tranchants.

Ces ironies ne sont après tout que l'envers d'une anxiété. « Ce livre, écrit Curtius, ne vise pas que des buts scientifiques, il témoigne aussi d'un souci de maintenir la civilisation occidentale. » Celle-ci lui paraît menacée par d'irrémédiables catastrophes. Une note pathétique s'insinue ainsi dans le livre. Trop

de raisons, qu'il n'est pas nécessaire de rappeler, peuvent justifier ce pessimisme. Pourtant ne se traduit-il pas à l'occasion par des vues bien sommaires ? D'une intelligence aussi critique on s'attendrait, sur les rapports de la civilisation occidentale avec les progrès de l'industrie et de la technique depuis le XVIIIe siècle, à des remarques plus déliées et plus approfondies que la simple constatation qu'elles sont « devenues notoirement de nos jours des puissances de destruction ». D'autres assertions, d'une raideur sans nuances, surprennent çà et là. Mais sans doute ne sont-elles que la conséquence inévitable d'un élan sincère et passionné vers l'unité spirituelle de l'Europe.

Curtius reconnaît cette unité dans l'héritage et la transmission continue de la littérature antique. L'idée n'est pas nouvelle. Mais peut-être n'avait-elle jamais été affirmée avec plus de décision : « Par la *Romania* et par son rayonnement, l'Occident a reçu une formation latine. » « On est Européen quand on est devenu *civis romanus*. » Jamais surtout on n'avait mis en lumière avec un égal talent et une information aussi ample et minutieuse à la fois l'importance du moyen âge, et, plus précisément, du moyen âge latin considéré comme le substrat des littératures européennes. Le moyen âge est « ... le maillon d'une chaîne continue, qui va de l'Antiquité à l'époque moderne ». « Le moyen âge latin est un des foyers de l'ellipse que nous étudions dans cet ouvrage. Le second foyer, c'est la littérature européenne. » Cette position-clef confère à la « clergie » médiévale, gardienne du trésor reçu de l'antiquité décadente, un rôle capital et trop longtemps méconnu.

Autres nouveautés. Curtius découvre dans l'Antiquité gréco-latine, puis dans le moyen âge latin, les « constantes » des littératures européennes. Entre autres, le classicisme, assurément, et le pseudo-classicisme, mais, plus encore, le « maniérisme », terme qu'il préfère à *baroque*. « Le maniérisme du moyen âge latin s'introduit... dans les littératures de langue populaire, on peut suivre sa trace tout au long des siècles ; ni la Renaissance ni le classicisme ne le gênent. Finalement, il éclate en feu d'artifice au XVIIe siècle... Séparer le maniérisme du XVIIe siècle de son histoire bimillénaire, faire de lui en dépit de tous les témoignages historiques un produit spontané du baroque (espagnol ou allemand), c'est faire preuve d'ignorance, ou vouloir le faire entrer dans un système pseudo-historique. Les deux vont d'ailleurs de pair. » D'autre part, Curtius attache une attention spéciale à la période comprise entre 300 et 1000, « époque... passée sous silence pour une raison bien simple : c'est que sa littérature, à très peu de chose près, est rédigée en latin ». Alors surtout s'est opérée une fusion entre l'héritage antique et les conceptions chrétiennes. Alors se sont fixés nombre de « topoi ». Dans ces « topoi » — entendons par là les *lieux communs*, l'arsenal des clichés, le magasin des métaphores et des expressions figurées — Curtius voit les assises de la culture européenne.

La majeure partie du livre se compose d'une série de monographies. Elles concernent les doctrines esthétiques, la rhétorique, les genres littéraires, les procédés de style, les allégories, Dante, ainsi que les principaux « topoi » (*la modestie affectée, le monde renversé, l'enfant et le vieillard, la vieille femme et la jeune fille, la déesse Nature, les héros et souverains, le paysage idéal, les Muses*). Ces analyses substantielles et fines aboutissent-elles à une synthèse ? Ce n'est pas tout à fait sûr. Du moins elles conduisent l'une après l'autre à des conclusions convergentes qu'un épilogue adroit tente de lier en faisceau.

On aurait tort de croire que cette enquête magistrale ne s'intéresse qu'aux

formes de la poésie et aux recettes du bien-dire. Elle rencontre l'histoire des idées, ne serait-ce qu'en considérant leur expression littéraire. A cet égard le chapitre sur la déesse Nature est un chef-d'œuvre de précision et de lucidité. Et d'excellents portraits, des esquisses nerveuses, notamment de saint Jérôme, de saint Augustin, de Cassiodore, d'Isidore de Séville ramassent en quelques lignes l'essentiel d'un homme et d'une doctrine.

Les « topoi » eux non plus ne se réduisent pas tous à des procédés scolaires et artificiels. Certains d'entre eux, juge Curtius se souvenant des théories de C. J. Jung, s'enracinent dans la nature humaine, constituent des archétypes, des représentations de l'inconscient collectif. Cette interprétation avive singulièrement leur intérêt. Ainsi pour la femme tour à tour jeune et vieille, aux proportions tantôt humaines, tantôt gigantesques (Curtius fait à ce propos un rapprochement avec un récit de Balzac, *Jésus-Christ en Flandres*, mais on pensera volontiers aussi au thème baudelairien des *métamorphoses de la femme*). Ainsi pour le « topos » du *puer-senex*, de l'enfant-vieillard, où se décèle « un reflet de la mentalité qui régnait à la fin de l'Antiquité », car « seule une civilisation à son déclin peut cultiver un idéal d'humanité tendant à détruire l'opposition jeunesse-vieillesse pour les unir dans une sorte de compromis ». Telles observations sur certains phénomènes psychiques de l'érotisme médiéval vont loin elles aussi (*Eros et Morale*, p. 149-152).

L'ouvrage se bornerait-il à étudier l'élément formel de la littérature qu'il n'exigerait pas d'autre justification, car il est bien vrai que « l'esprit a besoin de formes pour se cristalliser ». Est-ce à dire que l'auteur de *Littérature européenne et moyen âge latin* échappe à toute critique ou réserve ? Je crois avoir déjà fait sentir que non.

Il faut constater des lacunes, ou des omissions, peut-être voulues. L'influence de la Bible, sans être ignorée, n'obtient pas la part qui lui revient. Pourtant, combien a-t-elle fourni, de même que les Pères de l'Église, de « topoi » au moyen âge et aux siècles qui l'ont suivi ? Le thème de la mort aurait mérité au moins tout un chapitre, et l'on cherche en vain une allusion à la formule *ubi sunt ?* dont Etienne Gilson a montré l'origine biblique.

Si prédominante soit-elle, la tradition gréco-latine ne suffit à expliquer ni la genèse ni tous les aspects des littératures médiévales. Le moyen âge a créé beaucoup plus qu'on ne pourrait le croire après avoir lu Curtius. Il n'a pas servi seulement de trait d'union entre l'Antiquité et les littératures modernes de l'Europe. Pour ne prendre qu'un exemple, illustre entre tous, l'amour courtois, dans son essence, ne saurait être assimilé aux préceptes d'Ovide en son *Art d'aimer*, malgré des emprunts au texte latin. Au vrai, le moyen âge littéraire ne s'est jamais montré plus original que dans des œuvres écrites en *vulgaire*, dans les langues nationales. Curtius oublie trop le rôle fécond joué dans la formation de la littérature européenne par le lyrisme provençal, la chanson de geste et le roman français.

Est-ce parti pris ? Excès, durcissement dans la défense de la thèse ? Avec une intime satisfaction Curtius se représente un humanisme non seulement continu, mais à peu près immobile durant des siècles. Or que vaudrait un humanisme incapable de faire fructifier l'héritage transmis ? Chrétien de Troyes, reprenant au début de *Cligès* le thème de la *translatio studii* (la *clergie* — la science — passée jadis de la Grèce à Rome est maintenant venue en France et puisse-t-elle y demeurer toujours !), déclare que les Grecs et les Romains ont

fait leur temps : « D'eux, désormais, on ne parle plus ni peu ni prou... ; le brasier de leur vie est éteint. » Contrairement à Gilson, Curtius reconnaît dans ces mots non pas une expression de « l'humanisme médiéval », mais « l'inverse d'une profession de foi humaniste ». C'est juger trop vite. Chrétien ne refuse pas l'héritage antique. Mais il ne se complaît pas dans la contemplation inerte d'un trésor. Il pense qu'il faut non seulement conserver, mais aussi progresser. Tour d'esprit *moderne*, dès la seconde moitié du XIIe siècle ? Peut-être. Il répond cependant à une conception de l'humanisme plus vivante que celle de Curtius au XXe siècle.

Il n'existe pas de culture sans tradition. Mais il arrive que les civilisations périssent par leurs mandarins.

JEAN FRAPPIER
Professeur à la Sorbonne.

CHRONIQUE DES LIVRES

L'ÉVEIL DE VICTOR HUGO (1802-1822)

par Pierre Flottes *(Gallimard)*

Dans la collection *Vocations*, consacrée à étudier la formation des grands artistes, M. Pierre Flottes dédie à l'enfance et à l'adolescence de Victor Hugo une forte étude de 300 pages. Il y avoue ses dettes à ses prédécesseurs, spécialement à Barthou, à Guimbaud et à la thèse magistrale de l'abbé Venzac sur *Les origines religieuses de Victor Hugo* : son apport personnel est dans une vaste lecture des documents concernant le poète, et dans une tentative de synthèse (où il eût été juste de faire une place à l'étude de Bernard Guyon sur la *Vocation poétique de Victor Hugo*). Bien que M. Flottes passe au crible les juvenilia du poète, qu'il abandonne à l'instant où il publie son premier volume d'*Odes*, et bien qu'il s'efforce d'y trouver les indications et les promesses de l'ample génie futur, son essai est précisément biographique et psychologique. L'idée directrice est de montrer que les drames du foyer de ses parents, leurs dissentiments, leur séparation définitive, les difficultés matérielles et morales d'une éducation qui a incombé à la mère seule ont donné à la sensibilité de l'enfant-poète le choc douloureux qui a éveillé sa vocation et qui a incliné, par la suite, son inspiration pratique, sa pensée politique et morale en des sens en quelque sorte prédéterminés. Mais la démonstration n'est pas toujours convaincante : alors que, dans le cas de Baudelaire, la relation apparaît étroite entre les expériences vécues par l'enfant au sein de sa famille et les états sentimentaux dont l'œuvre porte la marque profonde ou du moins le reflet, rien de tel dans le cas de Victor Hugo, dont la santé morale et l'énergie laborieuse ont immédiatement donné à l'œuvre un caractère d'équilibre, d'abstraction et de liberté. Il reste que l'influence maternelle a orienté les premières prises de position politique du jeune chantre jacobite des *Odes*, lequel s'est rapproché de son père au fur et à mesure que ses idées évoluaient dans un sens libéral. Quant à la remarque de M. Flottes, qu'aucun des héros de Hugo « n'a pris naissance dans un foyer harmonieux et uni », elle est intéressante. Mais pourquoi sont-ce en général des héros sans liens à la mère, alors que le poète gardait à la sienne un souvenir nuancé de gratitude et de vénération ? On pourrait demander des explications à la psychanalyse, mais peut-être serait-il plus simple de penser que le thème de l'enfant abandonné, bâtard ou orphelin, est une expression fréquente de l'individualisme romantique.

P.-H. SIMON.

LES LIVRES D'HISTOIRE

par Pierre Audiat

AMOURS, COULEUR DU TEMPS...

Que l'amour soit plus fort que la mort, que l'anéantissement de son support charnel l'allège, le libère et le projette dans les abîmes célestes est l'une de ces vérités que la poésie, sous toutes ses formes — du mythe au roman — a consacrées. Orphée pleure éternellement Eurydice deux fois perdue, Lamartine élève sa prière vers le crucifix qu'ont touché les lèvres d'Elvire mourante, Peter Ibbetson s'évade des prisons de la vie pour errer avec sa bien-aimée dans les champs de lumière.

Rien de plus constant que la courbe d'un grand amour : une parabole dont les deux branches tendent vers l'infini. Un esprit géométrique s'en tiendrait là ; il aurait tort, car, les couturiers le savent bien, si la *ligne* indique les caractères essentiels, la *mode* interprète la ligne. C'est pourquoi, à cinquante ou à cent ans d'intervalle, les modes sont différentes bien que les lignes soient semblables.

La passion, elle aussi, a ses modes qui l'habillent d'étoffes, de nuances changeantes. L'amour garde sa ligne mais prend la couleur du temps. Les amours romantiques, classiques, ou médiévales, peuvent bien « coïncider » elles ont, les unes et les autres, un costume qui les distingue.

Ainsi l'amour romantique se revêt de quelque hypocrisie ; il s'idéalise prématurément, il n'attend point sa sublimation pour se prétendre sublime ; il est encore ancré à la terre qu'il se dit planer dans les cieux. On sait que nos grands romantiques : Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Vigny avaient du « goût pour les réalités », comme dit Célimène parlant à Arsinoë, et qu'ils enveloppaient d'une nuée poétique des aventures souvent banales, parfois vulgaires, quelquefois sordides. Le contraste entre le ton que prend un romantique quand il écrit à l'un de ses amis ou quand il chante, s'accompagnant sur la lyre, nous étonne et nous scandalise. Le plus éthéré

— Ci-dessus, portrait de Mme de Longueville par Dumontiers (Bulloz).

d'entre eux, Gérard de Nerval, que nous voyons toujours amoureux de Sylphides ou d'ombres insaisissables, affiche dans certaines de ses lettres un cynisme (de potache et de carabin) qui est, d'ailleurs, celui de Théophile Gautier, de Musset, ou de Flaubert, « quand ils sont entre hommes ».

Parler d'hypocrisie dans leur cas est peut-être trop sévère ; beaucoup se prennent à leur jeu, sont gagnés par l'exaltation qu'ils ont suscitée et qu'ils entretiennent à grand renfort de combustible, je veux dire de mots enflammés, comme s'ils pressentaient que les braises ne se conservent sous la cendre que si le feu a été richement nourri. Et puis cette duplicité, à peine consciente, a l'avantage de masquer les déceptions, d'ennoblir les fiascos, de colorer les lassitudes d'une mélancolie distinguée, de sanctifier les ruptures. Heureuses ou malheureuses, les amours romantiques se portent toujours avec drapés, flous et écharpes. Le tailleur classique ou le costume sport ne sont point de mise.

Une image agrandie de l'amour romantique, avec des traits si accusés qu'ils en deviennent légèrement caricaturaux, nous est donnée par la passion qu'éprouva Auguste Comte pour Clotilde de Vaux. André Thérive vient justement de raconter cette étrange histoire. Toute la critique littéraire a souligné et l'art du récitant et la saveur du récit [1]. M'associant à ce juste éloge, je ne retiendrai d'un livre drillant et brillant que ce qui illustre mon propos.

Donc, à quarante-six ans passés, Auguste Comte rencontre la sœur d'un de ses élèves, Clotilde de Vaux, qui en a vingt-huit. Auguste Comte, dont le vrai prénom est Isidore, n'a eu d'autre consolation dans l'existence que son génie : de bonne heure, il a conçu la théorie des trois états de l'humanité qui, passant de l'état théologique à l'état métaphysique, va entrer dans l'état positif. Il a fondé ainsi le positivisme, doctrine selon laquelle l'homme, se détournant de problèmes qui le dépassent, doit appliquer ses recherches uniquement à ce qui est connaissable et mesurable. Ce système qui séduit les uns, scandalise les autres, notamment sa sainte mère, pieuse catholique, ne suffit pas à nourrir son auteur ; il tire sa subsistance de sa science mathématique ; il enseigne, en sous-ordre, à l'École Polytechnique, l'analyse transcendante et la mécanique rationnelle, et donne quelques leçons particulières dans son modeste appartement, 10, rue Monsieur-le-Prince. Jusque-là, sa vie sentimentale — où le sentiment eut peu de part — a été trouble. « De complexion amoureuse assez exigeante et d'une timidité fâcheuse », le jeune Isidore n'a pas manqué d'être la victime de ses faciles conquêtes ; après quelques expériences sans gloire, il a épousé une fille du Palais-Royal, munie de sa carte professionnelle, et prénommée Caroline ; celle-ci n'ayant pas trouvé auprès de son génial époux les ressources qui lui eussent convenu, a abandonné le domicile conjugal. Auguste Comte est dépourvu de toute séduction physique : petit de taille, un torse posé sur des jambes courtes, presque chauve, de gros yeux myopes qui ne regardent pas les gens en face, il ne s'embellit

1. *Clotilde de Vaux* (Albin Michel).

que dans la discussion des idées ou dans l'enthousiasme. Au surplus, le cerveau fêlé, des bizarreries qui sont allées jusqu'à l'extravagance, si bien qu'il a déjà séjourné dans une maison de santé et qu'il vit dans la crainte que les diables bleus ne recommencent à le harceler.

Voilà l'amoureux et voici l'amante : de petite bourgeoisie, fille d'un officier subalterne, le capitaine Marie, Clotilde, pressée par une mère désireuse de la caser, a épousé, à vingt ans, un certain Amédée Devaux, ou de Vaux, pseudo-noble et véritable bon-à-rien, qui entendait vivre des rentes que lui avaient promises ses beaux-parents, grossies du maigre traitement que lui valaient les fonctions de fondé de pouvoir auprès du percepteur de Méru. Quatre ans plus tard, à la veille d'un contrôle de la perception, le sieur de Vaux, ayant brûlé ses archives, s'éclipsa et, traditionnellement, gagna la Belgique.

Depuis cinq ans, Clotilde, retombée sous la coupe de ses parents et à leur charge, essayait de conquérir son autonomie financière et sa liberté en s'engageant dans la carrière des lettres où George Sand, Mme de Girardin (entre autres), avaient démontré qu'une femme peut récolter de la gloire et de l'argent.

Comme elle était triste et gracieuse, elle accéda sans trop de peine aux salles de rédaction et aux bureaux d'édition, car il est bien difficile à un homme de goût de dénier tout talent à une jolie femme. Armand Marrast, qui menait de front le journalisme, la politique et la galanterie, la protégea et, sans trop de délicatesse, lui réclama, semble-t-il, ses droits de protecteur.

Pour compléter la ressemblance avec l'Elvire de Lamartine, Clotilde était minée par la tuberculose pulmonaire, qui devait l'emporter deux ans plus tard. Lorsque Auguste Comte la rencontra, elle avait dépassé le stade où la maladie attise les flammes, elle entrait déjà dans la phase où toutes les forces vitales sont réservées à lutter contre la mort. C'est dire qu'un mathématicien dans l'âge — le second — ingrat, ne pouvait, fût-il génial et positiviste, réveiller une ardeur qui allait s'éteignant. Il était condamné à brûler tout seul, à se consumer en adoration devant un autel sur lequel il ne sacrifierait jamais.

Auguste Comte, effectivement, tomba en adoration devant l'ange blessé. Il combla Clotilde de ce qu'il avait de plus précieux : ses pensées qui devaient éclairer la marche de l'humanité ; il l'initia au positivisme, communia avec elle dans l'amour de la poésie, lui rendit les petits soins qu'inventent les amants restreints, la fit asseoir dans son fauteuil rouge, afin qu'il l'imaginât reine sur un trône et qu'il se sentît très au-dessous d'elle ; pendant un an, sans prétendre la disputer à la mort, il l'accompagna tendrement dans sa descente vers le pays d'Hadès. Puis, lorsque les portes se furent refermées, il entra dans sa douleur comme on entre en religion.

Qui n'apercevrait, dans ce raccourci, tous les éléments d'un grand amour romantique, couronné par un immense désespoir ? Il n'y manque rien en effet — pas même l'hypocrisie qui recouvre d'un noble manteau des appé-

tits qui le sont moins. Qu'Auguste Comte ait vivement désiré Clotilde, il n'y avait là rien que de naturel ; que Clotilde ne fût nullement tentée de lui donner la preuve d'un amour qu'elle n'éprouvait pas, qu'elle ne cédât même point au sentiment de reconnaissance qui incline certaines femmes à considérer le don d'elles-mêmes comme une obligation morale, s'explique et par le peu d'attraits qu'elle trouvait à son amoureux et, surtout, par une langueur où la fièvre recouvrait la glace. Mais ce qui est caractéristique du siècle, c'est que, après la disparition de Clotilde, Auguste Comte a proclamé la pureté de son amour, et qu'il y a cru lui-même. Non seulement par le culte qu'il a institué de Clotilde Vierge-Mère, mais par ses affirmations, répétées, que son intention eût été d'adopter Clotilde comme fille, si elle avait vécu, il a répandu une image aussi fausse que celle que nous avons de Tristan et d'Yseult, amants fort peu chastes, quoi qu'on en pense, et s'entendant fort bien (les romans bretons ne nous laissent aucun doute) bour berner le roi Marc et éluder les serments d'innocence par de simples jeux de mots.

Car les lettres sont demeurées, où nous voyons Auguste Comte presser Clotilde d'être sa maîtresse, de lui donner « ce gage irrévocable », » cette unique garantie décisive de l'indissolubilité de notre union ». Clotilde est contrainte d'user de coquetterie à rebours pour se dérober à des requêtes très précises ; elle l'éloigne en le flattant, elle fait appel, habilement, à la générosité de ses sentiments, elle l'appelle « mon tendre père », tandis qu'il signe « votre époux dévoué ».

Avec une insistance qui étonne et qui choque, Auguste Comte poursuivra ces requêtes jusqu'aux approches de la mort. Clotilde n'a plus que quelques semaines à vivre, et il discute encore avec elle « des conditions sexuelles de l'amitié ». Le dernier billet de Clotilde à Auguste Comte fait écho à ces débats qui devaient être pénibles à une mourante.

« Vous vous trompez quand vous dites que l'amitié n'aime pas. Je n'ai jamais osé être moi-même avec vous, et ne revenez pas aux causes grossières ou vulgaires que vous avez supposées jadis *(allusion à une accusation de frigidité ou à des motifs de jalousie)*. Si nous étions tous deux calmes, je vous prouverais que l'amitié sait être tendre et brave. Voilà pourquoi je patronne notre attachement de tous les noms les plus doux et les plus saints ; c'est pour l'amener à faire place à vos côtés au coin du feu. »

Or, trois semaines après la mort de Clotilde, il écrit à l'un de ses amis auquel il avait emprunté de l'argent :

« (Il) est survenu récemment le plus affreux événement de ma vie privée. (J'ai perdu) au début de sa trente-deuxième année, ma meilleure amie, une dame également éminente de cœur et d'esprit. Une triste analogie de situation domestique et une grande sympathie naturelle avaient déjà donné, des deux parts, toute la puissance d'un vieil attachement à cette liaison aussi pure que profonde, qui n'avait duré guère plus d'un an. L'inégalité de nos âges me permettait de chérir cette noble amie comme ma propre fille et j'avais en effet projeté de l'adopter pour telle quand j'atteindrais dans deux ans l'époque légale. »

Assurément, nul n'est obligé de dire la vérité à qui n'a aucun droit pour la demander ; le correspondant de Comte n'était point son confesseur. Mais voilà bien un trait romantique : ce besoin de travestir la réalité, fût-ce au prix d'un mensonge, et d'un mensonge positif. Le positivisme n'en exige pas tant et le mensonge par omission est la ressource des délicats.

Le penchant qu'ont les romantiques de déformer la réalité, de jouer, pour eux-mêmes et pour les autres, une comédie sublime, apparaît aussi, avec un grossissement qui nous le rend frappant, dans l'instauration d'une Nouvelle Église dont Clotilde, canonisée, divinisée par son inconsolable amant, allait devenir le centre.

On s'est souvent demandé — et il y avait bien lieu de se poser la question ! — si la fêlure observée autrefois chez Auguste Comte ne s'était pas considérablement agrandie, si le culte de Clotilde, fondé sur une sorte de mystique rationnelle, n'avait pas simplement pour origine un délire lucide, maladie mentale qui échappe souvent aux profanes parce que ce délire se présente comme un système très, trop, cohérent, et dont la guérison est l'une des plus difficiles qui soit. Il vaut mieux voir, croyons-nous, dans cette étonnante conversion — le créateur du positivisme fondateur de religion ! — une forme florissante de l'exaltation romantique. André Thérive observe justement qu'avant Auguste Comte, deux grands poètes allemands (et les poètes allemands, on le sait, ont pour une bonne part inspiré *notre* romantisme), Novalis et Hœlderlin, avaient divinisé l'objet de leurs amours défuntes. Novalis, à la fin du XVIIIe siècle, avait métamorphosé une gamine, morte à quinze ans, en Ange sauveur du Monde, Lumière du Vrai, du Beau et du Bien, Vierge-Mère de l'espèce humaine ; Hœlderlin, au début du siècle avait, après la mort de celle-ci, transfiguré sa maîtresse, femme d'un banquier francfortois, en une « messagère du Ciel », incarnation de l'Éternel Féminin, double de la Madone. Sans doute Hœlderlin était réellement fou, mais Novalis, qui ne l'était point au sens technique de ce mot, avait déjà inventé, cinquante ans avant l'amant de Clotilde de Vaux, l'essentiel de la religion positiviste. Il faut croire que le mysticisme, fût-ce dans ses formes les plus extravagantes, possède un singulier pouvoir d'aimantation, puisque la déesse Clotilde a encore des temples et des fidèles — pas beaucoup à vrai dire, les plus fervents de ceux-ci se trouvant actuellement au Brésil — et que ni la doctrine, complexe et obscure, ni le rituel, minutieux et un peu ridicule, élaborés par Auguste Comte, n'ont découragé les adeptes.

Si l'on veut observer ce qui distingue les amours romantiques des amours classiques (de l'époque classique), les exemples ne manquent point, au XVIIe siècle, de ceux ou de celles qui, après s'être abandonnés à leur passion, foudroyés par la mort ou l'éloignement de l'objet aimé, s'abîment dans le mysticisme. Tel le fameux abbé de Rancé, qui, dans sa jeunesse, bien que tonsuré et même ordonné prêtre, mena une existence fort libertine, et qui, à trente-deux ans, ayant été soudain mis en présence du cadavre de sa maîtresse adorée, Mme de Montbazon, distribua ses biens, renonça aux

divers bénéfices ecclésiastiques dont il était pourvu, ne gardant que l'abbaye de la Trappe qu'il réforma dans le sens d'une extrême sévérité. Le livre, un des plus poignants qu'il ait écrits, que Chateaubriand a consacrés à l'abbé de Rancé, inclinerait d'abord à penser qu'il y a beaucoup de romantisme dans les amours classiques. La courbe générale est en effet la même, ce sont les « accidents » de cette courbe qui la différencient.

Ces accidents, nous les apercevrons nettement en lisant la biographie que vient de publier Mme Jeanine Delpech : *L'âme de la Fronde : Madame de Longueville*[1]. Dans la vie de cette célèbre princesse, l'amour et la politique ont occupé une part à peu près égale ; laissons la politique qui n'est pas aisée à démêler et que Mme Jeanine Delpech a le grand mérite de rendre sinon parfaitement claire, du moins constamment attachante ; c'est la forme d'un amour classique qui nous intéresse ici.

Sœur du grand Condé, le vainqueur de Rocroi, fille de cette Charlotte de Montmorency qui, à quinze ans, suscita une folle passion, la dernière, dans le cœur d'Henri IV, Anne-Geneviève de Bourbon, future duchesse de Longueville, naquit en prison au donjon de Vincennes, car les rapports des Condé et de nos rois furent toujours épineux. Frondeuse avant que d'être née, elle allait devenir l'âme de la lutte acharnée que, pendant dix ans, les princes, s'appuyant tantôt sur le Parlement, tantôt sur le peuple, menèrent contre Anne d'Autriche l'Espagnole, et Mazarin l'Italien. Dévouée à son frère, le grand Condé, au point que les contemporains pensèrent qu'il y avait entre eux plus que de l'amitié, méprisant le double jeu et les changements de camp, si fréquents alors qu'ils donnent à la Fronde l'allure d'un carrousel, la duchesse de Longueville fut célèbre par le nombre de soupirants et d'amants que sa beauté blonde et son esprit supérieur lui valurent. Si tous ne furent pas comblés, il n'est pas douteux que beaucoup virent leur « flamme couronnée » et que sa liaison, quasi publique, avec le duc de La Rochefoucauld, dont elle eut un fils, se déroula comme une tragédie dont les spectateurs suivirent avidement les péripéties.

Précisément, ce fut la rupture avec La Rochefoucauld, doublement déçu dans son ambition et dans son amour jaloux, qui amorça la conversion de Mme de Longueville et en fit la protectrice de Port-Royal et des jansénistes. Le drame qui la déchira accéléra encore le mouvement qui l'emportait. Des deux fils auxquels le duc de Longueville avait donné son nom, l'aîné, le véritable héritier, présenta les signes d'une dégénérescence qu'il fallut masquer par l'entrée dans un couvent, l'autre, le faux héritier, l'enfant du péché, était pourvu de toutes les séductions et s'annonçait comme un nouvel astre. Cruel cas de conscience que la mort trancha, en fauchant, au passage du Rhin, le jeune capitaine. La duchesse de Longueville et le duc de La Rochefoucauld pleurèrent séparément leur enfant. Mme de Sévigné, aux aguets, écrit : « S'ils s'étaient rencontrés tous deux dans ces derniers moments et qu'il n'y eût que le chat entre eux, je crois que tous

1. Fayard.

les autres sentiments auraient fait place à des cris et à des larmes qu'on aurait redoublés... c'est une vision. »

Qu'une pécheresse, née Française et chrétienne au siècle de Louis XIII et de Louis XIV, se repente de s'être laissée entraîner par les sens et expie par une dévotion sévère ses erreurs passées, c'est une démarche ordinaire, presque banale. Seulement Mme de Longueville n'était pas une âme ordinaire ; elle possédait une grandeur qui s'est exprimée souvent de façon magnifique. *Je n'aime pas les plaisirs innocents*, *Je suis dégoûtée de la mort*, sont parmi les plus beaux cris que l'orgueil ou la douleur aient arrachés aux hommes.

La véritable grandeur s'accompagne de lucidité, et c'est justememt le trait dominant des amours classiques. Elles se détachent en pleine lumière, elles ne s'enveloppent ni de brumes ni d'illusions ; les ombres qu'elles portent ont un contour franc. Élevée au Carmel de la rue Saint-Jacques — c'est là qu'elle mourra à moins de soixante ans — Mme de Longueville ne compose pas avec la religion ; elle s'en détache carrément, elle fait partie d'un groupe d'incrédules dont l'audace atteint et peut-être dépasse celle des « philosophes » les plus avancés du XVIIIe siècle : athéisme déclaré, propos impies, saturnales païennes, sacrilèges même, n'arrêtent pas ces audacieux. Le grand Condé, alors qu'il n'est que duc d'Enghien, met le feu à un morceau présumé de la vraie croix « pour voir s'il brûle ». Non! point de double jeu avec la religion. C'est pourquoi Mme de Longueville a en détestation les jésuites qui s'entremettent entre le monde et Dieu. Dès que le jansénisme prend corps et bien qu'elle soit, à ce moment, très éloignée de sentiments chrétiens, elle affirme : *Si je devenais dévote, je serais de ce parti-là*. Paradoxe apparent, qu'on tient pour une boutade, et qui recouvre un sentiment profond, la répulsion pour ce qui est trouble et tiède, l'horreur de se mentir à soi-même, le mépris des faux semblants, des ruses médiocres, des ambiguïtés commodes.

Aussi, cette janséniste qui engage son crédit et son nom pour soutenir, contre l'État et l'Église, les religieuses de Port-Royal et leur épargner le pire, va-t-elle, une fois qu'elle a rebroussé chemin, vers les sources chaudes du mysticisme. De sainte Thérèse à Jansénius, la distance est d'ailleurs moins grande qu'on ne le croit généralement. En 1653, quand se dessine la crise d'où sortira sa métamorphose, c'est à une Carmélite de la rue Saint-Jacques qu'elle écrit une lettre où elle dit :

« Je ne désire rien avec tant d'ardeur présentement que de voir cette guerre finir pour aller me jeter avec vous le reste de mes jours (...). Ce qui me fait résoudre à ce que je viens de vous dire est que si j'ai eu des attachements au monde de quelque nature que vous les puissiez imaginer, ils sont rompus et même brisés. Cette nouvelle ne vous sera pas désagréable ; je prétends qu'elle aille jusqu'à ma Mère et à ma sœur Marthe de Jésus et que pour me donner une sensibilité pour Dieu que je n'ai pas encore et sans laquelle pourtant je ferai l'action que je vous ai dite, vous me fassiez la grâce de m'écrire souvent et de me conforter dans l'horreur que j'ai pour le siècle. »

La lucidité, la fermeté de la pensée est égale à celle de l'écriture.

A mesure qu'on remonte le cours des siècles, il est plus difficile de caractériser la couleur des passions amoureuses. Quelle est, par exemple, celle des amours médiévales, si tant est qu'on puisse englober quatre siècles au moins dans l'épithète « médiévale »? Les contresens nous guettent, le plus gros étant de parler de violence sans frein, de passion sauvage, d'assouvissements qui ne connaissent ni Dieu ni loi.

C'est, apparemment, beaucoup plus compliqué. La lecture du livre qu'a récemment publié M. de Lévis-Mirepoix, de l'Académie française, *Philippe Auguste et ses trois femmes*[1], peut contribuer, et de manière fort agréable, à nous épargner des jugements erronés. Si le second mariage de Philippe Auguste avec la princesse danoise Ingeburge déchaîna un scandale qui, pendant vingt ans, bouleversa l'Europe, dressa l'un contre l'autre le Pape et le roi, faillit engendrer un schisme, envenima les querelles entre les États, attisa des guerres, rompit des alliances, ce n'est point parce que Philippe Auguste répudia Ingeburge au lendemain de ses noces, et que, tenant son mariage pour nul, il épousa Agnès de Méranie, princesse allemande ; c'est précisément parce que la nullité de son mariage avec Ingeburge était contestée — et contestable. Vingt ans furent nécessaires à éclaircir ce point de droit, tant il est vrai que le Moyen Age se passionna pour les questions juridiques. On peut même dire qu'il se délecta de telles querelles qui transposaient les subtiles discussions théologiques

« Le mariage de Philippe Auguste avec Ingeburge avait-il été, ou non, consommé? » Ingeburge disait : « Oui. » Philippe Auguste : « Non. » Si c'était « oui », le mariage ne pouvait être rompu ; comme Ingeburge en avait appelé au Pape, le Pape devenait l'arbitre de ce singulier procès. On lira dans l'ouvrage de M. de Lévis-Mirepoix combien Innocent III prend au sérieux son rôle d'enquêteur, quelles informations il requiert, quels conseils il donne à Philippe Auguste pour l'engager à renouveler ses tentatives de « consommation ». Cela sonne étrangement à nos oreilles.

Plus étrange encore est l'explication que donna Philippe Auguste de la non-consommation, explication dont il ne voulut pas démordre. Il attribuait un échec, particulièrement mortifiant, à une sorcellerie qui lui avait noué l'aiguillette. Ingeburge, marquée ainsi par le diable, pouvait, devait être répudiée. Le Pape ne tint point cette accusation pour un simple prétexte. Il l'examina gravement, et bien qu'Ingeburge, par sa résignation, par sa visible innocence, présentât toutes les apparences d'une sainte, il se demanda s'il n'y avait pas effectivement dans cette histoire *quelques ruses du diable*, ainsi que l'alléguait Ingeburge elle-même.

Peut-être le Moyen Age, qui croyait également à l'existence de Dieu et à celle du Diable, a-t-il pour trait caractéristique de s'interroger sur la provenance des passions humaines. « Divines? diaboliques? » On ne sait jamais avec certitude : le diable excelle à se déguiser pour induire en erreur les humains et pour les perdre. Il est si rusé qu'il arrive à nous faire

1. Fayard.

prendre des anges pour des démons — et réciproquement. Il en faut si peu d'ailleurs pour franchir les frontières interdites! La passion, au Moyen Age, court sur le fil du rasoir ; les grâces du Seigneur ne font pas toujours contrepoids aux sortilèges du Malin.

Matériaux de construction.

Les mémoires, que, depuis cent cinquante ans, on extrait peu à peu d'une carrière inépuisable, sont des matériaux de construction pour l'historien. Il vaudrait mieux dire « de constructions », car avec les mêmes éléments il est permis d'édifier des monuments d'architecture très différente. Qui a donné cette définition de l'Histoire : *Quelques points par lesquels on peut faire passer un nombre infini de lignes*? Si aucun témoignage n'est négligeable, surtout quand le témoin rapporte ce qu'il a vu de ses yeux, ceux où le mémorialiste s'efface pour diriger la caméra sur de grands hommes ou de grands événements ont un intérêt majeur.

— Parmi ceux-ci, les mémoires de Mme de Rémusat sur Napoléon et sa cour, parce qu'ils enferment des « séquences » entières dont l'empereur et son entourage sont l'unique objet, donnent une impression saisissante de vie. Devenus introuvables en librairie, ils viennent d'être réédités[1] avec un grand soin de présentation et le souci de faire d'une telle lecture un enseignement et un plaisir. En effet, si la typographie, l'illustration, la maquette (celle-ci de Mitschke) sont fort élégantes, la préface, les commentaires, l'annotation, dus à M. Charles Kunstler, de l'Institut, donnent aux mémoires de Mme de Rémusat un complément substantiel, en permettant au lecteur de reconstituer le *décor moral*.

L'éditeur a retenu seulement les pages contenant un témoignage direct, et c'est mieux ainsi, car dans la plupart des mémoires tout ce qui est écho, rappel, on-dit, peut, sans grand inconvénient, être jeté par-dessus bord. Cela ne signifie pas d'ailleurs que les témoignages directs sont vérités d'évangile. Dans le cas présent, il est visible que Mme de Rémusat n'a pas grande sympathie pour Napoléon et les siens alors qu'elle est toute indulgence pour Joséphine et sa fille Hortense. Mais précisément, cette évidence nous permet d'apporter les correctifs qui s'imposent.

— Nous touchant de plus près, les mémoires du général Weygand, de l'Académie française, en trois volumes imposants, seront, pour les historiens de l'année 2100 qui écriront sur la première et la deuxième guerre mondiale, un document de grande valeur. De ces trois volumes, c'est le deuxième : *Mirages et Réalités*[1] couvrant la période 1918-1938, qui paraît le dernier, l'auteur ayant d'abord publié, comme il est naturel, ses souvenirs, encore brûlants, de la guerre 1939-1945, pour dérouler ensuite le film de sa vie.

1. *Mémoires de Mme de Rémusat*, 1802-1808 (Hachette).
1. Flammarion.

Lorsqu'en novembre 1924 le général Weygand, alors Haut-Commissaire en Syrie et au Liban, fut, après la victoire aux élections du Cartel des Gauches, rappelé assez brutalement, le maréchal Foch, dont il avait été le chef d'état-major pendant la guerre et qu'il admirait profondément, lui écrivit : *Je connais votre estomac et alors je ne doute pas de sa capacité de digérer même une pierre. Vous en avez vu bien d'autres et cela n'a pas mal tourné pour vous.* Il est certain que le général Weygand a autant d'estomac que de cran. Il n'a jamais refusé les missions, si difficiles, si désespérées qu'elles fussent, quand il jugeait que les accepter était son devoir de Français. Plus : il n'a pas conçu une trop vive amertume des couronnes d'épines qui lui furent décernées en hommage à son dévouement. Il est beaucoup plus sensible aux injustices ou aux offenses dont le maréchal Foch fut l'objet qu'à celles qu'il eut à subir ; notamment, la façon dont Clemenceau, en 1919, traita Foch qui lui reprochait les concessions faites à nos Alliés, l'indigne. Le général Weygand, d'ailleurs, ne dissimule pas, qu'à son avis, tous nos maux sont venus de ce que la France n'a pas, ainsi que l'avaient demandé Foch et Clemenceau lui-même au lendemain de l'armistice, annexé la rive gauche du Rhin. Du point de vue stratégique, la thèse est forte, mais, à notre époque, la stratégie n'est qu'un élément de la géopolitique.

— Sur la même période, les mémoires de M. Jules Laroche, ambassadeur de France, qu'il a intitulés *Au Quai d'Orsay, avec Briand et Poincaré*[1], nous donnent le point de vue diplomatique. Inutile de dire qu'il ne coïncide pas toujours, il s'en faut, avec le point de vue stratégique. Si le général Weygand est « du côté de Poincaré », M. Jules Laroche est « du côté de Briand » — ce qui ne les situe point côte à côte ! Dans l'exposé, très clair, qu'il fait des négociations diverses auxquelles il a pris part, M. Jules Laroche, avec le tact et la malice feutrée qui sont le propre des diplomates, met en scène un grand nombre de personnages célèbres. Une phrase parfois suffit à les peindre. Voici le président Wilson à la Conférence de la Paix, en juin 1919. Il s'agit d'un plébiscite concernant les futures frontières austro-yougoslaves. Les experts ont été convoqués. Le président Wilson est annoncé. « Celui-ci, vêtu de sa classique jaquette noire, entra et proféra en anglais ces mots surprenants : « *Si messieurs les experts veulent me suivre, je vais leur expliquer la question.* » Petite anecdote à longue portée.

— *L'Histoire de la Justice sous la IIIe République*[2], qui sera complète en trois volumes et dont les deux premiers ont paru, ne sont pas exactement des mémoires, bien que l'auteur de cet ouvrage, M. Maurice Garçon, de l'Académie française, ait sur Marianne maniant les balances de Thémis beaucoup de souvenirs, et aussi des opinions personnelles. L'auteur, dont les lecteurs de cette revue connaissent le talent d'exposition et l'esprit, recense les grandes affaires judiciaires qui, depuis 1871 jusqu'à 1939,

1. Hachette.
2. Fayard.

ont fait retentir les prétoires et ému l'opinion ; les classant par genre plutôt que par période, il nous présente un ample éventail de drames et de scandales, ce qui n'a rien d'étonnant puisque toutes les activités humaines, quand « elles tournent mal », s'achèvent dans les palais de la Justice. Chacune de ces affaires est ici rappelée avec précision et sobriété, M. Maurice Garçon se bornant à dire les faits sans les charger d'informations supplémentaires ou d'hypothèses. Toutefois, par des touches le plus souvent légères, parfois appuyées, l'auteur indique quelle a été l'évolution de la justice républicaine, quelles interprétations elle a données de la loi, comment l'atmosphère générale a influé sur ces interprétations. Il souligne également ce qui a grincé, ce qui grince encore dans la mécanique judiciaire et il suggère les moyens à employer pour en huiler les ressorts. Cette histoire contient donc aussi un plan de réformes.

— Au contraire, les mémoires de M. Henry Torrès : *Accusés hors série*[1], sont exactement des mémoires. Ce sont seulement les accusés qu'il a défendus, les procès où il a été partie, qu'il évoque ici. Ces vingt-cinq évocations portent à peu près toutes sur des affaires ayant un caractère à la fois criminel et politique. M. Henry Torrès, au reste, s'il est un maître du barreau, est aussi sénateur de la Seine. La puissance verbale de Me Henry Torrès, son éloquence torrentielle, sont légendaires ; le plus surprenant c'est qu'il n'y en a aucune trace dans ces pages. Une concision, une rapidité, une schématisation qui donnent à ces vingt-cinq chapitres l'allure d'excellents procès-verbaux. Sans la vibrante préface de Joseph Kessel, un lecteur non informé n'aurait aucune idée de ce qu'est le *pectus* d'Henry Torrès.

— Mémorialiste spécialisé, M. Maurice Martin du Gard entreprend de consigner, dans plusieurs volumes[2], dont le premier (1918-1923) vient de paraître, les souvenirs qu'il a du monde politique, littéraire et journalistique. Rédacteur en chef de *Ecrits nouveaux*, fondateur des *Nouvelles littéraires*, M. Maurice Martin du Gard a, par goût autant que par profession, observé surtout une faune difficile à approcher et plus encore à saisir. Toutes les célébrités (durables ? éphémères ?) de la première après-guerre, il les a connues, il en a même admiré quelques-unes, mais peu. Les esquisses, plus ou moins poussées, qu'il fait de Maurice Barrès, Marcel Proust, Raymond Radiguet, de vingt autres, dénotent un art raffiné, un peu précieux. Mais attention ! Ces approches félines, ces enveloppements soyeux préparent pour certains le coup de griffe qui d'abord semble marquer à peine, mais qui laisse des cicatrices durables.

PIERRE AUDIAT

1. Gallimard (Collection *L'Air du Temps*).
2. Flammarion.

LE MOIS A PARIS

La mort de Sacha Guitry. — Sacha Guitry disparaît après avoir, au sens propre comme au sens figuré, occupé la scène française pendant plus d'un demi-siècle. Il est sans doute impossible de séparer en lui l'auteur du comédien, et le comédien de l'homme. Il fut lui-même, tout au long de sa carrière, en représentation, robe de chambre, esprit, objets d'art et mariages, et son public se délectait non seulement à des « mots d'auteur » amenés par des situations ingénieusement agencées à cette fin, mais à toutes les ressemblances réelles ou supposées, précises ou allusives, de ses héros avec son propre personnage. A ces jeux devant un miroir en même temps que devant le public, on peut reprocher quelque complaisance pour soi-même — Molière lui aussi — ce Molière qu'on ne songerait pas à rappeler pour une confrontation trop lourde si d'imprudents thuriféraires n'avaient trop souvent cité son nom à propos de leur idole, — Molière, lui aussi, apparaissait dans son œuvre — mais il ne s'y plaçait pas en posture avantageuse. Arnolphe ne donne pas de Molière amoureux une image flatteuse, mais impitoyable. Sacha fit, dans son œuvre, un peu trop d'effets de prestance. Vanité ? C'est vite dit. Il y a dans l'obsession qu'avait Sacha et qui est celle du comédien — en quoi Sacha nous apporte sans doute une image particulièrement significative de ce qu'est le comédien dans son essence, — de se fuir et en même temps de se retrouver et de se faire applaudir dans ses personnages, plus de doute et plus d'angoisse qu'on ne le croit.

L'œuvre de Sacha Guitry durera-t-elle ? Non pas tout entière assurément. Dans quelques-unes de ses réussites les meilleures, elle garde, outre

un intérêt anecdotique, la chance de demeurer un témoignage d'une certaine forme d'esprit français ou mieux parisien, acérée, légère et brillante, apparentée aux talents de la conversation et de la chronique mondaine, que d'autres peuples nous envient.

THIERRY MAULNIER

Fouilles gallo-romaines dans le Faubourg Saint-Jacques. — Je n'ai pas eu de succès, hélas, dans ma défense de l'Hôtel de Villefort, rue Saint-Jacques : les Ponts et Chaussées n'ont pas de pitié pour les invalides et les mal fichus : on ne les soigne pas, on les tue, comme à Sparte. La rue Saint-Jacques sera élargie et on trouvera d'autres prétextes pour démolir à leur tour les pierres encore debout qui gardent le souvenir du Carmel et de Louise de La Vallière.

Si le Paris du XVIIe siècle disparaît dans le faubourg Saint-Jacques, M. Fleury, le sympathique secrétaire de la Commission du Vieux Paris est plus heureux en sous-sol, il ressuscite le Paris gallo-romain.

On n'est pas, en France, très porté sur les fouilles. Le budget total qui leur est consacré est inférieur à vingt millions, la subvention d'un festival. Ce n'est que par l'acharnement de quelques chercheurs bénévoles que des trésors, comme celui de Vix, ont pu être mis à jour.

Les résultats obtenus par M. Fleury, quoique plus modestes, sont, néanmoins, passionnants. On a bien voulu, rue Pierre-Nicole, dans un chantier en construction, lui permettre de faire des fouilles. Un autre chantier a été mis à sa disposition à l'emplacement du bal Bullier. Ce simple fait qu'on l'autorise, est déjà, en soi, un grand succès. En général, même quand le hasard leur permet de découvrir les restes d'un édifice important, les architectes se gardent bien d'en avertir les autorités compétentes. Un de mes amis me citait, naguère, ce mot d'un architecte des Monuments Historiques qui avait, dans un cas semblable, découvert des colonnes d'un édifice romain : « Je me suis bien gardé de prévenir les Beaux-Arts, ils auraient retardé ma construction, je me suis hâté de couler du béton. »

Rue Pierre-Nicole, M. Fleury a retrouvé de nombreuses tombes de l'ancien cimetière qui s'étendait des deux côtés de la rue Saint-Jacques et qu'on avait déjà prospecté en différents endroits. Il a découvert de nombreuses poteries, très simples, de ces poteries communes qu'on utilisait aux alentours du Ier siècle mais combien émouvantes quand on les fait surgir du sol même qui les a conservées et que ce sol est celui de l'antique Lutèce. Il a trouvé aussi de ces pièces de monnaie qu'on pla-

çait dans la bouche des morts pour payer à Caron leur passage du Styx. Il a pris des photos en couleurs et même tourné un film qui nous permettent de le suivre dans ses découvertes.

L'emplacement du bal Bullier était en dehors de la nécropole antique, à la limite extérieure de la cité, mais assez proche des voies romaines pour avoir servi de décharge. C'était peut-être même, en raison de la forte proportion d'os de chevaux, une sorte de relais. Là, les fouilles ont mis à jour de la poterie commune, gris-noir, des vases, une lampe brisée portant la marque FORTIS, du Ier siècle, de la poterie sigillée ornée de reliefs provenant de Lezoux, du Ier ou du IIe siècle, de la poterie sigillée non ornée, du Ier siècle, de nombreux fragments d'amphores des IIe et IIIe siècles, une curieuse amulette en corne de cerf et une grande quantité d'ossements d'animaux.

Peut-on espérer, maintenant que la loi cadre est votée, que M. Sudreau est doté de pouvoirs spéciaux, que le Paris ancien sera vraiment respecté comme il le mérite ? Les bonnes volontés ne manquent pas et celle de M. Fleury mériterait d'être largement encouragée.

GEORGES PILLEMENT

Jacopo Bassano triomphe à Venise. — Dans ce Palais des Doges « massif, sombre et gothique, du plus méchant goût », selon le Président des Brosses (qui trouvait, il est vrai, Saint-Marc « d'un goût misérable »), mais, pour nous, merveilleux d'élégance, dans sa polychromie rose et blanche, a été inaugurée, au cours de l'été, l'exposition Jacopo Bassano. Nous avons d'abord entendu des discours (ah ! ces trémolos d'éloquence qui font vibrer tous les archets...) dans la belle salle du Grand Conseil, sous le *Paradis* imaginé par un Tintoret septuagénaire, avant de parcourir les salles dans lesquelles étaient groupés plus de cent toiles, et trente dessins, présentés avec un souci de l'éclairage et de la mise en scène digne des musées américains. A vrai dire, nous avions déjà eu le privilège, grâce à l'amitié de M. Mario Vianello-Chiodo, directeur des Beaux-Arts de la ville de Venise, grand humaniste, nourri de culture française, de parcourir ces salles et d'examiner ces toiles qui, pour beaucoup d'entre nous, ont été une révélation.

D'ores et déjà, cette exposition égale et même dépasse les dernières rétrospectives de Tiepolo, de Lotto, et de Giorgione, également animées par M. Chiodo. La Reine d'Angleterre (pour sa collection de Hampton Court), le Patriarche de Venise, de nombreux musées d'Europe (Copenhague, Edimbourg, Liverpool, Montpellier, Nîmes, Paris, Budapest, Ber-

lin, Munich, Vienne, Stockholm), d'Amérique (Chicago, Cleveland, New York) et, naturellement, de toute l'Italie (mais l'*Ambrosienne* de Milan avait refusé *la Fuite en Egypte !*) avaient prêté des toiles qui ont fait l'objet d'une restauration minutieuse. L'ensemble était aussi impressionnant que déroutant par son extrême variété.

On sait que Jacopo da Ponte (*detto* Il Bassano, du nom d'une bourgade de l'Italie du Nord), né autour de 1510 à Bassano où il fit toute sa carrière, non sans de fréquents voyages à Venise pour y parfaire sa culture artistique (il admirait surtout le Titien et Lorenzo Lotto) est le chef d'une famille abusive qui a, selon le mot d'André Chastel, « généralisé et monnayé l'inspiration paternelle » en pastorales et scènes de genre que toute l'Europe des « lumières » devait d'ailleurs s'arracher. La distinction n'est donc pas toujours aisée à établir entre les œuvres, non signées, de Jacopo Bassano, et celles de ses parents, élèves ou disciples.

Le choix, très large, des organisateurs de l'Exposition (dirigée par M. Pietro Zambetti), s'il permet des confrontations passionnantes, suscite aussi bien des interrogations. La première œuvre exposée — la *Complainte sur le Christ mort*, où subsiste quelque chose des primitifs, dans le paysage de montagnes comme dans l'attitude de la Vierge et des Apôtres — montre d'ailleurs que Bassano avait de qui tenir, puisqu'elle émane de son propre père, Francesco da Ponte, dit le Vieux. Et même celles qui lui sont attribuées sans discussion témoignent d'influences diverses, souvent contradictoires : celles de Bonifacio de Pitati (dans les toiles du début, comme *le Christ et la femme adultère*), de Lotto, du Titien, du Parmesan, entre autres.

L'apparition du « maniérisme » dans les toiles de la deuxième période (*Sainte Catherine et les Martyrs d'Alexandrie*) est d'autant plus saisissante qu'elle souligne, sans aucune équivoque, tout ce que le Greco (qui, selon une tradition orale, aurait fréquenté l'atelier du Bassano) doit à son maître — à commencer par le visage de la Vierge, les plis violets des vêtements et jusqu'aux langues de feu sur les têtes des apôtres dans la *Descente du Saint-Esprit* de 1570. Mais d'autres toiles évoquent aussi le Caravage, ou des Espagnols comme Ribera. Quant aux portraits qu'on a cru devoir réunir, ils sont probablement tous apocryphes.

L'ensemble donne une étonnante impression de variété : de l'immobilité de certains paysages au baroque frénétique de *Samson exterminant les Philistins* en passant par certaines *Crucifixions* au cadre planétaire (qui n'ont pas échappé à Salvador Dali), c'est toute une métamorphose de la peinture qui s'opère sous nos yeux. On ne saurait trop remercier le gouvernement italien, la ville de Venise, les musées prêteurs et les animateurs groupés par M. Vianello-Chiodo, pour avoir permis cette passionnante confrontation.

PIERRE DE BOISDEFFRE

Un homme de l'ancienne France. — L'avant-dernier samedi de juillet, le comte Jean de Pange[1] est mort brusquement, à l'Hôpital américain de Neuilly. Nous ne reverrons donc plus cette haute silhouette d'un autre âge, cet éternel costume sombre, ce col dur, ce chapeau noir bordé promenés imperturbablement sur les trottoirs de la rue de Varenne comme sous les ombrages de Broglie. Époux de la princesse Pauline de Broglie — écrivain, membre du jury du Prix Fémina, présidente de la Société d'Études Staeliennes — beau-frère des académiciens Maurice et Louis de Broglie, il n'aurait tenu qu'à lui de se contenter d'une existence mondaine. Mais l'homme, formé dès sa jeunesse aux disciplines historiques (il était passé par l'École des Chartes et par l'École des Hautes Études) était un laborieux, un bénédictin de l'Histoire. De *L'Introduction au Catalogue des actes de Ferri III*, son premier ouvrage (1904), à *L'Histoire de la Maison de Lorraine*, son dernier manuscrit, une même passion n'a cessé de l'animer : ressusciter l'Occident chrétien, réconcilier la France et l'Allemagne. Il était de ces hommes (Gonzague de Reynold est du nombre) qui attachent un sens mystique à ces simples mots : Saint Empire Romain Germanique. Issu d'une maison lorraine, longtemps vassale des Habsbourg, élevé dans la Vienne de François-Joseph (où son père était secrétaire d'ambassade), parlant l'allemand comme le français, il était particulièrement bien placé pour apprécier la place du génie germanique dans l'esprit européen et pour déplorer le tragique divorce franco-allemand. Au lendemain de l'autre guerre, qu'il avait faite brillamment, à la tête d'une batterie d'artillerie, il avait tenté, sans toujours y réussir, de faire accepter à la France républicaine, jacobine et centralisatrice, la personnalité alsacienne, ce qui lui valut, notamment, les attaques de l'*Action française*. Et l'idée européenne, l'action d'hommes tels que le chancelier Adenauer ou le président Robert Schuman, la création du Conseil de l'Europe à Strasbourg suscitaient chez lui un enthousiasme quasi juvénile. Sa thèse de doctorat ès lettres — *Le Roi très chrétien* (1949) — avait été, elle aussi, fort discutée : pour Jean de Pange, l'onction royale était un « vrai » sacrement, comparable au sacre des évêques.

La discussion avec lui n'était pas toujours aisée ; certes, sa courtoisie était irréprochable ; mais sa dialectique presque germanique ne vous laissait pas en repos avant qu'il ne vous ait convaincu ; chaque question était examinée dans tous ses aspects, et il n'était pas question de mettre fin à la controverse par une pirouette.

L'homme était un modèle d'honneur, de fidélité, de courage. Pour

1. Principaux ouvrages : *les Soirées de Saverne* (1927), *le Roi très chrétien* (Fayard, 1949), *Histoire d'Allemagne* (Fayard), *les Meules de Dieu* (Alsatia, 1952). J. de Pange collabora souvent à la *Revue de Paris*.

n'avoir pas voulu révéler le secret de ses entretiens avec Otto de Habsbourg, il avait connu les prisons de la Gestapo. Mais ce fils de l'Ancienne France (il en avait les vertus sévères, l'austérité, le puritanisme) gardait les yeux ouverts sur l'avenir et certaines de ses idées (sur la décentralisation, le fédéralisme européen, le bilinguisme) feront peut-être un jour de lui un précurseur. Et son journal qui prolongera ses émouvantes *Meules de Dieu*, sera sans doute une révélation. De toute manière, ses manuscrits sont en bonnes mains : son fils, Victor de Pange, héritier des traditions intellectuelles des Broglie, tiendra à honneur d'en achever la publication. Grâce à lui, le vieil arbre issu des maréchaux du XVIIIe siècle, de Necker et de Mme de Staël, n'est pas prêt de s'étioler.

PIERRE DE BOISDEFFRE

Les Vagues, par Virginia Woolf. — On vient de rééditer (chez Plon) un des meilleurs romans de Virginia Woolf, *Les Vagues*. Opportun hommage rendu à la mémoire du grand écrivain disparu ? Ce livre extraordinaire est si excellemment préfacé par Marguerite Yourcenar, qui en est aussi la remarquable traductrice, qu'on hésite à le commenter après elle. *Les Vagues* sont celles de la vie, dont « *l'incessante montée... suit une retombée sans fin* ». Les héros — trois hommes et trois femmes — dont nous nous approchons progressivement depuis leur enfance jusqu'à leur vieillesse — existent beaucoup plus, étrangement plus, que les personnages d'un roman ou les protagonistes d'un drame. Voulant nous faire connaître réellement les pensées de Bernard, Louis, Neville, Suzanne, Jinny et Rhoda, l'auteur ne nous transmet aucune de leurs paroles, mais uniquement leurs monologues intérieurs. Ceux-ci, tantôt se développent sans se rencontrer, tantôt forment un tissu dont les motifs se reconnaissent chaque fois enrichis par le temps, sur une double trame qui va à la fois de l'aube à la nuit, et des années de collège jusqu'aux approches de la mort.

Non seulement les six amis ne s'expriment qu'en leur for intérieur, avec l'insolite et puissante poésie qui est le seul vrai langage de l'âme, mais encore ils n'ont point d'histoire. Virginia Woolf ressemblait certainement à Bernard, qui parfois se prend « *à douter que les histoires puissent contenir la réalité* ». Une intrigue consiste seulement en un déroulement de faits et tout le reste demeure « *ténèbres et conjectures* ». Ces conjectures, Virginia Woolf n'a pas voulu les faire passer pour des certitudes ; ces ténèbres, elle ne les a pas transformées artificiellement en clarté, mais elle a su accoutumer peu à peu nos yeux à y distinguer la vérité de ses créatures. Ces êtres nous apparaissent parfois différenciés à l'extrême, assumant chacun un type d'humanité : Jinny, flamme de

séduction, qui, en un instant de son adolescence, découvre avec ivresse que son visage fait partie de son corps — Suzanne, déesse-mère, riche en progéniture et en pâturages — Rhoda, sans contours et sans limites, « *nymphe des fontaines* » faite de rosée et de larmes — Louis, dont la honte qu'il a de son père l'enfoncera toujours plus profondément dans la réussite commerciale comme dans un marécage — Neville, lettré subtil, pédéraste passionné — et Bernard, qui a la faiblesse de ne se manifester qu'en fonction des autres, mais, aux approches de la mort, atteint le dépouillement.

Ces six humains ne sont pas seulement des natures, mais aussi la Nature dans ses multiples incarnations, dans ses éléments : Jinny symbolise et personnifie secrètement le feu, Suzanne la terre et Rhoda l'eau. Les trois hommes, eux, représentent la pensée éparse dans l'univers, qu'elle soit tributaire du social comme chez Bernard, des sentiments comme chez Louis, ou qu'elle atteigne, avec Neville, une quasi-transcendance. Parfois, les frontières entre ces vivants s'effacent et ils deviennent la vie unanime, l'océan où l'on ne distingue plus aucune vague.

Le livre se développe à la façon des cercles concentriques et grandissants qui se forment dans l'eau quand on y jette une pierre. Cette pierre, c'est le pur et fruste Perceval, que tous ont aimé à la folie depuis l'école, et qui périra jeune de mort violente. Perceval pourrait aussi s'appeler le Saint-Graal, ou bien Dieu ; il est le but suprême, l'idéal dont la maturité nous éloigne chaque jour davantage sans que nous réussissions à l'oublier définitivement. Virginia Woolf avait écrit sur ces thèmes une très grande œuvre, accordée à la fois aux révolutions des astres et aux battements du cœur.

BÉATRIX BECK

François-Régis Bastide. Georges Conchon. — Dans les nouvelles réunies par François-Régis Bastide sous le titre *Flora d'Amsterdam* (Editions du Seuil), la sensibilité de l'auteur se concentre moins sur les personnages qu'elle ne se diffracte sur des tableaux, scènes et dialogues. Comme dans ces peintures impressionnistes où rivières et monuments ne sont que prismes et prétextes pour faire jouer la lumière. On retrouve ici cette disposition rêveuse, cette tendance à envelopper les personnages d'une sorte de brume perlière qui caractérisaient *les Adieux*.

Les héros masculins de ces nouveaux récits, chaque fois établis dans la situation de narrateur et romantiquement installés au cœur d'une aventure d'amour se soucient beaucoup moins d'étreindre la femme qui les tente que de s'en éloigner. Ce ne sont pas les corps qui comptent mais la conquête d'une douce solitude qu'il faut maintenir loin de celle qu'on

aime pour s'accorder liberté de rêver mieux à elle (Méthode que les femmes, d'ailleurs, apprécient rarement).

Bien logé au centre de ce monde clair et vernissé, F. R. Bastide, dans ces récits fluides où passent des souvenirs de Larbaud et d'Andersen, tend à restaurer ainsi, en Allemagne occupée, dans un palais « chinois » de Drotningholm ou sous le toit neigeux d'un chalet de Dalécarlie, le mythe de la princesse lointaine.

Essayiste, l'écrivain que F. R. Bastide a le plus continuement étudié est Saint-Simon. Cela surprend si l'on songe que Saint-Simon dévore avidement ses personnages alors que Bastide, romancier, atteint les siens par la voie de l'évasion. Mais ce qui a dû l'attirer vers le « petit duc », c'est sans doute l'aptitude de celui-ci à colorer de ses propres passions tous les éléments de l'univers sur lequel il s'est penché. Variante d'une même disposition — variante de romancier — Bastide place tous ses personnages dans des situations qui leur permettent de ne recevoir de la vie que des émotions tamisées et de jouer avec elles, sans risquer de se meurtrir. Ainsi il peut faire naître autour d'eux le climat de détachement ou d'échec savouré pour lequel nous devons bien croire qu'il a du goût. En contant leurs aventures, c'est la vie imaginaire de son double qu'il finit par évoquer.

Un double qui à l'engagement préfère les évasions et conte aujourd'hui ses voyages dans les pays de cinq femmes qu'il s'est plu, pour son propre confort, à présenter ou juger finalement inaccessibles, l'une parce qu'elle est encore une petite fille (*Mariannosch*), l'autre parce qu'elle est un fantôme (*Le Comte Vildhjarta*), la troisième une prostituée qui se refuse (*Flora d'Amsterdam*), la quatrième parce qu'elle joue trop dangereusement avec le fantastique (*Le Mauvais Témoin*), la dernière — situation plus compliquée — parce qu'elle veut refaire l'Histoire (*Mort d'un Lièvre*).

Au milieu de cette ronde de séduisants visages le narrateur-auteur, « l'homme », songe avec délectation aux bonnes raisons qu'il a d'aimer, mais chaque fois qu'il est sur le point de se lier, choisit brusquement, comme rougit un adolescent, de prendre la fuite. Couleur, mobilité, nostalgie, mélancolie de donner quand on s'apprête à reprendre, c'est à une réserve poétique et méditative que ces récits doivent leur charme.

— Sous une forme qui tient du théâtre, en resserrant l'action dans les limites d'une seule journée, Georges Conchon, dans *Tous Comptes faits* (Albin Michel), a décrit la lutte qui oppose le secrétaire général d'une grande banque et le nouveau président de son conseil d'administration. Le premier, Marc Estienne, est un homme encore jeune, très intelligent et honnête, le second, Drapier, un sexagénaire ayant prouvé depuis longtemps qu'il savait manœuvrer et ne pas s'embarrasser de scrupules. Le combat a lieu en trois rounds : trois séances du conseil dont les procès-verbaux ont trouvé place dans ce récit.

Marc a des raisons solides de croire qu'il va trouver dans le conseil, dont il a provoqué lui-même la réunion, de nombreux appuis ; en fait avant l'ouverture du combat, des tractations secrètes ont eu lieu, des combinaisons ont été échafaudées, on a soudoyé des témoins et Marc est perdu avant d'avoir ouvert la bouche. G. Conchon a su montrer avec une netteté parfois pathétique comment, à force de diversions, en faisant un astucieux usage des statuts et règlements régissant une société ou un groupe, on peut, après quelques manœuvres et coups de théâtre bien réglés, étrangler aussi proprement, en pleine lumière, celui-qui-a-raison, qu'on savait le faire, il y a des siècles, dans les cachots du Conseil des Dix.

Sans contester formellement la vraisemblance de certains incidents de séance, le débat m'a paru, pour diverses raisons, déborder le cadre des réunions de conseil d'administration. Ayant appris que M. Conchon travaillait dans une de nos grandes assemblées politiques nationales, je crois qu'il a donné à des scènes qui lui sont familières un cadre, disons, « de courtoisie ». En réalité ce n'est pas un conseil de financiers qu'il évoque, mais une « Chambre ». Dès qu'on s'en est convaincu, les objections tombent et l'on s'explique la résonance particulière de ces débats qui rappellent quelques séances parlementaires historiques. Le roman, paré d'une légère aventure sentimentale dont on aurait pu d'ailleurs se passer, est tout en dialogues pressants et en action. Son mouvement rapide, son rythme durement martelé conviennent bien à l'histoire d'une exécution politique brutalement et astucieusement conduite. Une de ces exécutions qu'accomplit périodiquement, dans un désordre souvent feint, une assemblée résolue à se débarrasser par tous les moyens de l'homme qu'elle a longtemps soutenu, mais qui, pour des raisons massives d'intérêt ou subtiles de climat — et bien qu'il n'ait changé en rien de politique — a cessé soudain de lui plaire.

MARCEL THIÉBAUT

Le premier roman de Maurice Clavel. — Maurice Clavel surgit, voici dix ans, au lendemain de la Libération, comme un archange des Lettres, auréolé des prestiges de la rue d'Ulm et de la clandestinité. Il y avait, dans sa *Dernière Saison*, les colères et les espoirs de la résistance, traduits dans le langage intrépide d'un jeune guerrier nourri de l'antique. Et *les Incendiaires* révélèrent un écrivain de théâtre, un lyrique, héritier de Sophocle, de Claudel et de Lorca. L'échec de *Maguelonne* et de *Balmaseda* n'a pas découragé notre curiosité, que vient de ranimer un premier roman, agaçant et attachant comme tout ce qu'il écrit, comme ces pamphlets de *Combat* qu'on dévore comme un fruit âcre dont on n'oublie pas le goût. Pour-

tant, après avoir visé trop haut sur la scène, Clavel, maintenant, paraît viser trop bas : *Une fille pour l'été* (Julliard), ce n'est... qu'une fille pour l'été, louée comme s'il s'agissait d'une tente ou d'une voiture, choisie à la diable, dans un bar à la mode. La suite est conventionnelle : les vacances dans une villa « chic » de la Côte, les coucheries sans lendemain, et pour finir, le petit drame, trop attendu, la fille qui tombe amoureuse de ce garçon mou et fat, et disparaît en pleine mer, accident ou suicide qu'importe ? Le triste héros retrouve sa solitude, son égoïsme, sa vie manquée. Reste le style : à facettes, haletant, plein de ressources et de trouvailles. Que Maurice Clavel soit un écrivain, certes, nous le savions depuis *les Incendiaires*. Il lui reste à se tailler une place dans le roman, quelque part entre Giraudoux et Antoine Blondin.

PIERRE DE BOISDEFFRE

Politique intérieure. — Priorité à l'économique, tel a été l'impératif absolu du gouvernement dès le départ en vacances des Assemblées. Trois semaines plus tard, l'affiche était inchangée sur la porte des délibérations ministérielles. L'étude antérieurement annoncée de la loi-cadre sur l'Algérie, et dont on sait l'urgence, allait en être décalée d'autant. Mais la remise en ordre de nos finances, de nos échanges commerciaux, de nos prix intérieurs, ne souffrait plus de retard. M. Ramadier avait bien dit lorsqu'il portait, accablé, la charge de grand argentier : « Nous sommes au bord de l'inflation, au bord de l'abîme ! » Mais il était parti sans avoir su dresser le moindre garde-fou. Installé rue de Rivoli, M. Félix Gaillard a jugé aussitôt l'immensité de la tâche. Il n'y avait plus une minute à perdre. Sitôt les pouvoirs spéciaux de redressement votés par le Parlement, il se mettait à chiffrer les grandes masses du prochain budget. Non sans mal, puisqu'il lui fallait menacer, huit jours durant, de s'en aller si ses collègues n'acceptaient pas de rogner substantiellement leurs demandes, — soit au total 600 milliards d'économies.

Ce n'était qu'un prélude. Il convenait ensuite d'arrêter l'hémorragie de nos devises, c'est-à-dire freiner nos achats à l'extérieur tout en développant nos exportations : un simple décret allait suffire pour généraliser à 20 % le taux de l'aide à l'exportation, tandis qu'une taxe de même valeur frappait les importations, — seuls se trouvant exclus de cette nouvelle réglementation les produits énergétiques et certaines matières premières.

Était-ce là une une dévaluation qui n'osait pas dire son nom ? On en jugea ainsi dans diverses capitales, à Londres notamment où des mesures

monétaires compensatrices étaient promptement décidées dans le dessein de maintenir son acuité à la compétition mondiale. Effectivement, le marché des changes enregistrait, à son tour, ces manipulations et l'on se livrait à des écarts spectaculaires. Tant et si bien que dans l'immédiat il était difficile d'apprécier les résultats comptables à attendre d'une mesure destinée surtout, semblait-il, à redonner à la fois confiance et répit à notre commerce extérieur.

Dès lors s'affirmait la nécessité d'une réforme plus profonde de l'ensemble de notre économie. Théoriciens et techniciens se trouvèrent d'accord : 1° pour admettre la nécessité de réduire au maximum les importations non strictement indispensables ; 2° pour favoriser en revanche les industries d'exportations ; 3° pour développer sur le marché intérieur la production des marchandises pour lesquelles la demande dépasse l'offre ; 4° pour réduire fortement, sinon supprimer totalement les subventions et détaxations qui grèvent le budget et faussent les rapports des prix ; 5° pour stabiliser à l'extrême les cours des produits de grande consommation ; 6° pour établir une politique agricole cohérente de façon qu'elle soit en mesure d'affronter, le moment venu, le marché commun européen et que d'ici là le revenu paysan soit revalorisé de 20 %.

Mais tous ces objectifs étant à développement lent, encore convenait-il d'arrêter des mesures à effet rapide pour empêcher une hausse menaçante des prix. Nous avons vu, en effet, se multiplier durant ces derniers mois, les facteurs de hausse dans de multiples secteurs. Il est bien certain qu'il ne suffit pas, pour y parer, de créer un nouvel indice des prix établi sur 175 articles dits « de consommation » et calculé pour les besoins du « manœuvre léger » privé de la balle de tennis que lui conférait généreusement le précédent indice des 213 articles et dont le scooter théorique est remplacé par une démocratique bicyclette. Il faut aussi, dans le même temps, réordonner les prix en remontant tous les stades de fabrication et de transformation, et imposer ensuite le blocage. Ce n'est pas affaire aisée. Du moins, le climat, qui compte pour beaucoup en tout cela, est-il favorable. Aussi le journaliste américain Joseph Alsop, de grande réputation, a-t-il pu déjà écrire : « La France a réussi une étonnante opération de renaissance nationale. »

MARCEL GABILLY

plon

UNE GRANDE RENTRÉE ROMANESQUE

MICHEL-AIMÉ BAUDOUY

LE QUADRILLE SARDA

Quand une femme est redoutable... mais quand elles sont quatre !

610 Fr. (TLI)

JEAN BASSAN

NUL NE S'ÉVADE

"Un roman dont on ne s'évade pas facilement."

(HENRI TROYAT.) 802 Fr. (TLI)

ALFRED FABRE-LUCE

UNE MINUTE

Une brève mais inoubliable rencontre

610 Fr. (TLI)

LES ANNALES

Sommaire de Septembre

RENÉ HUYGHE
Professeur au Collège de France.
Watteau entre deux siècles.

DUSSANE
Les impertinents au théâtre.

GEORGES VAN PARYS
La chanson, espoir et consolation des hommes.

RENÉ LALOU
Romans et nouvelles.

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 85 francs

DOCUMENTS
REVUE DES QUESTIONS ALLEMANDES
N° 5 SEPTEMBRE-OCTOBRE 1957

KURT PRITZKOLEIT
Problèmes du marché commun.
Débat au parlement fédéral sur le marché commun.

L'Allemagne et les pays sous-développés.
A. WISS-VERDIER

Où en est le réarmement allemand (III).
FRANÇOIS COURTET

Jugements des Allemands sur la France.

" Ecrire c'est se mettre en péril "

L'écrivain et l'amour.
ALFRED ANDERSCH
L'écrivain et la religion
LUC ESTANG
L'écrivain et la politique.
WILHELM ALFF
Conclusions du débat.
ROGER IKOR

Et des chroniques politiques, économiques, littéraires et bibliographiques

Le numéro : 240 fr., (envoi franco de port)

Abonnements : France : 6 mois 675 f. - un an 1.200 f.
Étranger : 6 mois 750 f. - un an 1.350 f.
Envoi gratuit d'un numéro spécimen

REVUE DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue, Paris-8e
Tél. : TRU 62-13
C. C. P. Paris 13.253-54

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE sur vingt-quatre ou trente-deux pages ★ ET TOUS LES SAMEDIS sur huit, douze ou seize pages

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises
Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et Matières premières

Des Etudes complètes ou des Notes sur les Grandes Affaires Françaises et Étrangères : Antar — Electrotube Solesmes — Bazar de l'Hôtel de Ville — Dollfus-Mieg & Cie — Péchiney — Ateliers de Construction du Nord de la France — Central Mining — Blanzy-Ouest — S.O.G.E.F. — Établissements de la Risle — Moisant-Laurent-Savey — Forges et Ateliers du Creusot.

ABONNEMENTS : **6 mois : 5.500 fr.**

Spécimen et documentation gratuits sur demande
à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires
PARIS

IMP. CHAIX. 20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 2880-J 56-6-57.

plon

UNE GRANDE RENTRÉE ROMANESQUE

CHRISTINE DE RIVOYRE

LA MANDARINE

Les jeunes filles mordent à pleines dents.

702 Fr. (TLI)

WILLY DE SPENS

LES HASARDS DU VOYAGE

"Il faut saluer en Willy de Spens l'un des chefs de la nouvelle génération littéraire."

(ANDRÉ THÉRIVE.)

FRANCINE VALD

LA RENCONTRE INSOLITE

La folie qu'on n'enferme pas.

610 Fr. (TLI)

ANDRÉ MAUROIS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

■ LES TROIS DUMAS

Le général de Napoléon. Le père des Trois Mousquetaires. L'auteur de La Dame aux Camélias.

990 (t. l. : 1 007)

■ LÉLIA

ou LA VIE DE GEORGE SAND

Si André Maurois a pu reconstituer de George Sand une figure vivante et si vraie, c'est parce qu'il n'a pas eu à se faire violence pour se mettre à l'aimer d'un amour fraternel.

990 (t. l. : 1 007)

■ OLYMPIO

ou LA VIE DE VICTOR HUGO

Victor Hugo est une de ces figures légendaires dont on croit de bonne foi, mais à tort, tout connaître. En réalité on pénètre peu la diversité et l'étendue de son œuvre, et l'on embrasse mal dans son ensemble et dans sa continuité une existence si longue et traversée de tant d'événements. Dans ce livre capital apparaît pour la première fois le géant Victor Hugo.

990 (t. l. : 1 007)

■ A LA RECHERCHE DE MARCEL PROUST

Ce livre marque une date dans l'exégèse proustienne. C'est la rencontre de deux grands esprits faits pour se comprendre.

700 (t. l. : 712)

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES **HACHETTE**